



VENDREDI 29 OCTOBRE 2021

Dans un rapport publié par le ministère de la Santé israélien, l'efficacité de deux doses du vaccin BNT162b2 (Pfizer-BioNTech) pour prévenir l'infection par le COVID-19 était de 39 %.

- ▶ **Quo vadis homo sapiens** (Antonio Turiel) p.1
- ▶ **<covid-19> L'eau coule en amont. Pourquoi ?** (Unmasking-Denial) p.8
- ▶ **Une étude portant sur 68 pays et 2947 comtés des États-Unis montre que l'augmentation des cas de COVID-19 n'est pas liée aux taux de vaccination** p.12
- ▶ **C'EST LA FAUTE DU CAPITALISME** (Didier Mermin) p.16
- ▶ **Le jeu de la poule mouillée avec la planète** (Tom Lewis) p.20
- ▶ **Beigne perdu : à propos de La Théorie du donut de Kate Raworth** (Yves-Marie Abraham) p.22
- ▶ **Le désastre numérique et la bêtise renouvelable de Guillaume Pitron** (Nicolas Casaux) p.32
- ▶ **Vider les océans jusqu'aux tréfonds du fond** (Biosphere) p.35
- ▶ **Le PDG de Blackstone prévient qu'une "véritable pénurie d'énergie" provoquera des troubles sociaux sur toute la planète** (Michael Snyder) p.37
- ▶ **kW et kWh nucléaires : une méconnaissance de nos dirigeants** p.39
- ▶ **L'ère de l'Anthropie** p.43
- ▶ **Lentement, puis d'un seul coup** (James Howard Kunstler) p.45
- ▶ **CRÉTINERIE ORDINAIRE** (Patrick Reymond) p.46

\$ SECTION ÉCONOMIE \$

- ▶ **Que signifiera pour l'économie mondiale l'envolée du prix du pétrole à 200 dollars le baril ?** (Michael Snyder) p.46
- ▶ **« La Chine rationne le diesel. 10 % du plein seulement !! »** (Charles Sannat) p.49
- ▶ **« Panique aux USA. Les gens ne veulent plus travailler ! »** (Charles Sannat) p.52
- ▶ **Il faut le vivre pour le croire** p.55
- ▶ **La Chine piégée par le capitalisme** (Michel Santi) p.65
- ▶ **Comprendre la vitesse de la monnaie et les prix** (Frank Soshtak) p.66
- ▶ **L'indépendance des banques centrales est un mythe** (Bruno Bertez) p.70
- ▶ **Quand les fintechs font faillite** (Étienne Henri) p.72
- ▶ **Pourquoi l'hystérie du carbone est une énorme menace pour votre liberté personnelle et votre bien-être financier** (Doug Casey) p.74
- ▶ **Pourquoi je reste fondamentalement déflationniste** (Bruno Bertez) p.78
- ▶ **Le rôle de Dieu dans une économie américaine défaillante, Partie III** (Bill Bonner) p.81
- ▶ **Le rôle de Dieu dans une économie américaine défaillante, partie IV** (Bill Bonner) p.85
- ▶ **Les faux taux d'intérêt mettent les entreprises en danger d'effondrement** (Bill Bonner) p.89

▲ RETOUR ▲

<<<> <<>> <<>> <<>> (0) <<>> <<>> <<>> <<>>

.Quo vadis homo sapiens

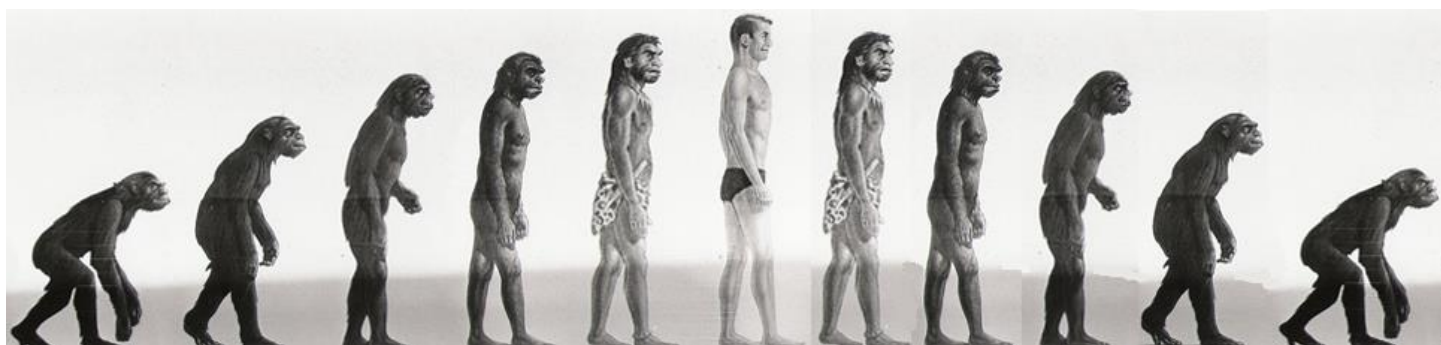
Chers lecteurs :

Au milieu de l'agitation et des vicissitudes de ces semaines, une vieille connaissance, Rafa Íñiguez, nous offre cet intéressant Décalogue qui résume notre situation, et surtout, notre incompetence à faire face correctement à la situation. Un point de départ pour tenter de sortir de ce trou historique pourrait être de reconnaître nos problèmes.

Je vous laisse avec Rafa.

Salu2. AMT

Quo vadis homo sapiens ? ("Où vas-tu, être humain ?")



Je vais essayer de présenter ce que je perçois et ce qui n'est pas facile à voir. Il s'agit de la trajectoire récente de notre monde. Dans cette courte réflexion, je souhaite interroger Que devons-nous faire pour poursuivre notre existence avec ce que l'on devrait appeler "agir correctement" ? J'ai encore la chance d'avoir accès à des forums tels que celui où j'écris en ce moment, et en profitant de cette chance, je vous envoie un Décalogue de réflexion.

Nous sommes probablement au moment de l'histoire humaine que nous devrions appeler son zénith, même si nous ne le percevons pas, puisque "les arbres ne nous laissent pas voir la forêt" et que nous attendons et exigeons la "continuité de la super abondance". Le simple décompte des êtres humains qui peuplent la planète nous montre que nous avons dépassé tous les records historiques de population, avec une croissance qui suit des schémas exponentiels et en des temps ultra-courts, nous sommes victimes de notre succès. Néanmoins, nous perdons timidement notre politiquement correct et commençons à considérer ouvertement qu'il existe une surpopulation (humaine). De plus, ce qui était autrefois souhaitable pour tous les pays et toutes les communautés, à savoir la croissance démographique des peuples, est en train de devenir un problème très grave que nous ne savons pas comment gérer sans avantager les uns et nuire aux autres. En effet, les biens de base qui nous ont permis de vivre notre mode de vie jusqu'à présent deviennent indisponibles pour tous. Ces biens de base sont tous fournis par l'utilisation de quantités immenses et continues d'énergie fossile : charbon, pétrole et gaz naturel, dont nous ne pouvons plus augmenter les réserves. En outre, le bilan net de l'énergie disponible et utile à l'homme (OER) est en constante diminution.

Pour pouvoir faire face à ce problème, il faut tout d'abord connaître le problème, mais aussi le relativiser et être conscient que la connaissance du problème est la solution.

Le décalogue des prémisses que j'observe et qui génèrent la situation sont :

1. C'est un problème, car il a atteint des limites physiques de rareté.
2. Bien que les puissances économiques tentent de la gérer, elle échappe à leur contrôle.
3. Comme il s'agit d'une situation historique sans précédent, il n'y a pas de solutions éprouvées.
4. Le manque d'informations et la difficulté d'anticipation, car il s'agit d'un système dynamique extrêmement complexe.
5. L'émotivité extrême et le manque d'objectifs réels dus aux limites de l'être humain produisent des réponses partielles et erratiques.
6. La perte de la culture populaire et de la capacité de survie autonome.
7. L'accumulation brutale de richesses par des groupes minoritaires.
8. La présence d'un scénario élitiste élaboré comme une feuille de route improvisée et illégale.
9. La fragilité et l'extrême vulnérabilité du système à l'heure actuelle.
10. La méconnaissance par la population de la transcendance de la situation actuelle.

Il existe évidemment des interrelations claires qui s'alimentent les unes les autres, mais chacune d'entre elles est un clou dans le cercueil du processus de chute du système actuel.

Je vais développer un peu chaque point pour une meilleure compréhension :

1. C'est un problème, en atteignant les limites PHYSIQUES, de SCARCITÉ.

Nous n'avons pas la capacité d'augmenter l'énergie disponible pour nos usages "utiles". Nous pouvons brûler les dernières cartouches, abattre les derniers palmiers comme sur l'île de Pâques ou brûler les parois de nos voitures comme dans le film mythique des frères Marx, mais alors il ne restera plus rien à brûler. La technique de fracturation, le **pétrole** polaire, les gisements marins ultra-profonds ou les sables bitumineux du Canada sont des exemples du désespoir d'obtenir de l'énergie, nous les appelons "*non conventionnels*" et ils ont été présentés comme une grande affaire alors que, dans la sphère économique, ils ont laissé une traînée de dettes impayables et, dans la sphère écologique, un terrain vague de pollution qui durera des décennies. L'énergie fossile concentrée est notre source de vie, mais elle est de plus en plus rare et la ration "par habitant" est plus faible. De plus, l'énergie "basale" en circulation pour faire fonctionner le système n'est plus suffisante pour soutenir les systèmes "vitaux" et les premières convulsions se manifestent, masquées jusqu'à présent par l'émission de dettes. Le problème est qu'il n'est plus possible de le prolonger, du moins avec un système de la complexité et des dimensions actuelles.

2. Bien que les puissances économiques prétendent la piloter, elle échappe à leur contrôle.

Certains diront que les pouvoirs sont politiques, mais si la représentation du pouvoir est politique, les véritables décisions sont prises par les acteurs qui détiennent la propriété réelle des richesses. Bien sûr, aucun d'entre eux n'a la solution au problème, tout simplement parce qu'il ne peut y avoir de "*croissance infinie dans un monde fini*". De plus, la déconnexion des politiciens et des magnats du monde réel est si extrême qu'ils ne pourraient pas prendre les bonnes solutions, simplement en raison de la faible probabilité de les obtenir face à l'ignorance et à l'incompréhension du vrai problème des limites physiques. En fait, je pense qu'ils se croient au-dessus des problèmes matériels, du moins dans leur

environnement immédiat, ce qui crée la distorsion qui les rend inconscients du fait que le problème échappe réellement à leur contrôle. Plusieurs dictons me viennent à l'esprit : "*Celui qui ne sait pas est comme celui qui ne voit pas*" et "Garde-le et ne le raccommode pas". C'est le plus grand obstacle pour le reste d'entre nous, les humains, il n'y a personne de bien préparé à la barre et il y a très peu de chances que cela change pour le mieux.

3. Comme il s'agit d'une situation historique sans précédent, il n'existe pas de solutions éprouvées.

Nous avons atteint la limite planétaire, il y a 500 ans nous avons complètement occupé la planète en "découvrant" l'Amérique. Des jalons tels que la gestion des incendies, l'agriculture, la poudre à canon, le charbon avec la machine à vapeur, le pétrole avec les moteurs à combustion, l'aviation, l'électricité, les antibiotiques, la révolution verte, l'énergie nucléaire, l'informatique et les télécommunications instantanées, etc. Notre consommation d'énergie a augmenté grâce à ces progrès et il est maintenant temps de réduire la taille massive que nous avons mais sans ces ressources technologiques. **Si la superabondance d'énergie qui est la clé de notre succès disparaît, nous disparaîtrons avec elle. Il n'y a pas de précédent à cette situation en raison de ses dimensions. C'est pourquoi tout peut arriver et l'histoire de la chute d'autres civilisations montre que cela peut arriver rapidement, sous la forme d'un effondrement.**

4. Manque d'information et d'anticipation, car il s'agit d'un système dynamique extrêmement complexe.

On dit qu'avec le péché vient la pénitence.

Comme le système climatique planétaire, où de grandes quantités d'énergie sont en jeu, l'humanité se comporte également comme un système dynamique non linéaire dont les "réactions" répondent au modèle de l'"effet papillon" des systèmes ergodiques. Cette imprévisibilité signifie que la tentative de résoudre des problèmes (états non désirés) par des interactions, (essayons cette solution...) génère de grandes possibilités d'événements différents et aussi que la réaction peut avoir des magnitudes disproportionnées.

Lorsqu'ils ont affaire à de jeunes enfants, en raison de leur manque de maturité, les adultes les traitent avec des mensonges bienveillants et des dosages d'informations. C'est aussi la façon dont les dirigeants traitent les dirigés. Malheureusement, les gouffres culturels et l'immensité des domaines scientifiques ont rendu la manipulation de la société relativement facile et répandue, parfois avec de bonnes intentions et parfois pour satisfaire les pires intérêts. Cette désinformation (intentionnelle ou non) crée un manque de conscience "réelle" des problèmes. En tout cas, la tentation d'exercer un contrôle total et la peur de la "débandade" du grand troupeau humain conduisent à une réduction continue et croissante de toutes sortes d'informations et de "droits" que nous avons l'habitude de considérer comme fondamentaux et inaliénables : l'information est le pouvoir et ceux qui la détiennent croient que, par exemple, avec les nouveaux processus continus du BIG DATA, une gestion globale par quelques-uns sera possible. Je pense que rien n'est plus faux, car les informations, bien qu'infiniment nombreuses, sont incomplètes en raison de la méconnaissance de nombreuses variables et de leurs interactions. **Juste à cause de la "variable humaine", croire à de vraies prédictions relève de la science-fiction.** Ces désirs de contrôle total du monde ont été répétés maintes et maintes fois dans l'histoire et jusqu'à présent, ils n'ont toujours été que des rêves.

5. Une émotivité extrême et l'absence d'objectifs réels en raison des limites humaines produisent des réponses partielles et erratiques.

L'être humain est très dénaturé, la population urbaine est depuis longtemps plus nombreuse que la

population rurale. L'homme est étranger à son monde et déconnecté de la nature dont il est issu. Les cultures des régions, nées de la nature et du climat des pays, se sont perdues au profit de "modes éphémères", de la mondialisation, du consumérisme et des chaînes d'approvisionnement. Les jeunes qui doivent s'insérer dans la société en tant qu'individus ayant un projet de vie sont confrontés à un horizon dessiné dans un mur de limites, à des pensées bornées et à une existence stagnante. Ce vide est géré par des "mondes virtuels" tels que les "réseaux sociaux" et de nouveaux objectifs vitaux ou succès dont le plus grand représentant est d'obtenir la richesse en "argent" en étant, par exemple, un "influenceur" et/ou en abandonnant la vie privée et l'autonomie personnelle : ne pas s'arrêter pour penser et "surtout ne pas penser". Traduit en Román paladino : La dissidence n'est pas autorisée et la liberté est complètement abandonnée, mais attention, sans liberté il n'y aura ni "individu" ni "être humain". Toute cette perte de capital humain, ainsi que la dégradation et la déshumanisation, aggravent encore ces problèmes.

6. Perte de la culture populaire et de la capacité de survie autonome.

La civilisation est un système complexe, chaque fonction nécessaire à son fonctionnement a été mécanisée et a intégré un important quota d'énergie pour la spécialisation. Les tâches les plus simples nous ont été proposées comme des biens de consommation. Toute une série d'usages et de services tels que : l'internet des objets, des robots qui cuisinent presque tout seuls, des machines à laver hyper-automatiques, des sèche-linge intelligents qui repassent, des calculatrices scientifiques, des aliments préculés à volonté, des balayeuses, des voitures autonomes, des navigateurs GPS, des guides virtuels, des Siris, des Alexas, des traducteurs automatiques, des speechers, des ascenseurs intelligents, des smartphones, des précurseurs de texte, des correcteurs d'orthographe, des masseurs de pieds et même des "satisfacteurs". Sans parler des moissonneuses, des réseaux logistiques de livraison à domicile et d'une gamme infinie de biens et de services accessibles d'un simple clic. De plus, comme dans les grandes entreprises stratégiques, chaque partie ne connaît que la partie de l'équation avec laquelle elle travaille, seule une élite privilégiée possède la connaissance générale, nous sommes comme des boîtes noires qui appliquent des protocoles appris sans savoir ce qui s'est passé avant ou ce que le suivant fera de notre travail.

Comment résoudrons-nous à l'avenir le problème de ne pas avoir les compétences nécessaires pour subvenir à nos besoins ? Saurons-nous comment aller et où nous procurer certains biens ? Serons-nous à nouveau curieux de savoir ce que contiennent les ustensiles que nous utilisons aujourd'hui et qui sont censés pouvoir continuer à satisfaire chacun de nos besoins prioritaires ? La culture antérieure dont nous sommes issus et ses canaux d'enseignement continueront-ils à être disponibles ? Avec la disparition de l'utilisation du papier imprimé et des livres, nos informations seront-elles en sécurité en cas de défaillance des systèmes informatiques que nous supposons éternels ? Peut-être l'homme est-il aujourd'hui plus nu et plus vide que jamais, et enveloppé dans un film plastique très fin.

7. Accumulation brutale des richesses par les groupes minoritaires.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur ce point, la richesse mondiale est de plus en plus concentrée dans les mains de quelques-uns, et il existe un consensus mondial sur ce point.

Il existe des "grands fonds d'investissement" dont les actifs sont supérieurs au PIB de superpuissances économiques mondiales telles que le Japon, l'Allemagne ou l'Inde. Elles sont également diversifiées dans tous les secteurs stratégiques : banques, produits pharmaceutiques, défense, alimentation, entreprises énergétiques, aviation, industrie lourde, communications, et un long etcetera d'activités. Tous ces secteurs sont détenus dans de larges pourcentages et gouvernés par ces géants financiers. Ces entités sont détenues anonymement par des propriétaires anonymes, qui réalisent tous les six mois **des bénéfices incompréhensibles pour la majorité des êtres humains.**

TAI | P&I ranking

(in US\$ million)

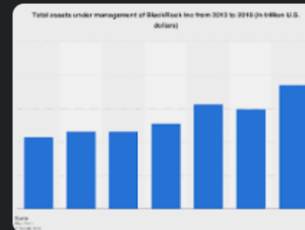
Rank	Manager	Market	Total assets
1.	BlackRock	U.S.	\$7,429,632
2.	Vanguard Group	U.S.	\$6,151,920
3.	State Street Global	U.S.	\$3,116,424
4.	Fidelity Investments	U.S.	\$3,043,134
5.	Allianz Group	Germany	\$2,539,842
6.	J.P. Morgan Chase	U.S.	\$2,364,000
7.	Capital Group	U.S.	\$2,056,991
8.	BNY Mellon	U.S.	\$1,910,000
9.	Goldman Sachs Group	U.S.	\$1,859,000
10.	Amundi	France	\$1,617,280
11.	Legal & General Group	U.K.	\$1,568,891
12.	Prudential Financial	U.S.	\$1,550,982
13.	UBS	Switzerland	\$1,413,000
14.	BNP Paribas	France	\$1,257,603
15.	Northern Trust	U.S.	\$1,231,300
16.	Invesco	U.S.	\$1,226,173
17.	T. Rowe Price	U.S.	\$1,206,800
18.	Wellington Mgmt.	U.S.	\$1,154,735
19.	Morgan Stanley	U.S.	\$1,131,824
20.	Wells Fargo	U.S.	\$1,091,100
21.	AXA Group	France	\$1,085,547
22.	Nuveen	U.S.	\$1,060,770
23.	Natixis Investment Managers	France	\$1,048,507
24.	Aegon Group	Netherlands	\$1,007,636
25.	Sumitomo Mitsui Trust Holdings	Japan	\$928,145

© 2020 Willis Towers Watson. All rights reserved.

Attention : il faut bien comprendre que ce sont des « millions de millions », donc des trillions (ou milliers de milliards : 1 000 000 000 000)

Total assets under management of BlackRock 2008-2021

As of the end of the second quarter of 2021, the New York City-based asset management company had total assets under management (AUM) of **around 9.5 trillion U.S. dollars**. This compares to 8.7 trillion U.S. dollars of AUM six months earlier, at of the end of 2020. 28 sept. 2021



<https://www.statista.com> > ... > Financial Services

• BlackRock: assets under management 2021 | Statista

8. Présence d'un scénario élitiste élaboré comme une feuille de route improvisée et illégale.

Il s'agit d'une conséquence directe des points 3, 4, 5 et 7. Des termes tels que "Agenda 2030", "Agenda 2050" ou "nouvelle normalité" sont constamment inventés. Nous avons déjà eu Horizon 2020 et d'autres "dates cibles" (toutes assorties d'objectifs économique-financiers) qui ont débouché sur des accords de réduction des émissions, de lutte contre les causes du changement climatique, de mise en œuvre de la voiture électrique ou de remplacement continu et volontaire des sources d'énergie fossiles par des énergies renouvelables. Toutes ces mesures ont jusqu'à présent été présentées comme une transition volontaire et agréable vers un monde vert et bucolique dans lequel il n'y aurait aucun inconvénient,

aucune réduction et aucune perte de la qualité de vie telle que nous la connaissons. Mais contrairement à ce que l'on attendait, et dans la précipitation et l'urgence, ces objectifs vont être imposés de manière douloureuse et restrictive, accompagnés de pénurie et de résilience forcée. Les diktats du scénario ont radicalement changé, et bien que l'affiche vendue soit très jolie et colorée, derrière le rideau, dans les coulisses, se déroule une lutte impitoyable pour les ressources qui conduit à une série de destins inégaux difficiles à éviter. Sur ce point, on peut ne pas être d'accord, mais en général le pouvoir existe et tente d'imposer ses diktats, c'est une autre question de savoir si les choses peuvent mal tourner ou non. De plus, avec les circonstances en constante évolution et les rebondissements inattendus de l'environnement, les réglementations stables sont un fantasme et la certitude juridique appartient au passé. Ce qui est blanc aujourd'hui est noir demain ou vice versa et l'inverse après-demain. Celui qui gouverne, gouverne, et si quelque chose est éphémère, c'est le vide du pouvoir.

9. Fragilité et extrême vulnérabilité du système à l'heure actuelle.

La chaîne n'est pas plus solide que le plus faible de ses maillons et beaucoup d'entre eux sont soumis à de fortes contraintes. Un système complexe comporte différents organes vitaux spécialisés, chacun d'entre eux peut tomber en panne et tout ce qui existe dans notre société consomme beaucoup d'énergie. Les prix des denrées alimentaires, qui sont notre énergie directe, n'ont jamais été aussi élevés et il y a une pénurie d'engrais. Les prix du transport maritime, par exemple, ont récemment été multipliés par cinq. Les carburants tels que l'essence et le diesel connaissent une croissance à deux chiffres, 20 % cette année. Le cas du gaz naturel est particulièrement inquiétant car son pic de production était théoriquement sur le point d'arriver et le prix de l'équivalent énergétique en barils de pétrole (BEP ou BOE) est de 190 \$, soit plus du double du prix d'un vrai baril de pétrole. Dans un monde où la logistique et le transport reposent sur les dérivés du pétrole, les chaînes d'approvisionnement sont extrêmement vulnérables, et tout problème supplémentaire, tel que des difficultés douanières ou des conflits du travail, peut entraîner l'arrêt des chaînes d'approvisionnement, comme cela s'est produit au Royaume-Uni. Les tensions politiques entre voisins rivaux, telles que celles qui éclatent entre l'Algérie et le Maroc, menacent l'approvisionnement en gaz de la péninsule ibérique cet hiver avec l'interruption prévue des flux de gazoducs au Maghreb au niveau du détroit de Gibraltar à la fin du mois d'octobre. Je pense notamment que la sécurité de l'approvisionnement en électricité, la forme la plus pure de manifestation de l'énergie, sera la première à se détériorer. C'est aussi l'élément le plus critique pour le fonctionnement du système, car tous les moteurs d'automatisation, les communications et la logique de commande sont électriques. En fait, je crois que sans électricité, nous allons reculer d'une ère. Nous allons voir si la théorie d'Olduvai ne devient pas le théorème d'Olduvai. La Chine, le Royaume-Uni et les pays nordiques sont aujourd'hui un exemple de réelles difficultés à maintenir la sécurité de l'approvisionnement énergétique.

10. Le manque de sensibilisation du public à l'importance de la situation actuelle.

Malheureusement, je crois qu'avec l'état actuel d'anesthésie et de perte de perception de la réalité, résultat de la déconnexion du monde réel, de l'existence d'une foi dans les miracles technologiques et de l'auto-illusion, en complicité avec la manipulation massive par les médias de propagande du système, nous marcherons vers l'effondrement dans l'ignorance la plus absolue d'où nous allons et pourquoi. De plus, le chemin du retour vers notre monde précédent n'existera probablement pas. Notre civilisation sera une impulsion énergétique dans le passé qui n'apparaîtra peut-être même pas dans les archives de l'histoire.

A ce Décalogue, de par son contenu même, il est difficile de trouver des solutions comme nous le souhaiterions. Le problème est qu'il y a trois parties en désaccord : les gouvernants, les gouvernés et notre habitat, la planète Terre, dont les ressources sont limitées. Toutes les voies de sortie sont facilement tentées d'aller à l'encontre du principe juridique selon lequel : "On ne peut pas avantager certains, au détriment d'autres". Comment concilier

les intérêts de tous ?

La justice et le droit, malheureusement, ne sont pas toujours la même chose. La justice est dans notre perception innée de tous les êtres du bien et du mal, et ce que cela signifie de percevoir que quelqu'un vous cause un "préjudice injuste" suscite une réaction d'autodéfense, et dans les conflits, le meilleur allié est la raison. J'ai dit dans un paragraphe précédent qu'il n'y avait pas de précédents historiques pour une situation comme celle-ci, mais il y a eu de nombreuses luttes critiques dans lesquelles, à la fin, "le bien et le mal" s'affrontent, dans toute la littérature mondiale, réelle et fictive, à travers l'histoire, dans toutes les cultures et dans toutes les religions, ces deux forces apparaissent, de la Bible à "Star Wars", les méchants tout-puissants et les bons, armés des forces du bien, de la raison et de la justice. Heureusement, non sans avoir payé un lourd tribut, le bien l'emporte généralement sur le mal, et n'est-ce pas ce que nous souhaitons tous ?

C'est en raison de ce qui précède que je pense que nous avons encore le temps de nous battre pour amortir les restrictions qui pourraient survenir dans ce "changement d'ère" à venir et, si tel est le cas, chacun doit assumer la responsabilité de son action, bonne ou mauvaise, ou de son inaction, car dans ce monde réactionnaire, tout aura des conséquences.

COVID-19

.L'eau coule en amont. Pourquoi ?

Unmasking-Denial 10 octobre 2021



El gato malo fait plus d'analyses intelligentes en une semaine que les idiots de nos gouvernements en un an.

L'analyse d'aujourd'hui suggère que le Dr Geert Vanden Bossche avait raison de prédire que l'application d'un vaccin peu efficace pour prévenir les maladies en plein milieu d'une pandémie était une très mauvaise idée.

<https://boriquagato.substack.com/p/are-leaky-vaccines-driving-delta>

Tout ce que veut un virus, c'est se répliquer. "C'est l'impératif biologique du gène égoïste. Si vous y excellez, vous gagnez, si vous échouez, vous disparaissez, c'est aussi simple que cela.

Tuer ou nuire à l'hôte est inadapté à la propagation virale. C'est comme brûler votre propre maison avec votre voiture dans le garage. Maintenant vous n'avez nulle part où vivre et aucun moyen de vous déplacer. Ce n'est pas une recette pour l'aptitude à la reproduction.

Les virus évoluent donc pour devenir moins virulents, et non pas plus virulents. Ils ne veulent pas vous tuer. Idéalement, ils aimeraient vous aider. Si vous parvenez à devenir un symbiote utile, vous obtiendrez une augmentation considérable de la propagation. (les mitochondries sont probablement des bactéries qui étaient si utiles que toutes nos cellules les ont incorporées).

Ainsi, voir le taux de létalité (CFR) augmenter dans une variante d'un virus, c'est comme regarder de l'eau couler vers le haut. Ce n'est pas censé se produire et quand c'est le cas, il faut soupçonner une force externe agissant sur elle.

Et nous voyons l'eau couler en amont ici.

Points clés :

- Le taux de létalité (CFR) est en hausse pour le Delta et n'est probablement pas dû à un renforcement dépendant des anticorps (ADE) ou à un péché antigénique originel (OAS), car le CFR augmente à la fois chez les vaccinés et les non-vaccinés, et n'augmente pas chez les personnes précédemment infectées, et l'efficacité du vaccin (VE) pour les décès reste bonne.
- L'explication la plus probable est l'évolution médiée par le vaccin (EVM), dans laquelle un vaccin non étanche qui maintient l'hôte en bonne santé fait évoluer le virus vers une variante plus mortelle.
- L'efficacité du vaccin (VE) sur la propagation est négative (mauvaise) car les personnes infectées ne savent pas qu'elles le sont, ce qui accélère la propagation.
- Tout le monde est lésé, mais les non-vaccinés sont plus mal lotis, ce qui crée l'illusion que les vaccins sont une bonne idée.

Si nous faisons quelque chose à un groupe qui fait passer son taux de mortalité de 1 à 2 pour 100, mais qui fait également passer le taux de mortalité d'un autre groupe de 1 à 4 pour 100, cela ressemble à une VE de 50 %. En réalité, cela tue 100 % de personnes vaxxées en plus et 300 % de personnes non-vaxxées en plus.

Confondre l'accélérateur avec le frein et appuyer de plus en plus fort lorsque vous ne parvenez pas à ralentir représente une courbe de désastre qui s'accélère.

J'aime que **el gato malo** cherche à prouver qu'il a tort. C'est un signal fort pour quelqu'un d'intègre et d'intelligent en qui nous devrions avoir confiance.

Il est toujours possible, bien sûr, que je me trompe, mais il semble de plus en plus que ce soit la réponse. Je ne trouve rien d'autre qui corresponde aux faits et les faits eux-mêmes sont suffisamment bizarres pour que "c'est juste normal" ne semble pas être une explication satisfaisante non plus et nous avons suffisamment de caractéristiques ici pour que nous puissions vraiment commencer à tester les pièces de notre puzzle. Celui-ci s'aligne dans un NOMBRE INCROYABLE d'endroits.

Pour que quelque chose d'aussi étrange se produise, il faut un facteur de stress exogène vraiment inhabituel.

Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre qu'une sélection par le vaccin de variantes plus chaudes entraînant une évolution pernicieuse du delta.

Donc, je vous demande à tous de voir si vous pouvez trouver une autre explication à ce qui se passe qui corresponde à ces faits.

J'attends avec impatience l'examen par les pairs car, honnêtement, j'espère me tromper. Personne ne souhaite une telle issue. C'est le scénario catastrophe à la fois en tant que pandémie et en tant qu'horreur politique en devenir, car s'il s'agissait d'un "objectif personnel", que ne seraient pas prêts à faire les experts et les politiciens qui ont poussé ce plan pour éviter d'accepter la responsabilité ?

Parce que c'est la carrière ou la franchise pharma polonium, et ça c'est si vous avez de la chance.

J'aime aussi beaucoup le fait que **el gato malo** ne souscrive pas aux conspirations délirantes qui manquent de preuves. Je compléteraient bien sûr l'explication d'**el gato malo** en incluant un élément de déni de réalité génétique chez nos dirigeants.

"Mais quel est le but final s'il est délibérément conçu de cette façon ?"

Je pense que ces imbéciles pensaient vraiment que les vaccins à ARNm et à adénovirus seraient stérilisants.

Ils les ont présentés comme une immunité de groupe.

Le fait que tout s'écroule les a acculés, mais le temps qu'ils le sachent, ils étaient "engagés" et avaient déjà vacciné des centaines de millions de personnes.

C'est cette technologie brillante qu'ils ont essayé de faire fonctionner (et de récupérer de l'argent) pendant des décennies et ils ont échoué encore et encore.

Je doute que ce soit délibéré. C'était juste incroyablement arrogant et imprudent.

Et maintenant, la question à un million de dollars :

En supposant qu'une meilleure explication n'émerge pas, que doit faire une personne non vaccinée ?

En donnant la priorité à l'auto-préservation, cette analyse suggère que l'on devrait soit :

- se faire vacciner, ou
- acquérir une immunité naturelle en se faisant infecter délibérément avant que les variantes ne deviennent plus mortelles, et appliquer des protocoles de traitement précoce pour maximiser les chances de guérison.

Le choix de se faire vacciner est le plus judicieux si :

- vous faites partie d'un groupe à haut risque (personnes âgées ou obèses)
- vous ne vous souciez pas de l'aggravation du résultat global pour les personnes vaccinées et non vaccinées.

Le choix de l'immunité naturelle est le plus judicieux si :

- vous faites partie d'un groupe à faible risque
- vous êtes préoccupé par les effets à long terme des nouveaux vaccins sur la santé, qui n'ont pas encore été établis
- vous voulez être un bon citoyen et faire ce qui est le mieux pour tout le monde.

Je suis vieux mais pas obèse, ce qui rend le choix difficile.

Je vais observer les données et espérer qu'une meilleure explication émerge pendant un certain temps encore avant de prendre une décision.

Vous ne pouvez pas inventer cette merde : observez que nos "dirigeants" poussent fortement dans la direction exactement opposée de ce que des dirigeants sages feraient si cette hypothèse de l'EMV est correcte :

- arrêter la vaccination des personnes à faible risque
- commencer à collecter les données nécessaires pour prouver ou réfuter cette hypothèse
- promouvoir un système immunitaire sain (vitamine D, perte de poids, etc.)
- évaluer et déployer de manière agressive des protocoles de traitement précoce prometteurs (Ivermectin, etc.)
- rechercher énergiquement les causes profondes et modifier les politiques afin d'éviter qu'elles ne se

reproduisent.

Une observation de plus pour que vous admiriez encore moins nos "leaders" :

Le même NIH qui finançait la recherche du GoF à wuhan a miraculeusement obtenu le code viral à intégrer dans le vaccin moderna mRNA en moins de 2 semaines.

Qui sentait toujours la benne d'un sushi bar.

<https://boriquagato.substack.com/p/were-some-folks-a-little-too-prepared>

17-Oct-2021 Ajout

Dans un article publié aujourd'hui, le Dr Geert Vanden Bossche affirme que les rappels vont probablement renforcer la virulence de Delta plutôt que la protection à long terme contre les maladies graves.

Israël interprète mal les résultats des rappels en ne suivant l'efficacité des rappels que pendant 12 jours.

<https://www.geertvandenbossche.org/post/what-happens-if-israel-fails-the-stress-test>

17-Oct-2021 Ajout

El gato malo a examiné aujourd'hui de nouvelles données britanniques qui soutiennent son hypothèse d'évolution médiée par les vaccins (EVM).

Le nombre de cas a diminué de 30 % par rapport à l'année dernière. CFR en hausse de 3x depuis juin.

Obtenir une protection de 50 % contre une virulence triplée causée par les vaccins est toujours une perte nette pour les vaccinés. Et c'est sauvage pour les non-vaccinés. Tout le monde est perdant. Et cette évolution est en cours.

L'établissement de ce qui se passe ici devrait être la mission de la santé publique mondiale en ce moment.

Aucun d'entre nous ne veut vivre dans un monde où nous nous sommes enfermés dans une seconde pandémie en inversant l'évolution d'une autre qui était sur le point de devenir endémique et inoffensive.

C'est un endroit terrible à être.

Mais si c'est bien là que nous sommes, nous devons le savoir, et nous devons le savoir maintenant.

<https://boriquagato.substack.com/p/is-this-the-smoking-gun-for-leaky>

Je continue à chercher une raison rationnelle à l'obsession de la vaccination à 100%, autre que de supposer que tous les responsables de la santé dans tous les pays du monde sont corrompus, car cela semble improbable.

Et s'ils étaient conscients de la tendance de l'évolution médiée par les vaccins (EMV) et savaient que leur erreur de vacciner plus que le risque élevé avec un vaccin non étanche tuera beaucoup plus de non vaccinés que de vaccinés ?

Ils ne peuvent pas révéler la véritable raison de la poussée vers le 100% car ils perdraient leur crédibilité et leur

emploi.

Cela expliquerait également pourquoi ils sont si disposés à accepter les éventuels effets secondaires à long terme des vaccins chez les enfants à faible risque.

C'est un peu comme si vous continuiez à imprimer de l'argent longtemps après qu'il n'ait plus apporté de bénéfice net, parce que vous savez que si vous arrêtez, beaucoup seront lésés sous vos yeux, et que si vous continuez, beaucoup d'autres pourraient être lésés à l'avenir, mais ce sera sous les yeux de quelqu'un d'autre, et peut-être que quelqu'un aura trouvé une solution d'ici là.

21-oct-2021 Addition

Une revue fraîche, intelligente, propre et globale de l'efficacité des vaccins par rapport aux risques. Je reste impressionné par la productivité et la clarté de pensée de **el gato malo**.

<https://boriquagato.substack.com/p/properly-measuring-vaccine-efficacy>

- Mesurer l'efficacité d'un vaccin en tant que pourcentage de réduction de la probabilité de résultats graves peut être trompeur.

- nous devons également mesurer la réduction absolue du risque. Une réduction de 50% d'un risque de 20% est très différente d'une réduction de 50% d'un risque de 0,2%.

- les vaccins semblent montrer un pourcentage d'efficacité dans la réduction des hospitalisations et des décès.

- mais pour les jeunes, les personnes en bonne santé et celles qui se sont rétablies, le risque était déjà si faible que la baisse absolue ne ressemble pas à un bon profil risque/récompense/effet secondaire des vaccins.

- les vaccins ne fournissent pas une protection stérilisante contre la propagation et semblent même l'aggraver. Il n'y a aucun argument en faveur d'une obligation sociétale de vacciner pour protéger les autres.

- rendre la vaccination obligatoire plutôt que de permettre un choix personnel basé sur des circonstances individuelles infligera un préjudice net à un grand nombre de personnes.

- C'est immoral et c'est une erreur médicale.

▲ RETOUR ▲

.Une étude portant sur 68 pays et 2947 comtés des États-Unis montre que l'augmentation des cas de COVID-19 n'est pas liée aux taux de vaccination

Par S. V. Subramanian et Akhil Kumar – Le 30 septembre 2021

Source ; US National Library of Medicine

Les vaccins constituent actuellement la principale stratégie pour lutter contre le COVID-19 dans le



monde. De plus, le récit médiatique aux États-Unis lie la recrudescence actuelle de nouveaux cas aux zones à faible taux de vaccination ¹. Un discours similaire a également été observé dans des pays comme l'Allemagne et le Royaume-Uni ². Au même moment, Israël, qui a été salué pour ses taux de vaccination rapides et élevés, a également connu une résurgence importante des cas de COVID-19 ³. Nous étudierons ici la relation entre le pourcentage de la population entièrement vaccinée et les nouveaux cas de COVID-19 dans 68 pays et dans 2947 comtés des États-Unis.

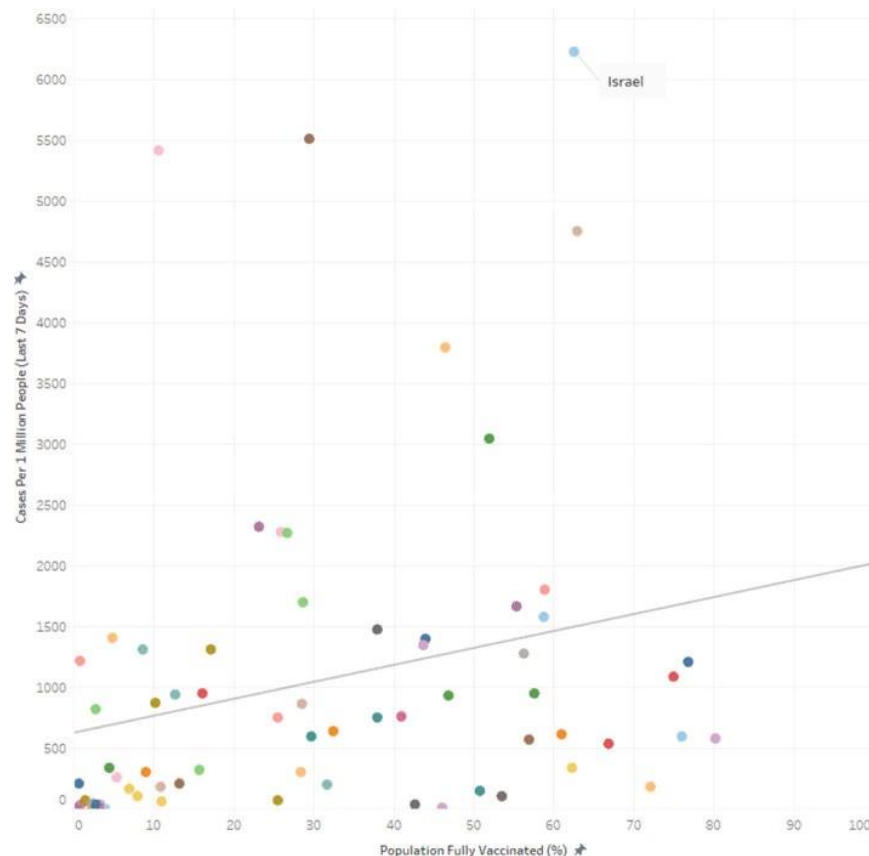
Méthodes

Nous avons utilisé les données COVID-19 fournies par le programme *Our World in Data* pour l'analyse transnationale, disponibles au 3 septembre 2021 ⁴. Nous avons sélectionné 68 pays qui répondaient aux critères suivants : disposer de données sur la deuxième dose de vaccin, disposer de données sur les cas COVID-19, disposer de données sur la population, et dont la dernière mise à jour des données a eu lieu dans les 3 jours précédant le 3 septembre 2021. Nous avons ensuite calculé les cas de COVID-19 par million d'habitants pour chaque pays, sur les 7 jours précédant le 3 septembre 2021, ainsi que le pourcentage de la population entièrement vaccinée.

Pour l'analyse au niveau des comtés aux États-Unis, nous avons utilisé les données de l'équipe COVID-19 de la Maison Blanche ⁵, disponibles au 2 septembre 2021. Nous avons exclu les comtés qui n'avaient pas fourni de données sur le pourcentage de la population entièrement vaccinée, ce qui nous a permis d'obtenir 2 947 comtés pour l'analyse. Nous avons comparé le nombre et les pourcentages de comtés qui ont connu une augmentation des cas de COVID-19 aux pourcentages de personnes entièrement vaccinées dans chaque comté. Le pourcentage d'augmentation des cas de COVID-19 a été calculé sur la base de la différence entre le nombre de cas sur les 7 derniers jours et ceux des 7 jours précédents. Par exemple, le comté de Los Angeles en Californie a enregistré 18 171 cas au cours des 7 derniers jours (du 26 août au 1er septembre) et 31 616 cas au cours des 7 jours précédents (du 19 au 25 août), ce comté n'a donc pas connu d'augmentation des cas dans notre ensemble de données. Nous fournissons un tableau de bord des paramètres utilisés dans cette analyse qui est mis à jour automatiquement lorsque de nouvelles données sont mises à disposition par l'équipe COVID-19 de la Maison Blanche (<https://tiny.cc/USDashboard>).

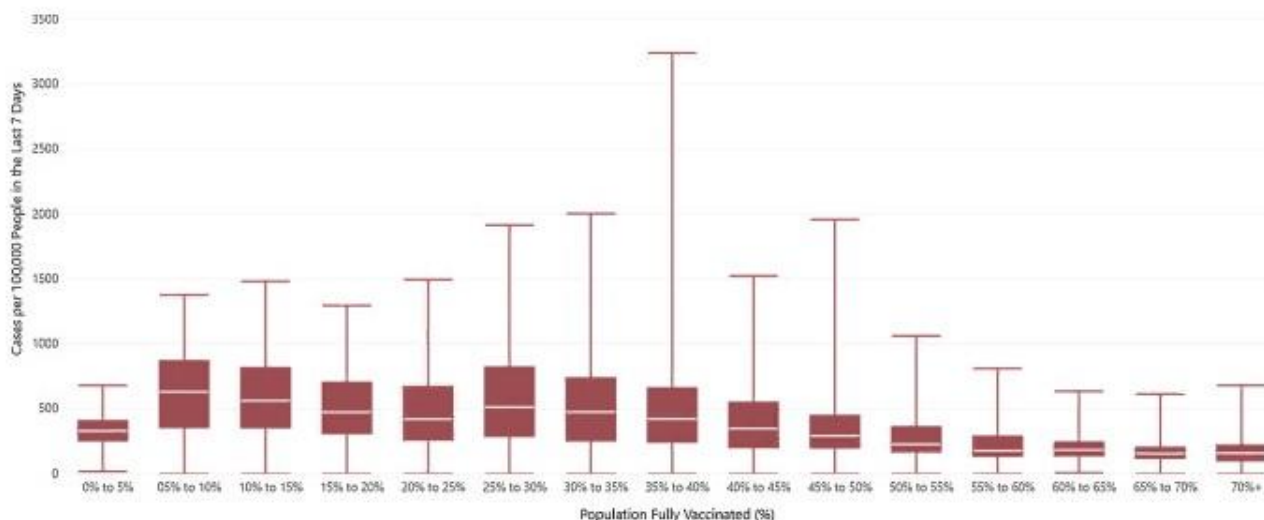
Constatations

Au niveau national, il ne semble pas y avoir de corrélation discernable entre le pourcentage de la population entièrement vaccinée et les nouveaux cas de COVID-19 au cours des 7 derniers jours (Fig. 1). En fait, la ligne de tendance suggère une association marginalement positive, de sorte que certains pays dont le pourcentage de population entièrement vaccinée est élevé présentent même un plus grand nombre de cas de COVID-19 par million d'habitants. Notamment Israël, dont plus de 60 % de la population est entièrement vaccinée, a enregistré le plus grand nombre de cas de COVID-19 par million d'habitants au cours des 7 derniers jours. L'absence de corrélation significative entre le pourcentage de population entièrement vaccinée et les nouveaux cas de COVID-19 est également illustrée, par exemple, par la comparaison entre l'Islande et le Portugal. Ces deux pays, dont plus de 75 % de la population est entièrement vaccinée, comptent plus de cas de COVID-19 par million d'habitants que des pays comme le Vietnam et l'Afrique du Sud, dont environ 10 % de la population est entièrement vaccinée.

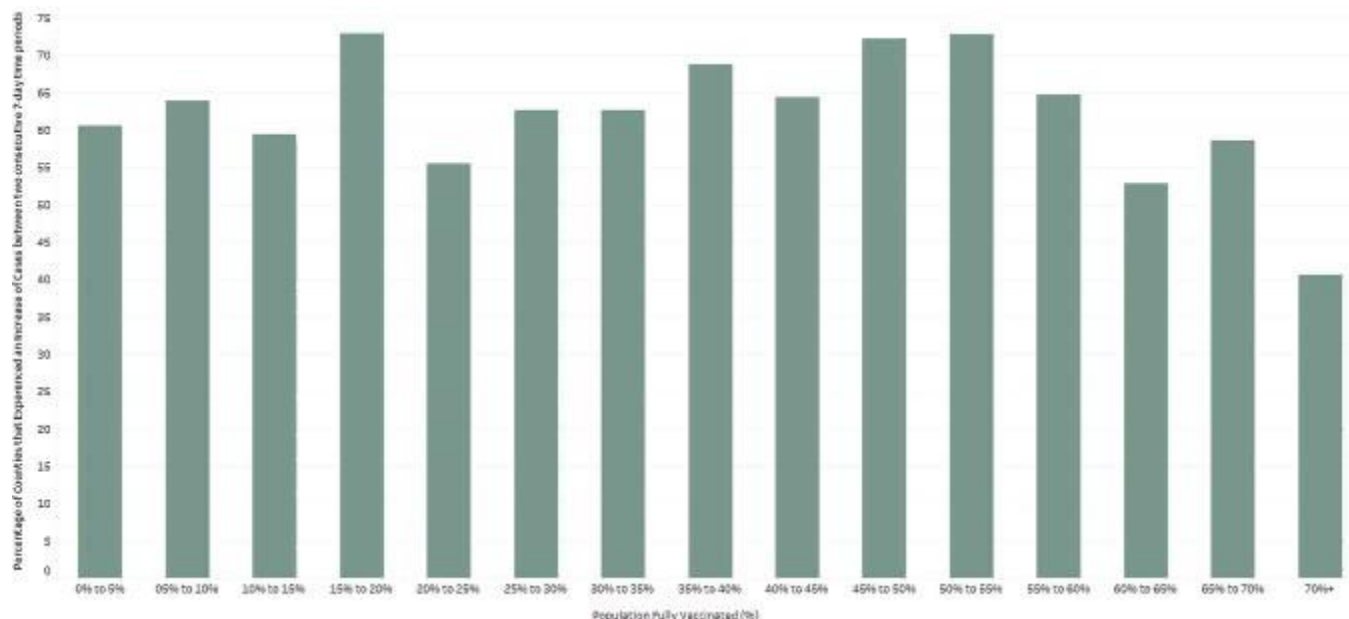


Relation entre les cas par million de personnes (7 derniers jours) et le pourcentage de la population entièrement vaccinée dans 68 pays au 3 septembre 2021.

Dans les comtés américains également, la médiane des nouveaux cas de COVID-19 pour 100 000 personnes au cours des 7 derniers jours est largement similaire dans toutes les catégories de pourcentage de population entièrement vaccinée (Fig. 2). Il est à noter que les nouveaux cas de COVID-19 varient considérablement d'un comté à l'autre sans rapport avec les pourcentages de population entièrement vaccinée. Il ne semble pas non plus y avoir de signes significatifs de diminution des cas de COVID-19 avec des pourcentages plus élevés de population totalement vaccinée (Fig. 3).



Médiane, écart interquartile et variation des cas pour 100 000 personnes au cours des 7 derniers jours en fonction du pourcentage de la population entièrement vaccinée au 2 septembre 2021.



Pourcentage de comtés ayant connu une augmentation du nombre de cas entre deux périodes consécutives de 7 jours, par pourcentage de la population entièrement vaccinée dans 2947 comtés au 2 septembre 2021.

Parmi les 5 comtés ayant le pourcentage le plus élevé de population entièrement vaccinée (99,9-84,3 %), les Centres américains de contrôle et de prévention des maladies (**CDC**) ont identifié 4 d'entre eux comme des comtés à « *haute* » transmission de Covid. Les comtés de Chattahoochee (Géorgie), McKinley (Nouveau-Mexique) et Arecibo (Porto Rico) ont plus de 90 % de leur population entièrement vaccinée et sont tous les trois classés comme ayant une transmission de Covid « *élevée* ». À l'inverse, sur les 57 comtés classés comme comtés à « *faible* » transmission par les CDC, 26,3 % (15) ont un pourcentage de leur population entièrement vaccinée inférieur à 20 %.

Étant donné que l'on estime que l'immunité complète du vaccin prend environ 2 semaines après la deuxième dose, nous avons effectué des analyses de sensibilité en utilisant un décalage d'un mois sur le pourcentage de la population complètement vaccinée pour les pays et les comtés américains. Les résultats ci-dessus, à savoir qu'il n'y a pas d'association discernable entre les cas de COVID-19 et les taux de personnes entièrement vaccinées, ont également été observés lorsque nous avons considéré un décalage d'un mois sur les taux de personnes entièrement vaccinées ([Figure supplémentaire 1](#), [Figure supplémentaire 2](#)).

Il convient de noter que les données sur les cas de COVID-19 sont des cas confirmés, ce qui est fonction de facteurs liés à l'offre (par exemple, la variation des capacités de dépistage ou des pratiques de déclaration) et à la demande (par exemple, la variation de la décision des personnes quant au moment de se faire dépister).

Interprétation

Le recours exclusif à la vaccination comme stratégie principale pour atténuer le COVID-19 et ses conséquences néfastes doit être réévalué, surtout si l'on tient compte du variant Delta (B.1.617.2) et de la probabilité de futurs variants. D'autres interventions pharmacologiques et non pharmacologiques pourraient devoir être mises en place parallèlement à l'augmentation des taux de vaccination. Une telle correction de trajectoire, en particulier en ce qui concerne le discours politique, devient primordiale avec **les nouvelles recherches scientifiques sur l'efficacité réelle des vaccins.**

Par exemple, dans un rapport publié par le ministère de la Santé israélien, l'efficacité de deux doses du vaccin BNT162b2 (Pfizer-BioNTech) pour prévenir l'infection par le COVID-19 était de 39 %⁶, ce qui est nettement inférieur à l'efficacité de 96 % obtenue lors de l'essai⁷. Il apparaît également que l'immunité dérivée du vaccin Pfizer-BioNTech pourrait ne pas être aussi forte que l'immunité acquise par guérison du COVID-19⁸. Un déclin substantiel de l'immunité des vaccins à ARNm 6 mois après l'immunisation a également été signalé⁹. Alors que la vaccination protège les individus contre les hospitalisations graves et les décès, les CDC ont signalé une augmentation de 0,01 à 9 % et de 0 à 15,1 % (entre janvier et mai 2021) des taux d'hospitalisation et de décès chez les personnes entièrement vaccinées¹⁰.

En résumé, même si des efforts doivent être faits pour encourager les populations à se faire vacciner, cela devrait être fait avec humilité et respect. Stigmatiser les populations peut faire plus de mal que de bien. Il est important de souligner que d'autres efforts de prévention non pharmacologiques (par exemple, l'importance d'une hygiène de base en matière de santé publique, en ce qui concerne le maintien d'une distance de sécurité ou le lavage des mains, la promotion de formes de dépistage plus fréquentes et moins coûteuses) doivent être renouvelés afin de trouver un équilibre pour apprendre à vivre avec le COVID-19, de la même manière que nous continuons à vivre, 100 ans plus tard, avec diverses modifications saisonnières du virus de la grippe < espagnole > de 1918.

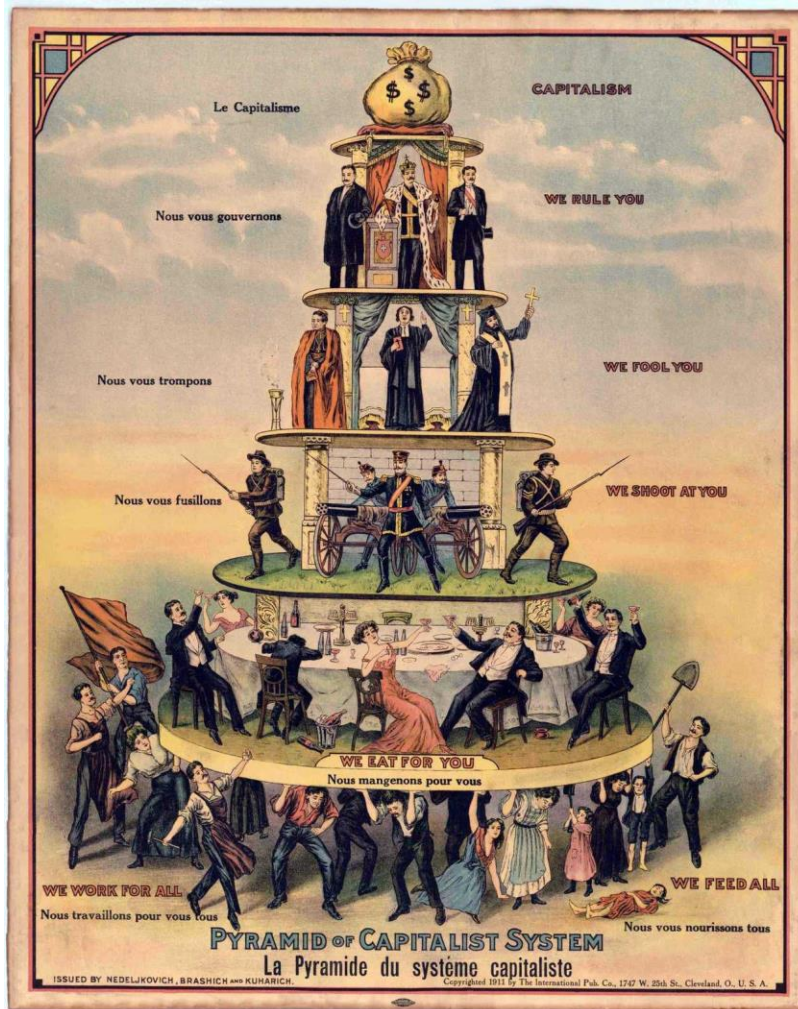
Notes

1. Vaccinations CDC. CDC COVID data tracker. Centers for Disease Control and Prevention. 2021. <https://covid.cdc.gov/covid-data-tracker/#vaccinations>.
2. Nicolas E. Germany mulls restrictions for unvaccinated as cases soar. EUobserver; 2021. <https://euobserver.com/coronavirus/152534>.
3. Estrin D. Highly vaccinated Israel is seeing a dramatic surge in New COVID cases. Here's why. NPR; 2021. <https://www.npr.org/sections/goatsandsoda/2021/08/20/1029628471/highly-vaccinated-israel-is-seeing-a-dramatic-surge-in-new-covid-cases-heres-why>.
4. Ritchie H, Ortiz-Ospina E, Beltekian D, Mathieu E, Hasell J, Macdonald B, Giattino C, Appel C, Rod s-Guirao L, Roser M. Coronavirus pandemic (COVID-19). 2020. Published online at OurWorldInData.org. Retrieved from: <https://ourworldindata.org/coronavirus>.
5. White House COVID-19 Team. COVID-19 community profile report. 2020. HealthData.gov. <https://healthdata.gov/Health/COVID-19-Community-Profile-Report/gqxm-d9w9>.
6. Ministry of Health Israel. Two-dose vaccination data. Government of Israel; 2021. https://www.gov.il/BlobFolder/reports/vaccine-efficacy-safety-follow-up-committee/he/files_publications_corona_two-dose-vaccination-data.pdf.
7. Thomas SJ, Moreira ED, Kitchin N, Absalon J, Gurtman A, Lockhart S, Perez JL, et al. Six Month safety and efficacy of the BNT162b2 Mrna Covid-19 vaccine. *MedRxiv*. 2021 doi: 10.1101/2021.07.28.21261159. [PMC free article](#) – [PubMed](#) – [CrossRef](#) – [Google Scholar](#)
8. Gazit S, Shlezinger R, Perez G, Lotan R, Peretz A, Ben-Tov A, Cohen D, Muhsen K, Chodick G, Patalon T. Comparing sars-cov-2 natural immunity to vaccine-induced immunity: reinfections versus breakthrough infections. *MedRxiv*. 2021 doi: 10.1101/2021.08.24.21262415. [CrossRef](#) – [Google Scholar](#)
9. Canaday DH, Oyebanji OA, Keresztesy D, Payne M, Wilk D, Carias L, Aung H, Denis KS, Lam EC, Rowley CF, Berry SD, Cameron CM, Cameron MJ, Wilson B, Balazs AB, King CL, Gravenstein S. Significant reduction in humoral Immunity among healthcare workers and nursing home residents 6 months AFTER COVID-19 BNT162b2 mRNA vaccination. *MedRxiv*. 2021 doi: 10.1101/2021.08.15.21262067. [CrossRef](#) – [Google Scholar](#)
10. McMorro M. (rep.). Improving communications around vaccine breakthrough and vaccine effectiveness. 2021. Retrieved from <https://context-cdn.washingtonpost.com/notes/prod/default/documents/8a726408-07bd-46bd-a945-3af0ae2f3c37/note/57c98604-3b54-44f0-8b44-b148d8f75165>.

▲ RETOUR ▲

.C'EST LA FAUTE DU CAPITALISME

Didier Mermin 26 octobre 2021 <https://onfonedanslemur.wordpress.com/>



Les consommateurs ne sont que la cinquième roue du carrosse.



La notion de « système » n'a pas toujours bonne presse, même dans ce milieu bien informé que forment les habitués de la page Facebook du célèbre **Jean-Marc Jancovici**. Pour certains d'entre eux, le « système » ne serait pas ce qu'il est sans les consommateurs, ce qui ferait de ceux-ci la condition *sine qua non* de tout le reste. On en déduit ce corollaire : qu'ils arrêtent ou réduisent leurs achats, et les émissions de GES baisseront mécaniquement. Cerise sur le gâteau : ils feraient enfin preuve d'un comportement responsable, moral et même intelligent. Ce type de raisonnement nous arrache en silence de grands éclats de rire qui ébranlent le ciel jusqu'aux étoiles, nous allons expliquer pourquoi.

Il est indéniable que les consommateurs ont une part plus ou moins « importante » de « responsabilités », (d'où la tentation de leur imputer tous les torts), mais ils ne sont pas la pièce maîtresse de l'échiquier, seulement la cinquième roue du carrosse. **Il est indéniable aussi que la plupart se moque royalement de l'avenir de la planète,** et qu'ils ne veulent surtout pas « s'emmerder » à réduire leur consommation. Le « système » leur offrant des facilités, des produits et services bien pratiques, (comme de se faire livrer à domicile tout ce qui peut l'être, de rouler dans le confort d'un SUV, ou d'aller faire un tour à Bali), ils ne voient pas pourquoi ils se priveraient d'en profiter. Il faut dire à leur décharge qu'ils n'ont pas été éduqués, formés ou conditionnés pour prendre en compte leur impact écologique, (dont la plupart ignore tout), mais leurs besoins, désirs, envies, position et contraintes sociales, ambitions, amour-propre et culture, toutes choses auxquelles leur striatum est encore plus sensible que la corde du violon sous la caresse de l'archet.

Cependant, même si cela est vrai et bien vrai, il reste à savoir pourquoi les gens qui mettent en avant cette explication le font toujours **en minimisant la responsabilité des producteurs**. C'est patent dans ce commentaire trouvé sur la page de Jancovici, sous un [post](#) concernant la propagande des compagnies pétrolières :

« Il est toujours rassurant de se convaincre, même à tort, que tout ne viendrait que de quelques grosses entreprises, de gros décideurs etc...car dans ce cas la solution serait simplissime: s'en débarrasser; (...) »¹

D'autres vont jusqu'à dire que « [les vrais responsables du désastre](#) » sont les consommateurs, ce qui signifie que les producteurs, contrairement à ce que l'on pourrait penser, **ne sont pas** « les vrais responsables ». Il est évident que la **finalité** de toute production est une consommation, mais cela ne suffit pas à faire du consommateur le responsable premier ou principal. C'est pourtant ainsi que certains raisonnent : ils voient dans le consommateur le « *donneur d'ordre ultime* » des capitalistes, celui qui « *exige* » d'être livré dans la demi-heure qui suit sa commande, le fameux « *client roi* » devant lequel chaque employé est sommé de faire carpette, et donc celui à cause duquel tout arrive puisqu'il est le premier à en profiter.

La thèse étant ainsi posée, expliquons d'où elle peut venir. En faisant du consommateur un « *responsable* », elle en fait aussi celui qui peut agir et lutter lui-même contre ses angoisses, sans qu'il ressente le besoin ou la **nécessité** de se joindre à une lutte **collective et politique**. Il s'agit donc d'une **thèse individualiste** qui sert à **masquer** son propre individualisme, car on l'énonce en croyant servir l'intérêt collectif, et en oubliant que ledit intérêt était naguère défendu par les « *corps intermédiaires* » : partis, syndicats et associations. Souvenons-nous des gilets jaunes : à l'époque, les « *chaînes d'info en continu* » avaient fait grand cas de ces « *corps intermédiaires* », et reproché aux manifestants de les ignorer. Mais depuis que la crise est passée, plus aucune télé n'en parle, sinon pour en faire les défenseurs d'intérêts corporatistes, donc opposés à l'intérêt collectif. N'en ayant jamais fini d'étouffer toutes formes de luttes collectives et politiques, le « *système* » a réduit les individus à l'individualisme, au point qu'ils en viennent à dire que le salut ne peut venir que des individus.²

Cette explication est confirmée selon nous par la citation ci-dessus quand elle prétend qu'il serait « *simplissime* » de se débarrasser des « *gros* ». Mais comment ? Que ce soit « *simplissime* » ou non, seul un mouvement collectif pourrait le faire. Mais comme plus personne n'y croit, (hormis un dernier carré de résistants), il faut en quelque sorte se rabattre sur ce qui est à la portée de tout un chacun, réduire sa consommation, ce qui impose d'en faire la clef du problème. La thèse du consommateur est donc **finaliste** : on veut y croire, non parce qu'elle explique correctement comment on en est arrivé là, mais parce qu'on y voit le seul moyen qui nous reste de mettre fin au désastre.

Il y a cependant bien pire. Nos avisés internautes semblent ignorer que leur explication représente le triomphe absolu de « [l'individualisme méthodologique](#) » que l'on trouve dans les bas-fonds conceptuels de l'économie. Écoutons **Paul Jorion** nous dire ce qu'il en pense dans « [La peste de la pensée économique](#) » :

« L'individualisme méthodologique soutient que les comportements collectifs s'identifient à la simple addition des comportements individuels, sans apport supplémentaire. C'est là le contraire de la sociologie qui explique – au moins partiellement – le comportement des individus en fonction des structures sociales dont ils font partie : c'est un psychologisme et un psychologisme absolu fondé sur une conception de l'individu parfaitement maître de tous ses comportements, lesquels résultent de ses décisions fondées toutes sur une logique d'une précision mathématique implacable. »

Notons qu'on retrouve cette conception de l'individu dans l'idée que : « *personne n'a obligation d'acheter un SUV et de changer de smartphone tous les 2 ans* », c'est-à-dire que chacun choisit et donc maîtrise sa consommation. Jorion poursuit :

« On passe à côté de quoi quand on souscrit à l'individualisme méthodologique ? On passe à côté de la quasi-totalité des faits économiques. Plus précisément, on passe à côté de l'ensemble des cas où le tout est davantage que la somme des parties : tous les cas où le comportement collectif est d'un autre ordre que celui des individus isolés et dépasse leur compréhension, ainsi que tous les cas où les individus se trompent quant à l'impact de leurs actions et **méconnaissent leurs motivations**. »

Finalement, pointer du doigt le consommateur n'est jamais qu'une posture morale qui flatte l'ego du propriétaire du doigt, et le dispense d'analyses plus approfondies. C'est aussi la stratégie des producteurs depuis [Keep America Beautiful](#) en 1953, afin de détourner l'attention du public des vrais coupables.³

Expliquons maintenant pourquoi c'est la faute du capitalisme. L'argument selon lequel : « *personne n'a obligation d'acheter un SUV et de changer de smartphone tous les 2 ans* », s'applique aux industriels que rien n'oblige à vendre des SUV ni à sortir un nouveau smartphone tous les deux ans. **Alors pourquoi le font-ils ?** Comme on le voit, cela n'explique rien, ni comment on en est arrivé là, ni comment on pourrait s'en sortir.

C'est bien le *pourquoi* qui manque, car le *comment* est connu : capital, marketing, innovation, investissement, production, emploi, vente, bénéfice, et le cycle recommence, une vraie machine infernale. Mais qui l'a créée ? Qui l'a mise en place ? Les consommateurs ? Notre idée est qu'au départ ces derniers n'étaient demandeurs de rien, ils n'existaient même pas : il n'y avait que des petits paysans et des petits artisans, ainsi que des ouvriers traités en esclaves par les premiers capitalistes. Dans les champs de coton, les Noirs étaient du reste de vrais esclaves, et les « *consommateurs* » se confondaient avec les producteurs : la classe dominante à laquelle revenait tous les biens et tous les bénéfices.

Cependant, soumis à la [baisse tendancielle du taux de profit](#), (un phénomène empirique que personne ne conteste), capitalistes et entreprises n'ont eu de cesse d'innover pour y palier, jusqu'au jour où un certain Henry Ford inventa le [fordisme](#) :

« [un] terme par lequel on désigne l'ensemble des procédures (explicites ou implicites) par lesquelles les salaires se sont progressivement indexés sur les gains de productivité ».

Les ouvriers ne pouvaient être que demandeurs d'une amélioration de leur sort, mais la solution de Ford mariait remède et poison : travail à la chaîne **inhumain**, et « *liberté* » d'acheter ses voitures pour aller n'importe où, genre : « *Je n'ai besoin de personne en Harley Davidson* ». Cette solution était plus individualiste que collectiviste, car elle servait les intérêts concurrentiels de son promoteur **avant** ceux des consommateurs. La **vraie finalité** du système et sa **seule raison d'être** ne tiennent qu'à l'accumulation de capital : avec Henri Ford, les capitalistes comprirent qu'ils pouvaient faire circuler plus d'argent dans la population, car il finit sa course dans la poche des plus malins et des moins scrupuleux.

De fil en aiguille, le schéma fordiste a gagné tous les domaines de la vie, et a touché particulièrement la communication dont les jalons techniques vont du télégraphe aux « *réseaux sociaux* » sur Internet, instillant un individualisme toujours plus invasif et irrémédiable. Toujours plus pernicieux aussi, car, à voir les réactions de certains, il est manifeste que beaucoup de gens croient ne pas être « *individualistes* » parce qu'ils pensent « *collectif* », mais ils le sont *de facto*. Penser ne suffit pas. Et quand bien même ne le seraient-ils pas, le monde l'est pour eux : l'hallucinante quantité des échanges sur Internet, combinée à leur immédiateté sans lendemain et sans intérêt, fait de chacun un pixel noyé dans la masse. Bien sûr, quelques personnalités émergent et les mentalités changent peu à peu, mais les vices fondamentaux, initiés par les capitalistes, ne disparaîtront qu'avec le léviathan qu'ils ont créé.

NOTES :

1 Le commentaire complet met sur un pied d'égalité les producteurs qui tirent profit de leurs capitaux et les consommateurs qui tirent profit des produits et services : « *Il est toujours rassurant de se convaincre, même à tort, que tout ne viendrait que de quelques grosses entreprises, de gros décideurs etc... car dans ce cas la solution serait simplissime: s'en débarrasser; hélas si ces entreprises ont du poids, c'est en raison même de l'énorme service qu'elles nous rendent, même si ce service comporte des effets secondaires assez destructeurs. Les gens ont tendance à penser que lorsqu'il y a un vendeur et un acheteur c'est le vendeur qui « profite » alors que l'acheteur ne serait qu'un gogo qui se ferait avoir. C'est totalement faux car si l'un empoche de l'argent, l'autre empoche un produit ou un service dont en général il ne se plaint pas.* »

2 Et que l'on ne vienne pas nous dire que les « réseaux sociaux » pourraient jouer le même rôle que les « corps intermédiaires ». Les liens qu'ils permettent sont **hyper-individualistes** : chacun peut appartenir à quantité de « groupes » de son choix, être le centre de son propre réseau de « followers », s'intéresser à autant de thématiques que bon lui semble, le tout en compagnie de semblables dont il ne connaît que le nom. Les « luttes » qui s'y déroulent sont terriblement fragmentées, et n'exercent d'autres influences que ponctuelles, quand l'une d'elles fait le « buzz ». Ces « réseaux sociaux » ont surtout le gros défaut d'avaler de gigantesques quantités d'électricité, en pure perte pour la collectivité puisque leur usage est avant tout individualiste.

3 Plus de détails dans « [Producteurs et consommateurs](#) ».

▲ RETOUR ▲

.Le jeu de la poule mouillée avec la planète

Par Tom Lewis | 26 octobre 2021

Jean-Pierre : l'auteur ne fait aucune proposition de solution remplacement (surtout qui soit « économiquement viable »). Nous sommes tous et toujours sous la menace de la pauvreté (même les riches avec leurs richesses fictives), donc victime de « la tyrannie des bas prix ».



C'est de là que vient votre salade de poulet. Si vous la visitez un jour, vous ne mangerez probablement plus jamais de poulet.

De tous les maux que l'agriculture industrielle a fait subir à cette planète souffrante, aucun n'est pire que les usines de poulet. Si vous avez un jour l'occasion de voir de près un aspect quelconque de l'industrie du poulet, ne la saisissez pas ; cela vous rendra malade et vous ne mangerez probablement plus jamais de poulet. J'aimerais pouvoir effacer de ma mémoire le souvenir d'avoir vu la chaîne d'abattage d'une usine de volaille (les têtes coupées allant plop-plop-plop, sans fin, dans un réservoir en dessous) ou simplement entrer dans un

poulailler pour être assailli par le bruit, l'odeur, la chaleur, la promiscuité incroyable et la misère abjecte.

Je tiens à préciser que ce texte n'est pas écrit par un végétalien citadin, amateur de sushis. Quand j'étais enfant, l'une de mes tâches fréquentes du samedi était de découper la tête du poulet du dimanche. J'ai accepté très tôt - parce que je vivais dans une ferme et que je n'avais pas le choix - que l'on peut aimer un animal, en prendre soin, apprécier sa compagnie et ensuite le manger. Je l'ai fait, encore et encore. Je ne fonde pas mon dégoût pour l'industrie du poulet sur le seul fait qu'elle maltraite les poulets, mais sur ce qu'elle fait pour détruire la civilisation.

Et maintenant ils le font, en grand, à quelques kilomètres de ma maison de Virginie occidentale. Bien sûr, cela me touche plus que vous, mais considérez ce projet comme un exemple de ce qui se passe. Sur un seul site de 95 acres, ils construisent jusqu'à 20 poulaillers, chacun mesurant 700 pieds de long sur 60 pieds de large et pouvant contenir 50 000 oiseaux. Lorsqu'il sera pleinement opérationnel, le projet dégorgera environ un million de poulets toutes les huit semaines. Pour ce faire, il faudra 100 000 gallons d'eau de puits par jour. Pour amener un million de poulets au poids d'abattage, il faudra acheminer par camion environ 2,6 millions de livres d'aliments sur le site. Et à la fin de chaque cycle, il faudra éliminer environ deux millions de livres de litière.

Un membre de la commission d'aménagement du comté et de son autorité de développement rural, un agent immobilier et promoteur du nom de Robert Williams, a mis l'affaire sur pied, a demandé les permis nécessaires à la commission d'aménagement dont il fait partie et a obtenu l'approbation en huit jours chrono. Mais ce n'est que trois mois plus tard que le président de la commission du comté, Harold Michael, a eu vent de l'affaire, lorsqu'il a lu dans le journal local que la construction de l'une des plus grandes usines de volailles de l'État avait commencé. "J'étais," a-t-il confié au journal local, "plus qu'agité". Mais il s'est vite rendu compte qu'il ne pouvait rien faire pour arrêter, ou même freiner, le projet.

Les exploitants d'usines de volaille (l'industrie les appelle "fermes", ce qui est une insulte à l'intelligence de tous et à la langue anglaise) que j'ai connus au fil des ans sont ce qui se rapproche le plus d'esclaves que j'ai rencontrés sur cette terre. Ils m'ont dit qu'ils "possédaient" leurs immeubles, généralement un à trois, ce qui signifie seulement qu'ils sont tellement endettés qu'ils ont peu de chances de s'en sortir de leur vivant. Ils sont liés par contrat à une seule société, qui leur dit combien ils doivent payer pour les poussins de démarrage, combien ils doivent payer pour la nourriture (qui leur est bien sûr vendue par la société susmentionnée) et combien ils obtiendront pour les oiseaux finis, qu'ils ne peuvent vendre qu'à, c'est vrai, la société. Ils ne peuvent pas quitter la Compagnie, mais si la Compagnie a de gros problèmes, elle peut les laisser tomber comme une mauvaise habitude. Les vassaux médiévaux avaient plus de liberté qu'un "éleveur" de poulet moderne.

Pratiquement tous les aspects du travail impliqué sont désagréables. Presque chaque jour, il y a des seaux d'oiseaux morts à ramasser et à incinérer. L'alimentation et l'abreuvement sont automatisés, mais à la fin du cycle, chaque poulet doit être attrapé à la main, mis dans une caisse et chargé dans un camion à 18 roues. Un de mes amis qui a dû faire cela pendant un certain temps m'a dit, lorsqu'on lui a demandé quelle était sa profession, qu'il "appréhendait les poulets de chair" pour vivre. C'était le pire travail qu'il n'ait jamais eu.

Un homme que je connais essaie depuis 20 ans de se retirer du secteur du poulet. Mais il est trop loin sous l'eau. Il ne peut pas. Vous pensez que l'obligation de se faire vacciner est une perte de liberté ? Essayez l'"élevage" de poulets.

Mais la malignité de cette industrie ne se limite pas à ses praticiens, loin de là. Une seule maison peut générer suffisamment d'ammoniac et de poussière pour affecter la qualité de l'air - et donc la santé - de quartiers entiers. L'extraction de l'eau des aquifères souterrains, pour laquelle ce mégaprojet n'a obtenu aucun permis spécial et ne doit imposer aucune limite, peut épuiser les puits d'une vaste zone. L'élimination de montagnes de détrit, souvent répandus à l'excès pour fertiliser les champs des fermes industrielles, génère des ruissellements qui polluent les ruisseaux, les lacs et les rivières. Les usines sont des boîtes de Petri idéales pour le développement de la grippe aviaire, une autre pandémie qui fait actuellement rage dans les poulaillers de 50 pays et qui produit

constamment des variantes qui infectent les humains et se propagent parmi eux. On s'attend à ce qu'elle soit la prochaine COVID.

Donc, par tous les moyens, comtés ruraux de Virginie occidentale et d'ailleurs, continuez à rejeter toutes les tentatives de zonage ou de réglementation de l'utilisation des terres dans votre comté, ou de restreindre de quelque manière que ce soit ce cancer croissant sur la terre défaillante, parce que, vous savez, la liberté.

▲ RETOUR ▲

.Beigne perdu : à propos de La Théorie du donut de Kate Raworth

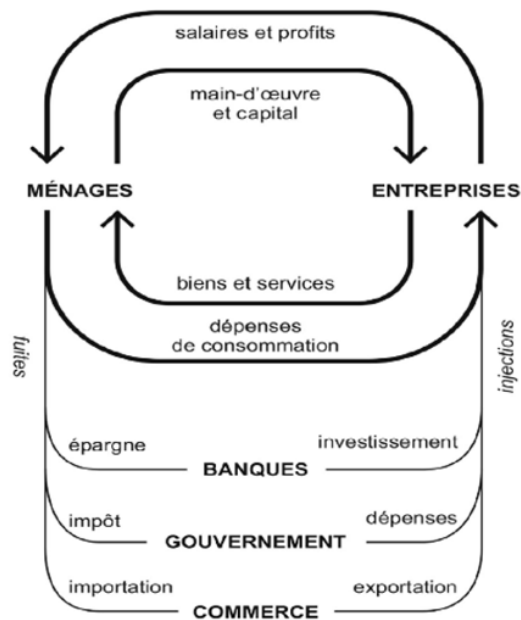
par **Yves-Marie Abraham** (Canada) , 22 octobre 2021 , publié par : **Partage-le.com**

Une critique sympathique d'une **éco-bonimenteuse** parmi tant d'autres (Kate Raworth, [déjà mentionnée ici](#)), initialement publiée sur le site des décroissants canadiens de Polémos, [à l'adresse suivante](#). Yves-Marie se montre somme toute très tendre. Les gens de l'espèce de Raworth constituent des nuisances assez terribles pour le mouvement écologiste, à promouvoir des fariboles ridicules, et détourner l'écologie des principales cibles qu'elle devrait se donner, des principaux ennemis qui sont les siens (l'État, l'industrie, la technologie, le capitalisme). En tant que membre d'Oxfam et d'**Extinction Rebellion**, Kate Raworth fait typiquement partie du cercle des idiots utiles de l'altercapitalisme (composé, en grande partie, d'organisations n'existant que grâce à des financements d'États ou d'entreprises), dont la propagande (subventionnée) se résume, en gros, à prétendre qu'une autre civilisation techno-industrielle est possible, juste, égalitaire et bio, que l'essentiel de ce qui constitue actuellement la civilisation (l'État, l'économie, l'industrie, la technologie) est bel et bon, qu'en réformant ci ou ça, tout pourrait aller pour le mieux dans le Meilleur des mondes. Kate Raworth possède de nombreux clones, tous régulièrement promus dans les médias de masse, notamment les plus progressistes : [Isabelle Delannoy et son économie symbiotique](#), [Paul Hawken et son économie régénérative \(ou capitalisme naturel\)](#), Emmanuel Dron et son écolonomie, Gunter Pauli et son économie bleue, etc. *Nicolas Casaux*

Comment bâtir un monde plus soutenable et plus juste ? Telle est en substance la question à laquelle s'attaque Kate Raworth dans cet ouvrage. Pour « l'économiste rebelle », ainsi que se plaît à la présenter son éditeur, la solution consiste essentiellement à redéfinir ce que nous appelons l'économie ou, selon un langage à la mode ces temps-ci, à écrire un « nouveau récit économique ». Quel est donc le contenu du « narratif » que nous propose cette ancienne chercheuse chez OXFAM, et quels sont les apports de sa redéfinition de l'économie dans la perspective d'une transition vers des sociétés post-croissance ? C'est à ces deux questions que je me suis efforcé de répondre ici^[1].

Vieilles histoires

D'abord, en quoi consiste le « récit » actuel, que Raworth juge périmé ? Dans sa version la plus élémentaire, explique-t-elle, il met en scène essentiellement deux types d'acteurs : les ménages et les entreprises. Les premiers vendent leur force de travail aux seconds, en échange de salaires. Avec cet argent, ils achètent des biens et des services dont ils ont besoin pour vivre et que produisent les entreprises grâce au capital dont elles disposent. Deux autres acteurs viennent médier parfois ces échanges. D'une part, les banques, qui collectent de l'épargne, avec laquelle elles interviennent pour soutenir la production de marchandises (biens et services). D'autre part, les États qui collectent des impôts, puis les dépensent dans diverses activités affectant les échanges entre ménages et entreprises.



Source : Kate Raworth, La Théorie du donut.
L'économie de demain en sept principes, Plon, 2018, p. 70.

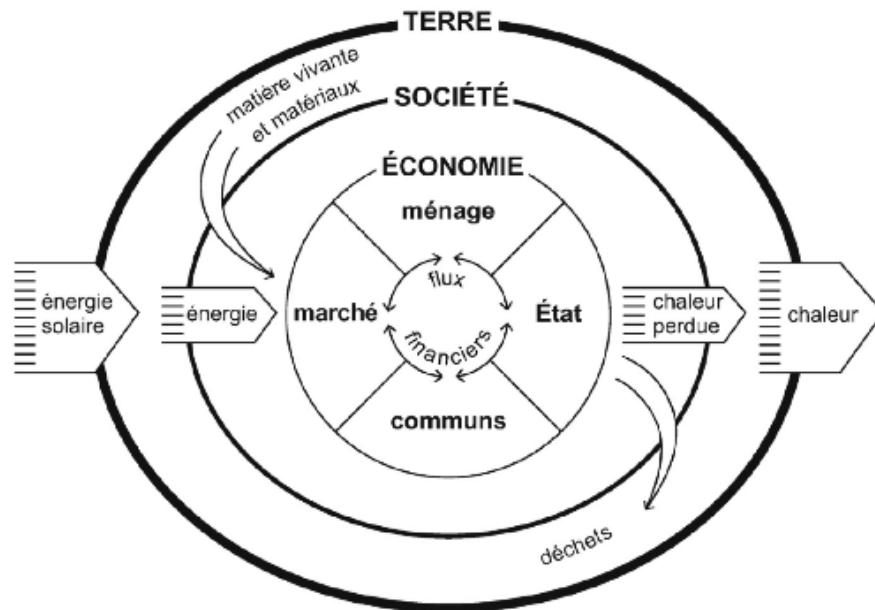
Qu'est-ce qui fait courir ces acteurs ? Tous s'efforcent dans le fond de s'enrichir, pour satisfaire au mieux leurs intérêts propres. La hausse du PIB, autrement dit la hausse continue de la quantité de marchandises (biens et services) produites et vendues au sein de la population concernée, est envisagée comme le meilleur moyen de permettre à chacun et chacune de « maximiser son utilité »^[2], selon la formule canonique de l'économie orthodoxe. Cette croissance est présentée également comme la solution la plus adéquate pour réduire les inégalités qui peuvent parfois émerger entre les acteurs embarqués dans ce carrousel endiable. De même, elle est la promesse de réussir finalement à entretenir des milieux de vie sains et agréables, même si elle peut se traduire à l'occasion par certaines dégradations sur le plan écologique.

Comment générer cette bienfaisante croissance ? En utilisant de manière toujours plus efficace ces deux facteurs de production que sont le travail humain et le capital accumulé, et cela grâce principalement à l'innovation en général, et à l'innovation technologique en particulier. Quant à cet effort pour gagner constamment en productivité, il est pour l'essentiel spontané. Nul besoin de le provoquer, ni même de le planifier à grande échelle. Suffisent à l'entretenir le souci de chacun d'améliorer sa condition et la concurrence qui règne entre acteurs, pour augmenter leurs chances de s'enrichir via leurs échanges sur le marché.

Quel est le problème de ce « récit », d'après Raworth ? Il s'avère dangereusement chimérique. Cette fameuse course à la croissance en effet ne se traduit pas spontanément par une amélioration du sort de tous les acteurs impliqués, ni par une réduction des inégalités de richesses entre eux, bien au contraire. De même, elle se révèle de plus en plus destructrice sur le plan écologique, au point de **rendre plausible l'éventualité d'un effondrement civilisationnel**. Pour ces deux raisons, c'est la pérennité même de nos sociétés, voire de l'espèce humaine, qui semble désormais menacée. Par conséquent, soutient Raworth, il est urgent de cesser de continuer à raconter et se raconter cette « histoire » et d'en élaborer une autre.

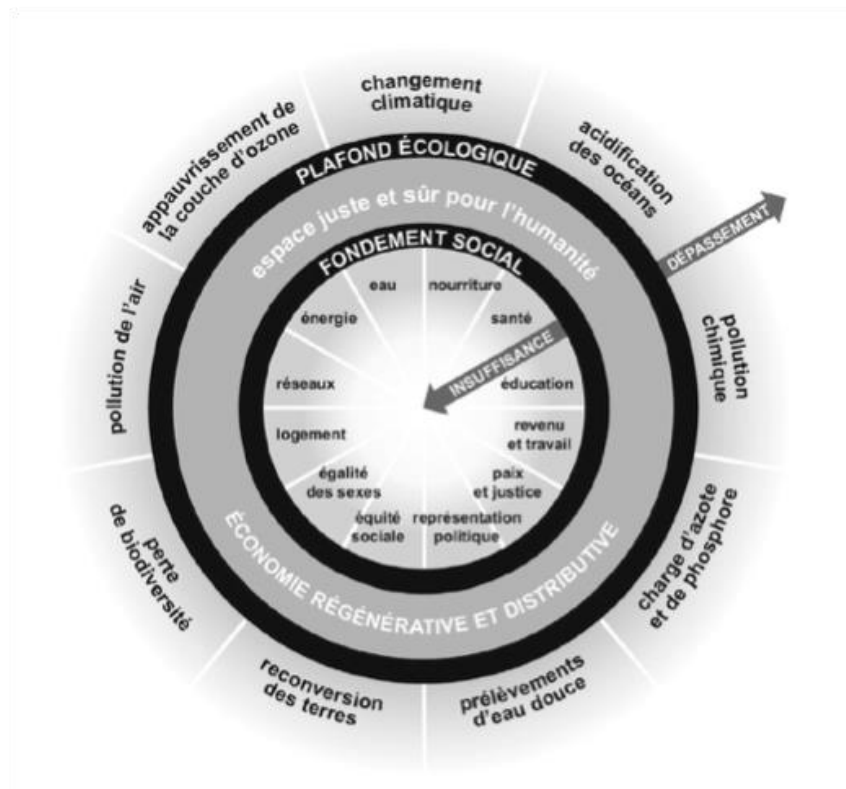
Nouveau récit

Quelles sont les grandes lignes du récit que l'autrice tente de faire valoir ? L'essentiel, selon elle, est d'abord de rappeler que l'activité économique ne se déroule pas en circuit fermé. Elle dépend étroitement de sociétés humaines, qui elles-mêmes ne peuvent se reproduire que dans ~~le respect des contraintes biophysiques propres à la planète que nous habitons~~. Autrement dit, l'économie est un « sous-système » du monde social, qui lui-même s'insère dans le monde naturel. L'erreur majeure de la théorie économique standard est de l'avoir en quelque sorte ignoré. Raworth demande avant tout que le « récit économique » intègre ces deux éléments de contexte.



Source : Kate Raworth, *La Théorie du donut. L'économie de demain en sept principes*, Plon, 2018, p. 77.

Par ailleurs, elle réclame que la croissance du PIB ne constitue plus le Graal des acteurs impliqués dans l'aventure. C'est ainsi que l'économiste britannique aboutit à son fameux schéma du « beigne », selon lequel la « vie économique » devrait se déployer dans le respect des limites biophysiques planétaires, d'une part, et de limites sociales, d'autre part. Le donut désigne « l'espace juste et sûr » dans lequel nous devons tenter de vivre ensemble.



Source : Kate Raworth, *La Théorie du donut. L'économie de demain en sept principes*, Plon, 2018, p. 49.

Pour définir les limites écologiques (l'extérieur du beigne), Raworth s'est appuyée directement sur les travaux désormais bien connus d'une équipe de chercheurs en sciences de la Terre, dirigée par **Rockström et Steffen**^[3]. Après avoir sélectionné neuf composantes clés du « système terrestre », cette équipe a identifié des seuils de modification/perturbation de ces composantes à partir desquels des basculements imprévisibles et potentiellement

dévastateurs pourraient se produire au sein du « système ». En ce qui concerne les limites sociales (l'intérieur du beigne), l'autrice s'est inspirée des Objectifs de développement durable fixés par les Nations Unies en 2015, et propose que soient garantis aux humains de quoi satisfaire **leurs besoins fondamentaux dans douze domaines (nourriture, santé, éducation, revenus, etc.)**.

Voilà le cœur de la réponse de Raworth à sa question de départ. Notons toutefois qu'elle réclame également que disparaisse de ce nouveau récit la figure de l'*homo oeconomicus*, au profit d'un humain certes moins doué en calcul, mais moins systématiquement égoïste et uniquement soucieux de s'enrichir. Au sein du scénario élaboré par les économistes néo-classiques, l'autrice tient par ailleurs à introduire les « communs », au côté des entreprises et du « marché », ainsi qu'à dédramatiser l'État, dont le rôle doit être considéré comme non seulement nécessaire, mais bénéfique. Enfin, elle invite les économistes à prendre en compte les relations de pouvoir entre acteurs et à aborder les phénomènes économiques non plus en s'inspirant de la mécanique, mais de la théorie des systèmes complexes.

Une économiste très idéaliste

Tout le travail de Raworth est fondé sur un postulat central : le monde dans lequel nous vivons n'est jamais que le produit de la manière que nous avons de nous le représenter, et en particulier des images sur lesquelles nous prenons appui pour ce faire. Les destructions écologiques et les injustices sociales auxquelles l'autrice prétend vouloir s'attaquer sont, à ses yeux et dans une large mesure, la conséquence d'une certaine façon d'envisager la « réalité économique ». Par conséquent, ajoute-t-elle, on ne réglera ces problèmes qu'en développant de nouvelles représentations de cette réalité, et notamment de nouvelles images. D'où celle du « beigne ».

Un tel postulat est tout à fait défendable et respectable. L'idéalisme philosophique dont il procède est au fondement de nombreuses thèses très éclairantes dans le champ des sciences humaines et sociales^[4]. Cependant, Raworth en professe ici une version qui semble tout de même assez simpliste et réductrice. Les « histoires » que nous nous « racontons » en permanence ont, sans conteste, des effets bien réels sur notre monde. Mais, pour que celui-ci se transforme, suffit-il vraiment que nous inventions une nouvelle manière de le penser ? C'est ce que l'autrice suggère ici tout au long de son ouvrage, sans jamais vraiment argumenter sa position, sinon en ressassant sa foi en la puissance des images. En la lisant, on pense aux sarcasmes de Marx et Engels, rappelant aux jeunes hégéliens de leur époque que lorsque l'on est en train de se noyer, travailler à s'enlever de la tête l'idée d'apesanteur ne sera pas d'un grand secours...

Pour la défense de Raworth, force est de constater qu'elle n'est pas la seule militante « progressiste » aujourd'hui à accorder une importance si décisive au fait d'élaborer de « nouveaux récits » ou à parier sur des « narratifs » inédits. Une grande partie de nos « leaders écologistes » les plus en vue actuellement misent sur cette activité pour mettre un terme au désastre en cours. Encore une fois, il n'est pas question de nier que le changement social se joue aussi sur le terrain des idées et des images. Mais, est-ce bien raisonnable de leur conférer un si grand pouvoir, comme le suggère Cyril Dion par exemple, lorsqu'il écrit : « Selon moi, il ne s'agit pas de prendre les armes, mais de transformer notre façon de voir le monde. De tout temps, ce sont les histoires, les récits qui ont porté le plus puissamment les mutations philosophiques, éthiques, politiques... Ce sont donc par les récits que nous pouvons engager une véritable "révolution"^[5]. »

Que signifie un tel idéalisme ? Outre une certaine propension à la pensée magique, il est tentant d'y voir un aveu de faiblesse : à défaut de pouvoir changer le monde que nous subissons, reste la possibilité de changer la conscience que nous en avons. Une stratégie de ce type peut certainement aider à dormir la nuit, mais peut-elle vraiment contribuer à nous aider à en finir avec cette civilisation destructrice et injuste ? N'est-ce pas avant tout une manière de minimiser la gravité de la situation, en évitant de considérer les fondements matériels d'un ordre social que le récit critiqué par Raworth n'a pas créé, mais tout au plus justifié et légitimé ? En attribuant « en grande partie » la responsabilité des problèmes écologiques et sociaux qu'elle prétend vouloir résoudre « aux

omissions et aux métaphores erronées d'une réflexion économique périmée » (p. 15), l'autrice ne travaille-t-elle pas surtout à occulter les causes véritables de ces problèmes ?

Une chose est certaine : Raworth ne se demande jamais comment son récit à elle pourrait bien finir par s'imposer. Dans son monde, il n'y pas de luttes idéologiques, ni d'adversaires pour la mener. Les « bonnes » idées s'imposent d'elles-mêmes, par la seule force de la raison, et chassent ainsi les idées « périmées ». Il ne lui vient pas à l'esprit que le récit économique qu'elle prétend remettre en question doive sa puissance au fait qu'il a justifié et légitimé l'ordre capitaliste jusqu'à aujourd'hui. Selon elle, si cet ordre se révèle chaque jour un peu plus injuste et destructeur, c'est simplement parce qu'il n'a pas été suffisamment bien « pensé », « conçu », « *designé* ». Pas question, en somme, de considérer que ce monde est traversé de contradictions profondes, intrinsèques et bien réelles, que les différents « récits » en présence ne font jamais qu'exprimer ou refléter. Bizarrement, Raworth exige des économistes du XXI^{ème} siècle d'intégrer à leurs récits **les rapports de pouvoir**, mais le sien n'en mentionne aucun^[6].

Ce point aveugle de *La Théorie du donut* est d'ailleurs parfaitement mis en évidence par l'économiste Branco Milanovic, dans sa recension de l'ouvrage de Raworth : « A maintes reprises, Kate écrit à la première personne du pluriel, comme si le monde entier avait le même “objectif” : “nous” devons donc nous assurer que l'économie ne dépasse pas les limites naturelles de la “capacité de charge” de la Terre ; “nous” devons maintenir les inégalités dans des limites acceptables ; “nous” avons intérêt à un climat stable ; « nous » avons besoin du secteur des communs. Mais, le plus souvent, dans le monde réel de l'économie et de la politique, il n'y a pas de “nous” qui inclut 7,3 milliards de personnes. Des intérêts de classe et des intérêts nationaux divergents s'affrontent les uns les autres^[7]. » Comme quoi, certains collègues au moins de l'autrice ont, contrairement à elle, **une claire conscience des luttes qui structurent la réalité économique^[8] !**



Kate Raworth et Al Gore en 2018, lors de la conférence TED annuelle. Image trouvée sur le compte Twitter de Raworth qui la présente ainsi : « Je suis à TED2018 et je viens de rencontrer Al Gore qui m'a dit “J'ai absolument adoré votre livre !” — je suis réellement, profondément touchée par un tel honneur. »

Qui a peur du donut ?

On est en droit de se demander par ailleurs dans quelle mesure cette manière d'envisager les « narratifs » comme principale stratégie de changement social pourrait bien inquiéter celles et ceux qui souhaitent aujourd'hui que surtout rien ne change. Dans le « monde libéral », le fait de raconter des « histoires » ne constitue que rarement une menace pour la reproduction de l'ordre en place. Comme le résumait fort justement le regretté **Coluche**, « La dictature c'est '*Ferme ta gueule !*'. La démocratie, c'est '*Cause toujours !*' ». ».

Mais, il est vrai que certains récits peuvent parfois contribuer à bousculer l'ordre des choses. Le *Manifeste du parti communiste*, par exemple, fut certainement l'un d'entre eux — ce qui est plutôt ironique, puisque ses deux auteurs étaient eux-mêmes très critiques de l'idéalisme philosophique, comme je viens de le rappeler. Par ailleurs, et pour rester dans le même camp idéologique, Antonio Gramsci a bien mis en évidence l'importance de la bataille des idées dans la « guerre de position » que les adversaires du capitalisme sont désormais contraints de mener pour espérer l'emporter, à cause du rôle central que joue désormais la culture dans la reproduction de cette forme de vie sociale. Mais, la « théorie du donut » peut-elle être d'une quelconque aide dans la lutte contre cette hégémonie ?

Non ! Au contraire, le travail de Raworth doit plutôt être envisagé comme une contribution à la consolidation idéologique de l'ordre en place. À tout le moins, ce travail ne remet pas en question les fondements de cet ordre. Aucune des institutions centrales sur lesquelles repose celui-ci n'y est contestée. Ni la propriété privée, ni le salariat, ni la libre entreprise, ni l'État-nation... « *Au sein du riche réseau de la société se trouve l'économie proprement dite* », écrit-elle, « *domaine où les êtres humains produisent, distribuent et consomment des biens et des services satisfaisant leurs besoins et leurs désirs. Un trait fondamental de l'économie est rarement évoqué à l'université : elle se divise généralement en quatre domaines, le ménage, le marché, les communs et l'État (...). Tous quatre sont des moyens de production et de distribution, mais ils opèrent chacun à leur manière. (...) Je ne voudrais pas vivre dans une société dont l'économie serait dépourvue de l'un de ces quatre domaines (...).* » (p. 83). En somme, Raworth s'accommode fort bien de l'ossature institutionnelle de notre monde. S'ajoute à cela une absence totale de critique à l'égard de la domination qu'exercent sur nos vies les technosciences^[9].

Dès lors, on ne s'étonnera pas que, sur un plan théorique, ses idées ne contredisent guère la pensée économique dominante. Soulignons d'abord que le « récit » qu'elle critique n'est plus colporté aujourd'hui par aucun économiste digne de ce nom et que plusieurs des correctifs qu'elle propose pour « penser comme un économiste du XXI^{ème} siècle » ont été formulés depuis un bon moment déjà par des spécialistes de la discipline. C'est le cas par exemple des recherches de **Daniel Kahneman** sur le comportement humain ou de celles d'**Elinor Ostrom** sur les communs dont s'inspire Raworth. Surtout, ces contributions théoriques ne sont pas venues questionner mais plutôt consolider le paradigme sur lequel s'est bâtie la science économique à partir de la publication de la *Richesse des nations* par Adam Smith en 1776, soit parce qu'elles ont résolu certaines difficultés que rencontrait la théorie jusque-là, soit parce qu'elles ont contribué à en élargir le domaine de validité — raison pour laquelle plusieurs des travaux en question ont valu à leurs auteurs un « Prix de la Banque de Suède en l'honneur d'Alfred Nobel », alias « Prix Nobel d'économie ».

Quant aux autres idées que l'autrice met de l'avant, elles ressemblent le plus souvent à des vœux pieux, assez semblables dans le fond à ceux que formule d'ordinaire la gauche réformiste contemporaine :

- ~~« s'assurer que le secteur financier est au service de l'économie productive »~~ (p. 166),
- ~~« structurer l'économie comme un réseau distribué [pour] répartir plus équitablement le revenu et la richesse qu'elle génère »~~ (p. 182),
- ~~« redéfinir le devoir des entreprises »~~, au-delà de la seule quête de profit (p. 243),
- ~~« construire un écosystème industriel régénératif [sur le plan écologique] »~~ (p. 239),
- ~~considérer l'État comme un « partenaire clé dans la création d'une économie régénérative »~~ (p. 249), etc.

Rien de révolutionnaire donc, **ni rien qui indique sérieusement le chemin à suivre pour accomplir de telles choses**. En somme, les chances sont très minces de lire à la première page d'un futur manifeste politique : « Un spectre hante l'Occident : le spectre du donut »^[10].

Une critique décroissanciste ?

Il y a cependant dans l'ouvrage de Raworth au moins une idée importante qui semble contredire le récit économique dominant. Il s'agit du premier des sept principes préconisés par l'autrice :

« *L'économie ne doit plus se donner la croissance du PIB comme objectif, mais le respect des limites biophysiques planétaires et la justice sociale.* Telle est la raison d'être du beigne, comme on l'a vu : définir un « espace juste et sûr pour l'humanité ».

À l'appui de cette proposition, l'autrice mobilise des travaux qui, cette fois, ne s'intègrent pas au paradigme sur lequel repose la théorie économique orthodoxe. D'une part, elle fait référence à **l'économie écologique**, un champ de recherche hétérodoxe qui a émergé au cours des années 1970 et que les principaux manuels d'économie diffusés actuellement continuent d'ignorer. L'originalité de cette approche est de soutenir qu'il y a des limites à la croissance économique, ce qui implique de viser minimalement un état stationnaire en matière de production de biens et de services. D'autre part, en ce qui concerne la question sociale, Raworth s'appuie sur les recherches de **Piketty** qui sont venues contester avec force l'idée selon laquelle la croissance économique contribuerait tendanciellement à réduire les inégalités de revenus entre agents économiques. Comme on le sait, les données empiriques produites par l'économiste français, qui s'efforce de redonner ses lettres de noblesse à « l'économie politique », montrent que c'est plutôt le contraire qui se produit sur le long terme.

Pourtant, au dernier chapitre de son ouvrage, l'autrice ne propose pas de s'opposer à la quête de croissance économique, mais simplement de ne plus s'en soucier. Il faut, dit-elle, devenir « agnostique en matière de croissance », c'est-à-dire « concevoir une économie qui nous fasse nous épanouir, qu'elle croisse ou non. » (p. 279). En d'autres termes, la croissance économique n'est pas forcément un problème. Elle ne le devient que lorsqu'elle constitue le but de l'activité économique.

On pourra juger subtile <ridicule> une telle position. Celle-ci me semble surtout contradictoire. S'il s'agit de concevoir une économie respectueuse des limites biophysiques planétaires et s'il est entendu par ailleurs que la croissance économique nous pousse au dépassement de ces limites, il serait logique de s'opposer à la croissance, et pas seulement de ne plus s'en préoccuper. Pour le dire autrement, la seule manière de concevoir une économie respectueuse des limites écologiques auxquelles nous sommes confrontés est de faire en sorte qu'elle soit stationnaire ou à peu près. Par conséquent, il faut refuser la croissance et promouvoir non pas l'agnosticisme à ce sujet, mais la décroissance ou, pour être plus précis, l'a-croissance, comme le suggère **Serge Latouche**.

Pourquoi alors Raworth adopte-t-elle cette position si ambiguë ? Sans doute pour tenter d'éviter de trancher le dilemme qu'elle formule au début de son dernier chapitre : « *Aucun pays n'a jamais mis fin au dénuement humain sans la croissance économique. Et aucun pays n'a jamais mis fin à la dégradation écologique avec la croissance économique.* » (p. 258). Il semble que, pour l'autrice, la seule manière d'assurer la prospérité dans les pays du Sud reste la croissance, et il faut donc en défendre la possibilité dans ces pays. C'est au Nord qu'il faut arrêter de croître pour que cesse le désastre écologique en cours. **Mais, faire en sorte que l'humanité tout entière atteigne un revenu par habitant considéré comme acceptable dans les pays les plus riches impliquerait une hausse vertigineuse du PIB mondial. Sur le plan écologique, cela se traduirait évidemment par une accélération du désastre en cours**, ce qu'on ne peut souhaiter... Croître ou durer, voilà le vrai dilemme, et il va bien falloir trancher, contrairement à ce que suggère Raworth !

Doit-on en conclure que la « théorie du donut » n'est jamais qu'une manière de promouvoir un « développement durable » qui n'oserait plus dire son nom, à force d'avoir perdu toute plausibilité ? Ce ne serait pas tout à fait juste à l'égard du travail de Raworth. Les partisans du « développement durable », ou de ses multiples avatars, considèrent la croissance économique comme une condition de possibilité de la « prospérité ». Raworth est plus réservée à ce sujet : elle se contente de soutenir l'idée que cette prospérité pourrait bénéficier de la croissance.

Autrement dit, les deux objectifs en question ne sont pas forcément contradictoires à ses yeux. C'est donc une position plus prudente, mais ce n'est clairement pas une position décroissanciste.



« Donut Enter » par Clet. Crédit photo : Clet Abraham

Il n'y pas de croissance juste

Le problème est que l'« économiste rebelle » continue en fait à croire à la fable d'une croissance qui pourrait être bénéfique sur le plan social. Cela suppose de ne pas voir que si la croissance a permis de sortir des humains du dénuement, c'est généralement après qu'ils aient été dépossédés de leurs moyens d'existence pour les besoins de cette course à la croissance. L'anthropologue **Jason Hickel** le rappelait récemment à **Bill Gates** qui se gargarisait sur Twitter devant une courbe soulignant la forte baisse de la pauvreté extrême dans le monde depuis deux cents ans. « Ce que [ces] chiffres révèlent en réalité, c'est que le monde est passé d'une situation où la majeure partie de l'humanité n'avait pas besoin d'argent du tout <de dollars comme symboles monétaires> à une situation où la majeure partie de l'humanité peine à survivre avec extrêmement peu d'argent. [Ce] graphique présente cela comme une diminution de la pauvreté, alors que ce dont il s'agit est un processus de dépossession qui a plongé de force ces humains dans le système capitaliste, d'abord à cause des enclosures en Europe puis de la colonisation dans le Sud. (...) c'est l'histoire d'une prolétarianisation forcée^[11]. »

Il faudrait ajouter aux propos de Hickel que cette course à la croissance s'avère être dans le meilleur des cas **un jeu à somme nulle^[12]**. Les gains des uns sont les pertes des autres. L'enrichissement de la « classe bourgeoise » présuppose la dépossession et l'exploitation du « prolétariat », donc son appauvrissement. De même, le « sous-développement » du Sud global a été et demeure pour l'essentiel une condition de possibilité du « développement » du Nord global. En d'autres termes, de même qu'il n'y a pas de croissance verte, il n'y pas de croissance juste, du moins au regard de nos idéaux égalitaires. Cette course à la production de marchandises est une exigence du capitalisme. Elle ne permet au capital de s'accumuler que dans la mesure où ceux qui le possèdent ou le contrôlent parviennent à faire assumer à d'autres une part substantielle des coûts de production de ces marchandises dont ils tirent profit.

On aura reconnu ici la thèse défendue par Marx et par la majeure partie de ses héritiers intellectuels. Kate Raworth n'en fait manifestement pas partie, même si elle mentionne une fois ou deux dans son ouvrage cet autre « récit économique ». Tout laisse penser qu'elle demeure en fait foncièrement attachée à cette forme de vie sociale que l'on appelle capitalisme et qui constitue sans doute à ses yeux le meilleur des mondes possibles. Mais, par conséquent, elle se retrouve embarquée dans une voie sans issue qui consiste à vouloir éliminer les symptômes d'un mal – destructions écologiques et injustices sociales – sans s'attaquer aux racines de celui-ci : le capitalisme. Il est vrai là encore qu'elle n'est pas la seule aujourd'hui à s'enfermer dans pareille impasse. C'est le lot de tous les réformistes qui tentent de promouvoir un capitalisme plus vert, plus humain, plus juste, plus éthique, et j'en passe.

« Mais Dieu se rit des prières qu'on lui fait pour détourner les malheurs publics, quand on ne s'oppose pas à ce qui se fait pour les attirer. Que dis-je ? quand on l'approuve et qu'on y souscrit, quoique ce soit avec répugnance », écrivait Bossuet^[13]. En l'occurrence, il n'y a cependant pas de quoi rire. Car ces hommes et ces femmes qui, à l'instar de Raworth, continuent actuellement à entretenir l'espoir que nous réussissions un jour prochain à concilier l'inconciliable, participent de la sorte au maintien de l'ordre en place. Pour quiconque tient vraiment à la vie, à la justice et à la liberté, et qui par conséquent refuse la course à la croissance, ces personnes sont de véritables adversaires politiques, même si elles s'en défendent généralement avec véhémence.

Autopsie d'un succès

Sélectionné dès sa sortie pour le prix du meilleur livre de « business » de l'année 2017, organisé conjointement par le *Financial Times* et McKinsey, *La Théorie du donut* est devenue rapidement un *bestseller*. L'année suivante, la traduction française a été accueillie très favorablement, tant par la presse économique, que par les quotidiens généralistes francophones. *Le Monde* a même jugé bon à l'époque d'en publier les bonnes feuilles en exclusivité^[14]. Cette théorie a fait l'objet d'un surcroît d'intérêt au cours de l'année 2020. La ville d'Amsterdam d'abord^[15], puis la région bruxelloise^[16] ont en effet annoncé leur intention de se servir du « beignet » pour orienter leurs politiques sur le plan économique et social. Ce qui a valu au travail de Raworth une nouvelle série d'évocations élogieuses dans les médias de masse, dont encore l'hiver dernier un compte rendu très favorable de Manon Cornellier du *Devoir*, dans le cadre d'une série d'articles de fond portant sur les moyens de corriger les « failles de notre modèle économique »^[17].

Comment expliquer une telle réception pour un ouvrage qui, mis à part peut-être la figure du beigne, n'apporte finalement aucune idée nouvelle et entretient la confusion autour de la question de la croissance ? Cela tient d'abord, je crois, au fait qu'une proportion grandissante de la population des sociétés occidentales commence à s'inquiéter du caractère insoutenable et injuste de notre civilisation. D'où une « demande » accrue pour des idées nouvelles susceptibles de nous aider à résoudre ces problèmes. L'intérêt de plus en plus soutenu pour le projet politique de la décroissance trouve ici une bonne part de son explication – il est sans doute assez étroitement corrélé à l'intensité des catastrophes écologiques affectant le Nord global.

Le problème de l'idéal décroissanciste est qu'il est révolutionnaire : rompre avec la course à la production de marchandises suppose d'inventer une toute autre manière de vivre ensemble. On comprend qu'une telle perspective puisse inquiéter, en particulier celles et ceux bien sûr qui ont le plus bénéficié jusqu'ici des retombées de cette course à la croissance. Pour ces personnes, encore très nombreuses dans nos contrées, un travail comme celui de Raworth tombe à pic : il semble apporter des solutions inédites, sans remettre en question les fondements de notre monde. En présentant notamment la course à la croissance comme une simple erreur de jugement ou un regrettable égarement cognitif, l'autrice peut convaincre sans mal ses lecteurs qu'il sera finalement aisé de tout changer, sans rien changer d'essentiel. Ce qui est assez caractéristique de la manière moderne de ne pas changer, ainsi que le remarquait le sociologue et historien Immanuel Wallerstein : « [D]ans les systèmes prémodernes, pour justifier un véritable changement, on prétendait qu'il n'avait pas eu lieu. Dans le monde moderne, lorsqu'on est incapable de changer vraiment les choses, on s'arrange pour affirmer que tout a vraiment changé^[18]. »

Cela étant dit, même l'apport de la figure du beigne mérite d'être questionnée. Les idées que Raworth tente ainsi de faire valoir n'ont vraiment rien d'inédit, on l'a vu. À certains égards, présenter cette image au nom douteux comme une innovation conceptuelle majeure relève de l'imposture et évoque irrésistiblement les « habits neufs de l'empereur » du fameux conte d'Andersen. Elle a pourtant séduit, ce qui en dit long sur le désarroi dans lequel bon nombre de nos contemporains paraissent plongés. Son pouvoir d'attraction tient sans doute en partie au fait qu'elle se présente comme un outil de pilotage de nos sociétés, semblant offrir des points de repères plus clairs *a priori* que le dessin désormais désuet des trois piliers du développement durable. Ce faisant, elle vient satisfaire une autre aspiration caractéristique de notre civilisation : la volonté de maîtrise du monde, et contribue à entretenir l'idée que la question écologique et la question sociale sont des questions d'ordre technique, des problèmes d'ingénierie. Voilà qui est donc aussi tout à fait en phase avec la valorisation par l'idéologie dominante du

technicisme et de l'expertocratie, et permet de comprendre par conséquent le succès de cette figure. Dans la perspective d'une décroissance soutenable ou conviviale, qui appelle à aborder ces questions avant tout comme des questions politiques, et sans accorder aux experts un pouvoir de décision particulier, c'est là un autre motif pour se tenir loin de la « théorie du donut ».

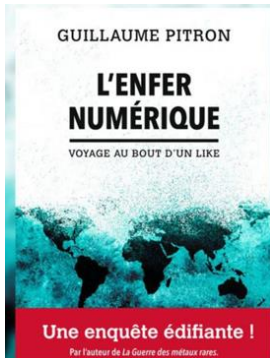
Yves-Marie Abraham

1. Je remercie chaleureusement Nicolas Casaux, Philippe Gauthier, Estelle Louineau et Louis Marion pour leurs relectures de ce texte. Un grand « merci » également à Noémi Bureau-Civil pour le travail de mise en ligne. ↑
2. Dans le sens que lui confère l'économie orthodoxe, le mot « utilité » est ici pratiquement synonyme de « satisfaction ». ↑
3. Pour une présentation complète et claire de cette recherche : Boutaud, A., Gondran, N. (2020). *Les Limites planétaires*. Paris : La Découverte. ↑
4. Pour lever toute ambiguïté, rappelons que l'idéalisme philosophique désigne le fait non pas de se donner un idéal à atteindre, mais d'attribuer aux idées un rôle prépondérant dans la marche du monde. On oppose habituellement cette perspective à celle du matérialisme, que Marx et Engels définissaient ainsi : « Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. » (Marx, K., Engels, F. (1976). *L'Idéologie allemande*. Paris : Éditions sociales, 1976, p. 78.) ↑
5. Dion, C. (2018). *Petit manuel de résistance contemporaine : Récits et stratégies pour transformer le monde*. Paris : Actes Sud, p. 4. ↑
6. Notons au passage que cette critique de l'idéalisme de *La Théorie du donut* pourrait s'appliquer tout aussi bien à d'autres critiques anglo-saxons de la croissance tels que Tim Jackson et Peter Victor, deux représentants de ce que l'on peut appeler une approche libérale de la décroissance. Mais, il faudrait y consacrer un texte pour le mettre en évidence. ↑
7. Milanovic, B. (2018). "Doughnut Economics : Seven Ways to Think Like a 21st-Century Economist by Kate Raworth". *Brave New Europe. Politics and Economics : Expertise with a radical face*. <https://braveneweuropa.com/doughnut-economics-seven-ways-to-think-like-a-21st-century-economist-by-kate-raworth#comment-373> ↑
8. Par ailleurs, il est déconcertant de voir Raworth reprocher à la théorie économique orthodoxe d'être trop peu sensible à la complexité et suggérer qu'elle s'ouvre à la théorie des systèmes. Bien que ma connaissance de cette discipline demeure très limitée, il me semble qu'au sein des sciences sociales, les économistes classiques et néoclassiques ont plutôt été des précurseurs en la matière, justement. La question de savoir si c'est une bonne chose ou non est d'un autre ordre. Il reste que les idées de rétroaction, d'auto-régulation, d'auto-organisation, d'effet secondaire, d'équilibre dynamique, que l'on retrouve au cœur des approches systémiques, sont présentes déjà chez les fondateurs de la discipline économique, notamment lorsqu'ils tentent d'appréhender le « fonctionnement » de leur objet fétiche : le marché. Stanley Jevons (1835–1882) par exemple, co-fondateur de l'approche dite marginaliste en économie, a été le premier à identifier ce que nous appelons aujourd'hui « l'effet-rebond » et que l'on peut définir comme toute consommation d'une ressource induite directement ou indirectement par un moyen permettant de réduire la consommation de cette ressource. Il s'agit d'un cas typique de ce que les théoriciens des systèmes nomment une « rétroaction positive », un phénomène que Raworth demande aux économistes du XXIème siècle de prendre en considération... ↑
9. Sur cette dimension importante de la critique décroissanciste développée à Montréal, voir en particulier : Marion, L. (2015). *Comment exister encore ? Capital, techno-science et domination*. Montréal : Écosociété. ↑
10. Je fais ici allusion à la première phrase du Manifeste du parti communiste : « Un sceptre hante l'Europe, le spectre du communisme ». Marx, K., Engels, F. (1976). *Manifeste du parti communiste*, Paris : Éditions sociales, p. 29. ↑
11. Hickel, J. (2019). "Bill Gates says poverty is decreasing. He couldn't be more wrong". *The Guardian*. Traduit en français ici : <https://www.partage-le.com/2019/02/02/bill-gates-affirme-que-la-pauvrete-est-en-baisse-il-ne-pourrait-pas-se-tromper-davantage-par-jason-hickel/> ↑
12. Dès lors que l'on prend en considération les effets écologiques de cette course, elle s'avère être un jeu à somme négative. Tout le monde y perd au bout du compte. ↑
13. Bossuet, J.-B. (1854). « Histoire des variations des églises protestantes ». *Œuvres complètes*. Vol XIV, Paris : éd. L. Vivès, p. 145. ↑
14. *Le Monde*, (2018). « 'La Théorie du Donut', métaphore d'une humanité en péril ». https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/11/15/nous-vivons-une-epoque-formidable-pour-desapprendre-et-reapprendre-les-bases-de-l-economie_5383736_3232.html . ↑
15. Charrel, M. (2020). « Amsterdam parie sur le « donut » pour soutenir la reprise ». *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/economie/article/2020/04/27/amsterdam-parie-sur-le-donut-pour-sortir-de-la-crise_6037883_3234.html. ↑
16. De Muelenaere, M. (2020). « Le donut donne du grain à moudre à Bruxelles ». *Le Soir*. <https://www.lesoir.be/327790-article/2020-09-28/transition-ecologique-et-sociale-le-donut-donne-du-grain-moudre-bruxelles> ↑
17. Cornellier, M. (2021). « La recette économique équilibrée du beigne ». *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/societe/593086/l-economie-autrement-la-recette-economique-equilibree-du-beigne> ↑
18. Immanuel Wallerstein cité dans : Gilbert Rist, G. (2015). *Le Développement. Histoire d'une croyance occidentale*. Paris : Les Presses de Sciences Po, p. 268. ↑

.Le désastre numérique et la bêtise renouvelable de Guillaume Pitron

par Nicolas Casaux 24 septembre 2021

Jean-Pierre : évidemment, les propositions de Nicolas Casaux (voir dernière ligne du texte) n'ont aucune valeur non plus.



Dans *L'Enfer numérique*, Guillaume Pitron rappelle que le smartphone actuel contient de nombreuses matières premières « telles que l'or, le lithium, le magnésium, le silicium, le brome... plus d'une cinquantaine en tout [...] ! Celles-ci sont utilisées pour concevoir la batterie, la coque, l'écran ainsi que l'ensemble de l'électronique des mobiles, et tout ce qui vise à les concevoir plus conviviaux et faciles à manipuler. Prenons l'exemple du néodyme : cet obscur métal fait vibrer votre appareil lorsqu'il est réglé sur le mode adéquat. L'écran contient également quelques traces d'indium, un oxyde (une poudre) qui a rendu nos écrans tactiles. Bref, nous transportons au quotidien souvent moins d'un gramme de chacune de ces ressources dont nous ignorons l'existence et l'utilité, et qui, pourtant, ont largement suffi à bouleverser nos vies.

Internet induit également tous les réseaux de télécommunication (câbles, routeurs, bornes WiFi) et les centres de stockage de données, les fameux *datacenters*, qui permettent aux objets connectés de communiquer entre eux – une gigantesque infrastructure qui siphonne une part croissante des ressources terrestres : 12,5 % de la production mondiale de cuivre et 7 % de celle de l'aluminium (tous deux des métaux abondants) sont destinées aux TIC. De même, ces dernières fonctionnent grâce à des petits métaux aux exceptionnelles propriétés chimiques, et que l'on retrouve dans les écrans plats, les condensateurs, les disques durs, les circuits intégrés, les fibres optiques ou encore les semi-conducteurs. Le numérique engloutit une large part de la production mondiale de ces métaux : 15 % du palladium, 23 % de l'argent, 40 % du tantale, 41 % de l'antimoine, 42 % du béryllium, 66 % du ruthénium, 70 % du gallium, 87 % du germanium, et même 88 % du terbium [...].

Quant à assembler ces ressources dans un smartphone tenant dans la paume d'une main, c'est devenu une ingénierie d'une folle complexité, notoirement énergivore... Résultat : sa seule fabrication est responsable de près de la moitié de l'empreinte environnementale et de 80 % de l'ensemble de sa dépense énergétique durant son cycle de vie. Impossible, donc, de parler de révolution numérique sans explorer les entrailles de la Terre, dans les dizaines de pays à travers le monde – tels que le Chili, la Bolivie, la République démocratique du Congo, le Kazakhstan, la Russie ou l'Australie – où l'on produit les ressources d'un monde plus connecté. *“Le numérique, c'est très concret !”*, rappelle un ingénieur, s'excusant presque de proférer une telle évidence. Car nous le sentons bien : il est incongru de parler de “dématérialisation” de nos économies dès lors que le virtuel génère des effets colossaux dans le monde réel. »

Pitron examine aussi les implications matérielles des « puces – également appelées “circuits intégrés” – de nouvelle génération destinées aux industriels de l'électronique ». Inventées en 1958, « ces minuscules plaquettes de silicium ont bouleversé nos vies. Elles reçoivent et gèrent les informations nécessaires au fonctionnement d'une ribambelle d'objets. Bref, ce sont les cerveaux des produits électroniques. Une poignée d'entreprises telles que le sud-coréen Samsung, les américains Intel et Qualcomm ou encore le taïwanais TSMC en produisent dorénavant 1 000 milliards chaque année, destinées aux ordinateurs, aux machines à laver, aux fusées et bien sûr aux téléphones mobiles. [...] pour qu'un téléphone puisse photographier, filmer, enregistrer, géolocaliser, capter (et, accessoirement, téléphoner), il a fallu démultiplier la puissance des puces, sans pour autant accroître leur taille. Pour graver toujours davantage de transistors sur une plaquette d'un centimètre carré, l'industrie a délaissé l'échelle du micromètre (un millième de millimètre, soit l'épaisseur d'un cheveu), pour le nanomètre, soit une dimension mille fois plus réduite encore. On comprend mieux pourquoi, dans cet environnement, la moindre

poussière peut lourdement impacter la qualité des produits. “Si l’on veut qu’une puce fonctionne, il faut une organisation militaire, une attention de tous les instants, renchérit François Martin. Même l’air de la salle blanche est renouvelé toutes les six secondes.”

Le résultat d’une telle ingénierie est époustouflant : “*L’ordinateur de chaque smartphone est aujourd’hui cent fois plus puissant que les meilleurs ordinateurs conçus il y a trente ans*”, explique Jean-Pierre Colinge, un ancien ingénieur de l’industriel taïwanais TSMC, qui ne peut se retenir d’ajouter : “*Quand on sait que cela sert à faire des selfies, c’est un peu désolant.*” Mais revenons à notre propos : les puces figurent parmi les composants électroniques les plus complexes qui soient. Il faut une soixantaine de matières premières, telles que du silicium, du bore, de l’arsenic, du tungstène ou du cuivre, toutes purifiées à 99,999999 %, pour les produire. La gravure des transistors, quant à elle, n’est pas chose plus aisée : “Certaines puces contiennent 20 milliards de transistors. Imaginez 20 milliards de petits roulements dans une montre, c’est absolument fantastique”, explique l’ancien ingénieur. Dès lors, 50 puces sur un “wafer” totalisent 1 000 milliards de transistors, “soit quatre fois le nombre d’étoiles dans la Voie lactée entassées sur la surface d’un disque vinyle”.

Les 500 étapes de la chaîne de fabrication d’un circuit intégré vont faire intervenir jusqu’à 16 000 sous-traitants, éclatés dans des dizaines de pays à travers le monde. En clair, si la mondialisation devait se résumer à un objet, ce serait sans aucun doute la puce électronique... Voyez plutôt : “*La mine de quartz se trouve probablement en Afrique du Sud et les plaques de silicium sont produites au Japon*”, explique Jean-Pierre Colinge. Les appareils de photolithographie viennent des Pays-Bas, l’un des plus grands fabricants de pompes à vide opère en Autriche et leurs roulements à billes sont fabriqués en Allemagne. Pour baisser les coûts, les puces sont sans doute mises en boîtier au Vietnam. Puis on les expédie au groupe FoxConn, en Chine, pour qu’elles soient intégrées dans les iPhones. Et pour optimiser l’ensemble de ces processus, le groupe TSMC utilisait dans le passé des logiciels développés par des universités italiennes et écossaises.” Cette logistique “engendre une consommation d’énergie absolument monstrueuse”, s’exclame la chercheuse Karine Samuel. »

Aussi, « la hausse de consommation énergétique des fabricants de puces taïwanais est [...] telle que ces derniers ne sont pas près de se sevrer du charbon. Ils continueront également, dans l’indifférence générale, à générer une autre pollution, imperceptible : **les émissions de gaz fluorés.** »

Car « le CO₂ n’est pas le seul gaz à menacer l’espèce humaine. Bien qu’incolores, inodores et ininflammables, d’autres produits utilisés par l’industrie numérique et de la microélectronique contribuent à réchauffer le climat... En particulier une cinquantaine d’entre eux dont on ignore à peu près tout : les gaz fluorés.

HFC, SF₆, PFC, NF₃, CF₄... Ces sigles correspondent à des gaz constitués d’un ou plusieurs atomes de fluor qui sont utilisés dans les systèmes de production de froid. Ils permettent, pour l’essentiel, la climatisation des voitures et des immeubles, et servent également à refroidir les centres de traitement de données (c’est le cas des HFC). Quant à “la microélectronique, c’est plein de gaz !”, abonde l’universitaire Karine Samuel. Compte tenu de leurs propriétés chimiques, on les retrouve en effet dans la conception des semi-conducteurs, des circuits intégrés et même des écrans plats. Les gaz fluorés sont produits dans de très faibles proportions, de sorte qu’ils ne totalisent que 2 % des émissions globales de gaz à effet de serre. »

Ces gaz ont cependant un potentiel réchauffant « colossal : 2 000 fois supérieur en moyenne », au CO₂. « Le NF₃, lui, retient 17 000 fois plus la chaleur dans l’atmosphère que le CO₂. Quant au SF₆, le coefficient avoisine même le chiffre impressionnant de 23 500, ce qui en fait le gaz à effet de serre le plus puissant jamais produit en ce bas monde. »

Pitron rappelle aussi qu’internet « est un gigantesque réseau amphibie : près de 99 % du trafic mondial de données transite aujourd’hui, non par les airs, mais via des courroies déployées sous terre et au fond des mers. » Il s’agit « de fins tuyaux de métal, enveloppés dans du polyéthylène (plastique), renfermant en leur cœur des paires de fibre optique, c’est-à-dire des fils de verre, dans lesquels transite, à environ 200 000 kilomètres par

seconde, l'information codée sous forme de pulsations de lumière. » Le fond des océans est désormais raturé d'environ « 1,2 million de kilomètres » de câbles, « soit trente fois la circonférence de la Terre ».

On pourrait continuer à détailler en long, en large et en travers, à grand renfort de statistiques et d'évocations de toutes sortes de noms savants de matériaux, substances ou minerais, le désastre environnemental qu'implique l'existence et le développement du numérique. À quoi bon ?! L'essentiel devrait être facilement compréhensible. Comme toutes les industries, celles liées au numérique, aux TIC ou NTIC, nuisent lourdement à la nature. Aucune version écologique d'une seule de ces industries ne saurait exister. Il n'existe pas plus de « mines écologiques » que de « smartphone écologique ».

Pourtant, comme à son habitude, Guillaume Pitron s'efforce bien maladroitement de proposer des remèdes au désastre qu'il ne détaille que partiellement — occultant des problèmes élémentaires propres à la consommation de masse, occultant aussi les innombrables problèmes sociaux, injustices et inégalités fondamentales sur lesquelles le capitalisme se fonde et qu'il perpétue, et le problème de la technologie. D'où des « solutions » aussi stupides que : « [...] il faut acheter, massivement, des téléphones Fairphone, la première marque à commercialiser, depuis 2013, des smartphones dits "éthiques". »

Une dirigeante de Fairphone expliquait récemment [dans une interview](#) que leurs « chaînes d'approvisionnement » sont « trop vastes et en perpétuel mouvement » pour être bien contrôlées, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas très bien tout ce qu'implique la production des téléphones qu'ils vendent (à l'instar de nombre d'entrepreneurs, d'entreprises, et d'un peu tout le monde dans la civilisation industrielle, la plupart des objets/appareils qu'on utilise au quotidien sont fabriqués on ne sait par qui, on ne sait où, on ne sait comment, on ne sait avec quoi ; dans le gigantisme de la civilisation technologique, dans sa démesure, l'accommodement avec une grande ignorance concernant ses processus, les effets réels, écologiques, sociaux, humains, des choses qu'elle produit, est le lot commun des êtres humains). Dans l'interview, on apprend aussi que « Fairphone a choisi plus particulièrement de se concentrer sur les mines artisanales et de petite échelle. 44 millions de personnes en dépendraient directement et près 200 millions indirectement. » Pour la dirigeante de Fairphone questionnée, « c'est une opportunité d'avoir une influence positive sur la vie de millions de gens qui vivent souvent dans les régions les plus pauvres ».

Ne sont-ils pas sympas, chez Fairphone, de filer du travail dans des mines à des gens qui, autrement, végèteraient, inactifs, à ne savoir quoi faire de leurs existences, & tout le monde sait que les « mines artisanales » sont tout à fait neutres, inoffensives pour la nature. D'où ce [rapport du CIFOR](#) (Centre de recherche forestière internationale) expliquant que : « L'exploitation minière artisanale est associée à un certain nombre d'impacts environnementaux, à savoir la déforestation et la dégradation des sols, les fosses à ciel ouvert qui constituent des pièges pour les animaux et posent des risques pour la santé, ainsi que la pollution au mercure, la poussière et la pollution sonore. » Ou [cette récente étude](#) qui « affirme que les impacts négatifs de l'exploitation minière artisanale et à petite échelle dépassent ceux des grandes mines ». <Les propriétaires des petites exploitations ne peuvent se permettre d'allouer des budgets contre les pollutions qu'ils produisent.>

Et qui se pose la question de savoir pourquoi les pays pauvres sont pauvres, pourquoi des habitants de ces pays consentent à vendre leurs existences à des entreprises minières ou de fabrication de téléphones ? Quelles conditions sociales les y poussent ? Ont-ils été dépossédés de leurs terres ? Leurs modes de vie ancestraux ont-ils été détruits par la colonisation, la mondialisation, la civilisation ?

À la question « [pouvez-vous garantir que votre téléphone est 100% éthique ?](#) », le PDG de Fairphone, Bas Van Abel, répond sans ambages que : « Non, on ne peut pas le garantir. Pour vous donner une idée, dans le téléphone nous avons 1200 composants fabriqués par des centaines et des centaines d'usines, qui utilisent elles d'autres composants, qui viennent de centaines d'usines. On a plus de 60 minerais dans le téléphone. Si vous voulez créer un téléphone 100% équitable, il faut créer la paix dans le monde. » Autre manière de dire que c'est impossible. D'ailleurs, paradoxalement, c'est à l'État et au capitalisme, à la guerre économique de tous contre

tous, à la propriété privée (notamment de la terre), à la propriété héréditaire, etc., que Fairphone doit son existence. Abolissez le capitalisme, l'État et la guerre permanente de tous contre tous et Fairphone disparaîtra avec tout le reste.

« Transition écologique » (ou « énergétique », c'est idem) oblige, Fairphone prévoit une « augmentation de la demande de 500% d'ici 2025 concernant certains minéraux comme le lithium ou le cobalt qui sont utilisés dans les batteries ». Or « C'est une illusion de compter sur le recyclage de métaux, parce que nous ne collectons pas assez d'appareils, que sur le total il y a peu de métaux extraits, et qu'il n'y aura pas assez de fournisseurs pour faire face à la demande. » Au moins peut-on leur reconnaître une certaine honnêteté à ce sujet. Le recyclage, c'est limité, on va continuer à ponctionner les sols de la Terre. Et d'ailleurs, **connaissiez-vous les impacts écologiques du recyclage ?** Ils sont souvent immenses. Le recyclage est particulièrement énergivore et constitue une industrie à part entière, avec ses machines, ses infrastructures, qu'il faut elles-mêmes produire, entretenir, etc.

De bout en bout, Fairphone ou non, rien de soutenable, rien de durable, rien de bon pour les êtres humains tous presque intégralement dépossédés de tout pouvoir sur le cours des choses, tous réduits, employés de Fairphone, mineurs ou consommateurs en Occident, au rang de « ressources humaines », marchandises conçues pour consommer d'autres marchandises afin de faire tourner la gigantesque machine du capitalisme mondialisé. Lacune majeure de l'analyse des Guillaume Pitron qui ne disent mot des implications sociales du capitalisme ou de la technologie, dont ils se contentent d'examiner, mais là encore, partiellement, les effets environnementaux. Sans doute à cause d'une sorte de déni, possiblement liée à une forme d'opportunisme : il faut bien manger, la critique radicale de la technologie et du capitalisme rapportent moins, permettent moins de passer à la télévision, radio, etc., que des critiques en demi-teintes, superficielles, agrémentées **de timides solutions qui n'en sont absolument pas** mais qui rassurent les accros à la technologie que sont devenus les civilisés, et notamment les classes supérieures, et plaisent aux dirigeants étatiques ou capitalistes. Opportunisme qui confine à la malhonnêteté, et résulte peut-être aussi d'une forme d'imbécilité, d'inconscience, d'ignorance, d'une absence de considérations pour les autres êtres vivants, les sociétés humaines autres que la civilisation, etc. (la seule considération des Pitron étant peu ou prou : comment faire pour que les humains [civilisés] puissent à peu près continuer à vivre comme ils vivent actuellement ? Comment faire pour que la civilisation continue ?).

Impossible de fabriquer un smartphone ou un Fairphone sans une vaste organisation sociotechnique similaire à celle qui règne actuellement, avec ses hiérarchies, ses divisions et spécialisations du travail, son institution scolaire, son absence totale de démocratie réelle. Autrement dit, la technologie est une calamité tant sur le plan social que sur le plan écologique. Incompatible avec le respect de la nature, elle l'est aussi avec la liberté (l'autonomie) des êtres humains. Nous ne devrions pas souhaiter un super Fairphone prétendument garanti biodurable, écosourcé et issu d'usines ou d'exploitations où les ressources humaines sont supposément traitées de manière équitable. **Plutôt défaire la totalité de la technosphère, nous libérer du techno-monde,** de ses contraintes toujours plus lourdes et de ses effets toujours plus délétères pour l'animal humain et le monde naturel.

▲ RETOUR ▲

Vider les océans jusqu'aux tréfonds du fond

27 octobre 2021 / Par biosphere



Dans les années 1970, nous considérons déjà les étendues de nodules au fond des océans comme des eldorados, mais nous avons d'abord exploité à outrance le plus abordable, vidant les océans de ses poissons. Nous nous tournons maintenant vers les profondeurs océaniques, soi-disant pour mieux connaître, mais avec une telle envie d'exploiter les ressources jusqu'à la lie.

Lire « [La planète au pillage](#) » de Fairfield Osborn (1948)

Martine Valo : « Les temps sont venus pour de grandes odyssées d'exploration et d'aventures », a lancé Emmanuel Macron le 12 octobre 2021. Dans sa ligne de mire, l'océan, et plus précisément les grands fonds marins... Paris ne cache pas son appétit pour **les ressources minérales qui reposent sur le plancher océanique** : cobalt, manganèse, nickel, platine, métaux rare... Elles sont contenues dans les nodules et sulfures hydrométalliques qui se sont lentement formés au fond de l'eau. Certains industriels arguent de l'intérêt de ces métaux pour répondre aux besoins de la décarbonation de l'économie et de la croissance des énergies nouvelles, qui requièrent ces matériaux... Les dégâts environnementaux liés apparaissent cependant inévitables, dans le dernier espace qui n'est pas encore quadrillé par les activités humaines... Le président Macron ménage la chèvre et le chou : « 84 % de nos minerais sont dans nos océans, formidables réservoirs de recherche, de matières premières dont il nous faut organiser à la fois la connaissance ET l'extraction de manière compatible avec les autres activités, avec la recherche et la préservation de la biodiversité. »

Les [commentaires sur lemonde.fr](#) ne sont pas dupes :

ElGringo : Sainte Mère de la croissance infinie, quel bonheur de voir le moine-soldat Macron s'occuper enfin des fonds marins ! Dans un espace fini et pour pouvoir perpétuer une croissance infinie, il nous faut tout exploiter jusqu'à la moelle. Ainsi soit-il.

Fép : Pas sûr que ce soit bien rentable, mais y'a des entreprise comme SMD subsea qui commencent à faire des machine sympas comme le bulk cutter qui a de la gueule, pour aller ouvrir des carrières à 3000 m de fond, pour exploiter 50 cm de croûte... Bon... adieu éponges, coraux et toute la chaîne biologique au-dessus, adieu baleines entre Tahiti et Moorea...

W40 : C'est très angoissant cette course en avant. Pourtant, le mur est juste devant... le choc sera violent. On nous dit qu'on a encore 10 ans pour éviter le pire et on fonce à l'inverse de ce qu'il faut faire. Je pige pas. Tous les voyants sont au rouge non ? C'est ce que la science nous dit pourtant.

Thalberg : Un livre parmi d'autres qui nous a alertés sur les dangers de la surexploitation des ressources (eau, forêts, terres cultivables, combustibles fossiles, minerais) : « [Les Limites à la croissance](#) » (Rapport Meadows), à l'initiative du Club de Rome en 1972. Les mauvaises tentations sont toujours là.

Krakatoe : On veut modeler tous les recoins du monde à notre image, encore et toujours. Que rien n'échappe. Toujours plus. Conquérir. On est le boss, il s'agit de transformer tout ce matériau qu'est le non-soi, le non-humain, en attribut de l'humain. Pas de place pour d'autres logiques, d'autres façons d'être. On ne s'intéresse pas aux autres formes d'intelligence, formes de vie, sauf pour les exploiter. Y voir notre intérêt prédateur. Sauf à la rigueur, en garder quelques spécimens dans une cage ou une réserve pour faire joli et nous promener le dimanche. On a tendance à éradiquer ce qui n'est pas nous. C'est assez dingue ce comportement à ce point prédateur, en tant qu'espèce, et même entre nous.

HLB : Et quand on aura fini de détruire la vie sur terre et dans les océans, ce ne sera pas grave, on aura trouvé une autre planète à exploiter... [<La planète Mars, avec ses forêts luxuriantes et ses mers turquoise...>](#)

▲ RETOUR ▲

.Le PDG de Blackstone prévient qu'une "véritable pénurie d'énergie" provoquera des troubles sociaux sur toute la planète

26 octobre 2021 par Michael Snyder



Nous sommes confrontés à une pénurie d'énergie mondiale sans précédent. La demande d'énergie ne cesse d'augmenter et la production d'énergie ne suit pas. L'une des principales raisons de cette situation est que les grandes institutions financières sont devenues extrêmement hésitantes à financer tout nouveau projet énergétique qui ajouterait davantage d'émissions de carbone à l'environnement. Au lieu de cela, elles veulent financer des projets qui nous aideront à faire la transition vers la nouvelle "économie verte", mais pendant ce temps, nous arrivons à un point où nous verrons bientôt des pénuries généralisées de formes traditionnelles d'énergie. Alors maintenant, nous devons tous en souffrir. Le manque de pétrole fait grimper le prix de l'essence à des sommets alarmants, les pénuries de gaz naturel provoquent déjà d'énormes perturbations en Asie et en Europe, on nous annonce un "armageddon" du propane cet hiver, et les réserves de charbon sont tombées à des niveaux dangereusement bas dans le monde entier.

En d'autres termes, nous nous dirigeons potentiellement vers la crise énergétique mondiale la plus douloureuse de l'histoire moderne.

Lorsque CNN a interrogé le PDG de Blackstone, **Stephen Schwarzman**, à ce sujet, il a ouvertement admis que nous allons "nous retrouver avec une véritable pénurie d'énergie"...

Le PDG de Blackstone, Stephen Schwarzman, a averti mardi que les prix élevés de l'énergie allaient probablement déclencher des troubles sociaux dans le monde entier.

"Nous allons nous retrouver avec une véritable pénurie d'énergie. Et quand vous avez une pénurie, cela va coûter plus cher. Et cela va probablement coûter beaucoup plus cher", a déclaré le milliardaire du capital-investissement à Richard Quest, de CNN International, lors d'une conférence en Arabie saoudite.

Lorsque l'électricité sera coupée, les gens ne seront pas heureux.

Et ils ne le seront vraiment pas si la panne se prolonge.

Selon Schwarzman, nous verrons bientôt des "gens très malheureux" dans le monde entier...

"Vous allez avoir des gens très malheureux dans le monde entier, dans les marchés émergents en particulier, mais aussi dans le monde développé", a déclaré Schwarzman à la Future Investment Initiative. "Ce qui se passe alors, Richard, c'est que vous avez de véritables troubles. Cela remet en cause le système politique et tout cela est totalement inutile."

Malheureusement, il a raison de dire que cette crise énergétique mondiale n'avait pas à se produire.

~~Si l'élite mondiale avait continué à financer les projets énergétiques traditionnels au rythme nécessaire, nous aurions pu éviter ce cauchemar dans une très large mesure.~~

Mais les formes traditionnelles d'énergie sont maintenant boudées, et des milliards de personnes vont en souffrir.

Pendant ce temps, les prix de notre système économique continuent d'augmenter à un rythme très alarmant. Regardez ce qui s'est passé avec le prix de la dinde...

Le ministère américain de l'agriculture, par exemple, a publié récemment des données montrant que le prix de gros moyen d'une dinde congelée de catégorie A de 8 à 16 livres a augmenté de 21,91 % depuis l'année dernière. Cela signifie que ce qui coûtait 1,15 dollar la livre il y a un an coûte maintenant 1,41 dollar. Et juste pour le contexte, la même chose aurait coûté 96 cents en 2019 et 84 cents en 2018.

Si les mathématiques ne sont pas votre truc, cela représente une augmentation de 68 % du prix de gros en seulement deux ans.

Dans l'ensemble, on nous dit que ce prochain Thanksgiving sera le plus cher que chacun d'entre nous ait jamais connu....

Matthew McClure a payé ce mois-ci 20 % de plus que l'année dernière pour les 25 dindes élevées en pâturage qu'il prévoit de faire rôtir au Hive, le restaurant de Bentonville, dans l'Arkansas, dont il est le chef exécutif. Et Norman Brown, directeur des ventes de patates douces pour Wada Farms à Raleigh, en Caroline du Nord, paie les camionneurs presque deux fois plus que d'habitude pour transporter la récolte vers d'autres régions du pays.

"Je n'ai jamais rien vu de tel, et cela fait 38 ou 39 ans que je m'occupe de patates douces", a déclaré M. Brown. "Je ne sais pas quelle est la réponse, mais au final, tout sera répercuté sur le consommateur".

Malheureusement, d'autres hausses de prix se profilent à l'horizon.

En fait, **Kimberly-Clark** prévient d'emblée qu'elle va augmenter encore plus les prix...

Les prix du papier hygiénique, des couches, des mouchoirs en papier et des serviettes en papier vont probablement augmenter dans les semaines à venir, car le géant de la consommation Kimberly-Clark, basé à Irving, a averti lundi que l'inflation et les problèmes de chaîne d'approvisionnement ne sont pas "susceptibles d'être résolus rapidement."

Je ferais donc le plein de produits en papier pendant que vous le pouvez encore.

Au cas où vous ne l'auriez pas encore compris, l'inflation va finir par devenir bien pire que ce que nous avons connu dans les années 1970.

À ce stade, même de nombreux démocrates de premier plan avertissent que l'inflation élevée est là pour rester. Voici un exemple récent...

Le chef du développement mondial de l'ancien président Barack Obama a prédit mardi que l'inflation était là pour rester, malgré les protestations contraires de l'administration Biden.

Les prix "vont augmenter, et la Fed a mal interprété la dynamique de l'inflation", a déclaré l'ancien

président du Conseil mondial du développement, Mohamed El Erian, dans une interview de l'après-midi avec Sandra Smith de Fox News, ajoutant que la Réserve fédérale était "toujours otage de cette notion que c'est transitoire".

Et les pénuries que nous connaissons actuellement vont finalement s'aggraver aussi.

À l'heure actuelle, nous sommes déjà confrontés à la pire pénurie de boissons alcoolisées depuis les années 1930. Interrogé par un journaliste au sujet de ses rayons vides, le propriétaire d'une station-service a déclaré qu'il n'avait "jamais rien vu de tel"...

Les problèmes de chaîne d'approvisionnement ont un impact sur l'approvisionnement en alcool aux États-Unis, et cela rend l'alcool plus cher et plus difficile à obtenir pour les bars et les magasins d'alcool.

"J'ai tellement d'étagères vides. Depuis deux ans que je fais ce métier, je n'ai jamais rien vu de tel", a déclaré Ali Ali, propriétaire d'une chaîne de stations-service.

Comme je l'ai dit hier, Biden veut maintenant retirer de la route un nombre incalculable de camionneurs, ce qui ne fera qu'aggraver les maux de tête de notre chaîne d'approvisionnement.

Et à mesure que les prix de l'énergie augmentent, tous les prix de notre système économique vont augmenter, encore et encore.

**Oui, tout cela est vraiment en train de se produire.
Ce n'est pas un exercice.**

Nous sommes dans les premiers chapitres d'un effondrement économique complet aux proportions épiques, et rien ne sera plus jamais pareil après cela.

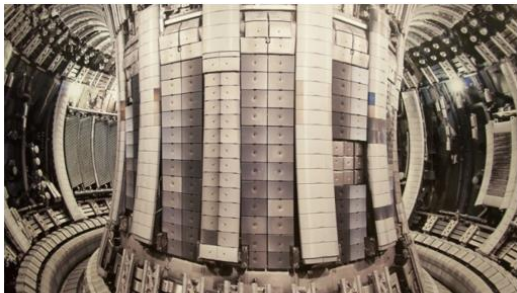
Si vous voulez continuer à attendre que les conditions reviennent à la normale, vous allez attendre très, très longtemps.

Nous sommes entrés dans un cauchemar vraiment horrible, et il n'y aura pas de réveil possible.

▲ RETOUR ▲

.kW et kWh nucléaires : une méconnaissance de nos dirigeants

Par Michel Negynas. 27 octobre 2021 , Contrepoints.org



JET tokamak reactor

L'Europe va peut-être manquer d'électricité juste parce que la classe politique et les journalistes n'ont pas compris ce que sont des kW et des kWh nucléaires.

Cela paraît ubuesque, mais l'[Europe](#) va peut-être manquer d'électricité juste parce que la classe politique et les journalistes n'ont pas compris ce qu'est un kW et un kWh.

Dans une récente interview, [Mme Pompili](#) disait :

« RTE estime qu'on va avoir 20 % de besoins en électricité en plus d'ici 15 ans. Nous n'avons pas le temps d'ici là de construire une nouvelle centrale nucléaire. Il va falloir développer le renouvelable. »

Autrement dit, nous allons manquer d'électricité, on va combler vite fait avec du renouvelable (c'est-à-dire, en pratique, de l'éolien et du solaire).

[Notre Président](#) lui-même a dit :

La France s'est engagée dans une réduction de la part du nucléaire. La part du renouvelable doit ainsi augmenter.

La loi de transition écologique et la PPE prévoient d'arrêter 14 centrales nucléaires, soit environ 10 GW, et d'installer 30 GW d'éoliennes supplémentaires (soit un équivalent pleine charge de 7 GW) et 30 GW de solaire en plus (soit l'équivalent de 3 GW à pleine charge)... Le compte est bon !

Et on retrouve partout chez les institutionnels cet élément de langage : il faut baisser le nucléaire et augmenter le renouvelable pour pallier un risque systémique du nucléaire.

Ben non, pas de chance, le compte n'est pas bon. D'ailleurs, c'est pour ça qu'**EDF demande 6 EPR de plus**, ça fait 9,6 GW. Là, le compte est bon !

Quelques notions de base sur les kW et kWh nucléaires

La puissance (on dit aussi, pour un réseau électrique, la capacité) c'est l'énergie qu'on peut délivrer par unité de temps. La relation entre puissance et énergie est analogue à la relation entre vitesse et distance. La puissance est en quelque sorte un flux, ou un débit, d'énergie.

En physique, la puissance est exprimée en kW. En électricité, on a coutume de comptabiliser l'énergie en kWh (c'est-à-dire des kW multipliés par des heures).

La plupart des journalistes des médias non spécialisés confondent encore kW et kWh ; certains nous donnent même du kW/h ce qui serait en fait une variation de puissance, ce qui n'a rien à voir.

Il faut dire que les promoteurs d'éolien et de solaire entretiennent la confusion car elle tourne à leur profit, puisque le taux de marche (donc le nombre d'heures où ils délivrent de la puissance,) de ces engins est faible <en général moins que 10% dans le monde réel>.

L'électricité est un vecteur d'énergie qui ne permet pas de stocker, du moins avec les technologies connues et en quantité nécessaire. Il faut donc à la seconde près équilibrer l'offre et la demande.

L'indicateur premier d'un réseau de production électrique est ainsi la puissance qu'il peut délivrer à chaque instant au cours de l'année, c'est-à-dire le débit d'énergie disponible, et pas l'énergie qu'il peut produire.

Pour assurer la sécurité d'alimentation d'un réseau il faut donc qu'il soit capable de délivrer à tous les coups la puissance (kW) maximale demandée par les consommateurs ; c'est généralement autour de 19 heures entre décembre et février lorsqu'il fait très froid.

C'est ce qui dimensionne le réseau. Et si le réseau est capable de cela, il sera forcément capable de délivrer l'énergie (les kWh) demandée sur une année.

Les conséquences techniques de la différence kW et kWh nucléaires

Le vent et le soleil fluctuent, et l'antienne répétée inlassablement par les défenseurs de l'éolien et du solaire est qu'il y a toujours du soleil et du vent quelque part. Sauf que c'est faux. La nuit, dans une situation météo d'anticyclone sur toute l'Europe, plusieurs fois par an, on n'a rien. Nada.

Mais on pourrait objecter que d'un jour sur l'autre, ou même d'une semaine sur l'autre, la météo faisant des progrès, il est possible de prévoir la puissance probable que le vent ou le soleil donneront. Certes, mais le dimensionnement du réseau est un travail à très long terme, et doit tenir compte de toutes les situations possibles.

Dans ces conditions, la puissance (ou capacité) en kW des énergies intermittentes doit être comptée pour... zéro.

On ne peut donc « remplacer » des kW nucléaires par des kW d'énergies intermittentes et aléatoires.

L'ambiguïté entre kW et kWh, puissance et énergie, est totale. Elle se retrouve aussi dans l'objectif de [réduire à 50 % la part du nucléaire](#). Parlons-nous d'un mix en capacité (kW ?) ou en énergie (kWh) ? Personne ne le précise, jamais.

En énergie, si on truffe la France d'éoliennes et de panneaux solaires, on peut évidemment augmenter leur production, en arrêtant les centrales nucléaires quand il y a du vent et du soleil. Le mix *énergétique* peut alors passer à 50 %.

Mais arrêtons-nous définitivement ces centrales ? Bien sûr que non, puisque nous risquons d'en avoir besoin certaines nuits d'hiver.

On peut « remplacer » des kWh nucléaires par des kWh d'énergies intermittentes, mais on ne peut donc pas « remplacer » des kW nucléaires par des kW d'énergies intermittentes et aléatoires.

Les conséquences sociales et économiques

Le résultat est que l'on construit un double réseau : un réseau intermittent, finalement non nécessaire sur un plan technique, et un réseau pilotable à la demande, indispensable pour assurer la sécurité d'alimentation. Si ce dernier est nucléaire, le réseau intermittent n'épargne aucune émission de CO2. Il ne sert qu'à économiser un tout petit peu d'uranium. C'est marginal.

On fragilise la situation du nucléaire, sur le plan économique, sur celui des compétences, et de la sécurité en le faisant fonctionner en yo-yo.

Toute installation alimentée uniquement par les énergies intermittentes, et elles seules, ne peut avoir que le taux de marche dégradé de celles-ci. L'investissement de ladite installation est donc mal rentabilisé. Par exemple, si on veut produire de l'hydrogène, c'est en aval d'un réacteur nucléaire qu'il faut le faire, pas en aval d'une éolienne.

Comment en sortir ?

Les lecteurs de [Contrepoints](#) vont dire que c'est du rabâchage... sauf que ni les médias, ni le personnel politique, ni même certains experts autoproclamés ne semblent l'avoir compris.

C'est quand même bête d'emmener toute l'Europe au désastre sur l'incompréhension d'un concept enseigné en classe de seconde...

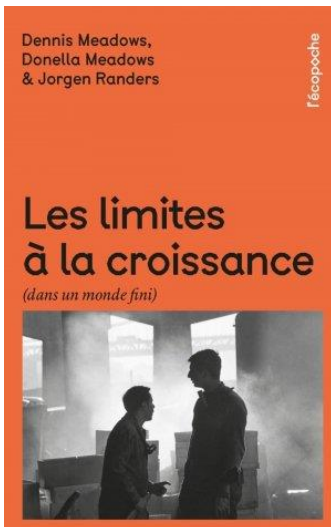
Appelons-en aux conseillers, à l'entourage, aux conjoints : pitié, s'il vous plaît, révisez votre physique de seconde et apprenez à Mme Pompili, à M Macron, M Jadot, M Mélenchon, Mme Hidalgo et même à tout le personnel politique ce qu'est un KW et un KWh....

▲ RETOUR ▲

L'ère de l'Anthropie

par Chem ASSAYAG (son site) mardi 24 août 2021 , Agoravox.fr

Le dérèglement climatique est la conséquence de l'Anthropie, le paradigme global dans lequel évoluent nos sociétés.



Le concept d'entropie - le mot vient d'un mot grec signifiant « transformation » - a été introduit au milieu du 19^{ème} siècle, et vient du monde de la physique, plus précisément de la thermodynamique. Il caractérise le degré de désorganisation, ou d'imprédictibilité, du contenu en information d'un système. Par extension, il désigne un système au sein duquel le désordre augmente.

Nous voyons – et avec une acuité particulière cet été – que le système climatique voit son entropie augmenter. Le dérèglement climatique ce sont en effet plus d'événements extrêmes, imprévisibles, hors normes à l'échelle humaine. Désormais il ne fait aucun doute que ce dérèglement très rapide est le résultat de l'activité humaine, c'est-à-dire qu'il est anthropique. Le premier volet du 6^{ème} rapport du GIEC paru au mois d'août l'affirme avec force (*« It is unequivocal that human influence has warmed the atmosphere, ocean and land. Widespread and rapid changes in the atmosphere, ocean, cryosphere and biosphere have occurred. »* phrase que l'on peut l'on peut traduire par « On peut dire sans équivoque que

l'influence humaine a causé des dommages à l'atmosphère, à l'océan et à la terre. Des changements globaux et rapides dans l'atmosphère, la cryosphère et la biosphère sont intervenus » et plus loin « *Human-induced climate change is already affecting many weather and climate extremes in every region across the globe* » soit « Les changements climatiques induits par les humains affecte déjà les extrêmes météorologiques et climatiques dans toutes les régions du globe »). En un mot l'entropie climatique actuelle est une **Anthropie**.

Il faut aussi comprendre que le système climatique a une inertie très forte ; les gaz à effet de serre responsables du réchauffement climatique ne vont pas disparaître du jour au lendemain, par exemple dans le cas du CO2 on parle d'une durée de vie dans l'atmosphère de 100 ans. Dès lors, quoi que nous fassions – c'est à dire même si on diminuait drastiquement les activités humaines demain matin – la température moyenne à la surface du globe va continuer à augmenter pendant les 20 prochaines années ! La question dès lors est d'infléchir fortement la trajectoire des émissions pour que l'augmentation de la température reste contenue en dessous de 2° et idéalement en dessous de 1,5°, car au-delà de ces chiffres les conséquences pour nos sociétés deviennent quasiment insupportables.

Mais quand on dit diminuer fortement nos émissions concrètement cela veut dire quoi ? Pour limiter le réchauffement à 1,5° à horizon 2050 (on simplifie ici le propos en n'évoquant pas les intervalles de confiance des différents scénarios développés par les scientifiques) « les émissions anthropiques mondiales nettes de CO2 diminuent d'environ 45 % depuis les niveaux de 2010 jusqu'en 2030 (intervalle interquartile : 40-60 %), devenant égales à zéro vers 2050 (intervalle interquartile : 2045-2055) » (extrait du rapport du GIEC « Réchauffement planétaire de 1,5 °C » publié en 2019, page 14). Donc en quarante ans, entre 2010 et 20250, on devrait éliminer toute émission anthropique nette... On comprend ici que le défi est énorme... mais regardons les chiffres plus en détail.

Si on prend le **CO2** (principal gaz à effet de serre), le volume émis dans le monde en 2010 était de 40 milliards de tonnes et de **43 milliards de tonnes en 2019** (donc pré-Covid). Un autre mode de calcul ([source : Global Carbon project](#)) donnait 33 milliards de tonnes en 2010 et 36,4 milliards en 2019. Les émissions n'ont donc pas baissé sur la décennie mais elles ont augmenté environ de 10% ! Dès lors pour atteindre l'objectif intermédiaire de 2030 évoqué plus haut il va falloir **baissier les émissions de plus de 50% en 11 ans, entre 2019 et 2030**, au lieu de 45% en 20 ans ! Une baisse de 50% en 11 ans cela veut dire une baisse de plus de 4% chaque année, c'est-à-dire ce qui n'a jamais été réalisé hors période Covid depuis la seconde guerre mondiale, et ce sur la durée, sachant que plus on va avancer plus les baisses vont être compliquées à réaliser ! Autant dire que cet objectif de 2030 paraît totalement hors de portée, surtout quand on lit par exemple les commentaires satisfaits de **Bruno le Maire** annonçant une [trajectoire](#) de croissance de 6% en 2021 pour la France, c'est-à-dire un retour probable aux niveaux de 2019 pour nos émissions. **En effet il y'a un couplage très étroit entre la croissance, mesurée par l'augmentation du PIB, et les émissions de gaz à effet de serre**, même si la croissance est moins émettrice qu'auparavant dans les pays qui ont entamé une transition énergétique – moins de volume de gaz à effets de serre sont émis par % de croissance du PIB.

Pour le dire autrement une baisse de 4% des émissions globales tous les ans signifierait une contraction gigantesque de l'économie telle qu'elle fonctionne aujourd'hui (et d'ici à 2030 nous n'aurons évidemment pas de solution technologique magique qui va résoudre tous nos problèmes). Des secteurs entiers disparaîtraient ou devraient complètement se réinventer (transport aérien, tourisme, agriculture...) ce en moins de 10 ans, et le **capitalisme actuel devrait disparaître tant il est lié au dérèglement climatique**. A titre de référence le PIB mondial a baissé de l'ordre de 5% en 2020 pour une [baisse des émissions de l'ordre de 7%...](#) en raison de la crise Covid, ce qui donne une idée de l'ampleur du défi. Nous aurions sans doute pu éviter cette situation dramatique si le [rapport](#) Meadows paru en 1972 ([« Limits To Growth »](#)), et qui analysait avec une incroyable justesse ce qui allait se produire, avait été pris réellement au sérieux, mais il ne l'a pas été.

Le paradigme économique actuel, qui est celui de l'Anthopie, [ne permettra pas](#) d'atteindre les objectifs évoqués par le GIEC (sans parler [d'effets de seuils/point de bascule](#) qui pourraient encore accélérer le dérèglement et dont certains sont proches), il faut l'admettre et le comprendre. **La catastrophe a déjà eu lieu**, pour reprendre [l'approche](#) du philosophe **Jean Claude Dupuy**. Pour ne pas ajouter la catastrophe à la catastrophe il faut donc nous préparer à un monde avec un réchauffement de 2° : penser à la gestion de l'eau à horizon 2030 et au-delà, modifier radicalement nos approches de construction – zones constructibles, ventilation des bâtiments...-, anticiper des flux de population...et penser **réellement** la sortie de l'ère de l'Anthopie.

▲ RETOUR ▲

[Lentement, puis d'un seul coup](#)

Par James Howard Kunstler – Le 4 octobre 2021 – Source [kunstler.com](#)



On peut commencer à se demander ce qu'il restera, le cas échéant, de la vie que nous appelions autrefois « *moderne* » lorsque Noël 2021 arrivera. Le shopping ? La conduite automobile ? Travailler ? Se mêler aux autres ? Manger ? Dormir ? Se réveiller... ? Soudain, tout s'écroule.

Les lignes d'approvisionnement vacillent et beaucoup vont tomber. Plus de matériel, plus de pièces, **et bientôt plus de nourriture**. L'approvisionnement en énergie est partout incertain. Le réseau électrique de la Chine se fragilise à cause du manque de charbon. La Russie n'a pas le surplus de gaz naturel nécessaire pour réchauffer

l'Europe occidentale. Les pénuries mondiales font grimper les prix du pétrole et du gaz aux États-Unis, tandis

que les gens perdent leur emploi et leurs revenus à cause des obligations de vaccination – ce qui signifie que les familles vont geler alors que la lumière du jour diminue. **L'hiver sombre de « Joe Biden » arrive à grands pas.**

Le vieux Joe pourrait aussi partir bientôt, avant même que son fameux « *hiver sombre* » n'arrive. Devinez ce qui est sur son agenda ce lundi matin. Réponse : un vol en avion de Wilmington à Washington, quelques remarques à 11h15 sur le plafond de la dette, et puis... rien. C'est la fin de la journée. Le mojo mental du « *président* » est tombé si bas que ses manipulateurs ne lui permettent pas de bavarder librement avec le groupe parlementaire du parti Démocrate. Ils l'ont fait sortir de la salle au Capitole la semaine dernière après qu'il ait tenté de donner des encouragements à ce groupe dans le cadre de leurs efforts incohérents pour faire passer un paquet de 3 500 milliards de dollars de « *filet de sécurité sociale* » qui n'est qu'un cadeau pour les votants des villes « *bleues* ».

Mais alors, qui peut imaginer Kamala Harris dans le bureau ovale ? Sûrement pas Kamala elle-même, qui s'efface depuis des semaines alors que la situation empire. Plus de voyages au Texas pour faire semblant de se soucier de l'invasion étrangère à la frontière mexicaine qu'elle a été chargée de gérer. Plus rien pour Mme Harris, à part se terrer dans l'ancien observatoire naval dans une paralysie d'anxiété et de nausée. Osent-ils seulement la laisser prétendre à la tête de l'exécutif ? Ou est-ce qu'elle démissionnerait en même temps que Ol' White Joe, propulsant Nancy Pelosi à ce poste ? Cela illuminera notre *sombre hiver*, n'est-ce pas ?

Le fait décourageant est que le pays est sans leader, et à un bien mauvais moment. Mais le vide sera comblé, c'est certain, et peut-être par des moyens que l'Amérique n'a jamais vus auparavant : un transfert de pouvoir non programmé. Et à qui ? Il y a eu beaucoup de bavardages à propos d'un **Donald Trump** qui aurait organisé un coup monté à la fin de l'année 2020 en utilisant les dispositions de continuité du gouvernement pour déclarer l'élection de cette année invalide et se frayer un chemin à travers les champs de mines juridiques pour reprendre le pouvoir. Ça a l'air fou. Ça ressemble un peu à l'histoire politique de mes propres romans... mais faut-il encore vous rappeler que la vie imite l'art ? Ça me donne la chair de poule, je l'avoue.

Pendant ce temps, **le pays est trop occupé à se suicider par Covid-19**. Les stupides obligations de vaccination garantissent la perte de services hospitaliers et l'échec des soins médicaux en général, car les infirmières, les techniciens, les médecins et même l'équipe de nettoyage lâchent leur travail. Idem pour l'éducation publique... et pour à peu près tout le reste, en fait, où l'emploi est conditionné par la vaccination. Beaucoup de gens ordinaires ont pesé les coûts et les avantages et ont décidé de s'abstenir. Non merci pour les caillots sanguins et une mort prématurée. Des affiches de recherche d'aide sont placardées partout et aucune aide n'est en route. Pour de nombreuses entreprises, il n'y a pas non plus de pièces ou de matières premières en route. Les camionneurs ne veulent pas du vaccin.

Avec l'échec du programme de vaccination, Pfizer et sa bande cherchent à venir à la rescousse avec une nouvelle pilule magique contre le Covid qui fait exactement ce que l'Ivermectine a fait, bien qu'elle soit constamment dénigrée dans les médias grand public. Prenez connaissance de cette déclaration publiée par l'Associated Press vendredi.

Ivermectin, an inexpensive drug used to kill parasites, has been falsely **touted** as a treatment for COVID-19. The FDA and medical experts warn against the use of ivermectin to treat the disease. Large studies testing the drug against COVID-19 are ongoing.

L'ivermectine, un médicament bon marché utilisé pour tuer les parasites, a été présenté à tort comme un traitement contre la Covid-19. La FDA et les experts médicaux mettent en garde contre l'utilisation de l'ivermectine pour traiter la maladie. De grandes études testant le médicament contre le Covid-19 sont en cours.

« Vanté à tort comme un traitement pour la Covid-19 ? » On ne peut pas faire plus malicieux, puisque cela contribuera à tuer des personnes dont la vie serait autrement sauvée par le protocole de l'ivermectine – qui s'est avéré sûr et efficace en milieu clinique dans le monde entier. À propos, l'ivermectine est un médicament hors brevet qui ne coûte qu'environ deux dollars la pilule. Comme le protocole de traitement précoce Covid-19 dure cinq jours, cela représente environ 10 dollars pour ce médicament. Les compagnies pharmaceutiques doivent être exaspérées de voir cet énorme potentiel de profit leur échapper. Ces deux dernières années, leur médicament de prédilection était le Remdesivir, qui n'est ni sûr ni efficace et coûte 3 100 dollars pour un traitement (NPR-News). Combien pensez-vous que Pfizer facturera son nouveau produit de remplacement de l'ivermectine ?

Ainsi, alors que l'Amérique étrangle son économie à mort, apparemment à dessein, pensez-vous que les marchés financiers ne le remarqueront pas ? Vous pariez qu'ils le feront, et cela signifie de gros problèmes pour **Wall Street**, probablement bientôt. C'est la saison des sorcières, vous savez, et la semaine dernière, ils ont monté et descendu 500 points par jour. Ça a l'air un peu secoué.

Est-ce une coïncidence, d'ailleurs, que quatre responsables de la Réserve fédérale aient été démasqués pour avoir négocié des actions et des obligations selon un schéma qui ressemble beaucoup à une anticipation des propres « orientations » de la Fed ? Robert S. Kaplan, directeur de la Fed de Dallas, et Eric Rosengren, directeur de la Fed de Boston, ont annoncé leur « retraite anticipée » la semaine dernière pour des problèmes d'éthique liés à la négociation d'actions. La déclaration de divulgation financière du vice-président de la Fed, Richard Clarida, indique qu'il a jeté des millions de dollars dans un fonds obligataire Pimco et les a fourrés dans un fonds d'actions Pimco la veille de l'annonce par le président de la Fed, Jerome Powell, d'interventions d'urgence pour lutter contre l'épidémie de Covid-19 au début de 2020. M. Clarida a participé aux délibérations qui ont conduit au changement de politique de la Fed. Et le président de la Fed de Richmond, Thomas Barkin, fait l'objet d'un examen minutieux pour avoir voté en faveur du sauvetage du marché des obligations d'entreprises alors qu'il était assis sur un portefeuille d'obligations d'entreprises. Dans son ancien rôle de directeur financier de McKinsey & Co, une société de conseil internationale, M. Barkin a conseillé Purdue Pharma L.P. pour maximiser les ventes de son analgésique OxyContin, le tristement célèbre fléau de l'épidémie d'opioïdes aux États-Unis.

Voilà vos chefs de la banque centrale américaine, une benne à ordures qui chevauche la péniche à ordures de l'économie de notre nation vers un coucher de soleil rouge sang. Ce navire maudit navigue devant des désordres épiques comme les porte-conteneurs qui tournent au ralenti au large de la Californie et de New York, pleins de choses qui ne vont nulle part. Le pays marine dans les exsudations fétides de la pourriture institutionnelle, **en attendant que les lumières s'éteignent.**

▲ RETOUR ▲

CRÉTINERIE ORDINAIRE...

27 Octobre 2021 , Rédigé par Patrick REYMOND



... De nos dirigeants politiques et économiques. Le temps de **la pénurie de magnésium** arrive en Chine. Donc, pour l'Europe, qui a totalement arrêté cette fabrication, ce sera ceinture <serrée>, et **l'effondrement donc total de l'industrie européenne.** **La Chine fournit 85 % du magnésium dont une bonne part dans UNE seule ville, dont les usines sont priées de ne pas consommer d'électricité jusqu'à la fin de l'année.**

La structure de l'économie mondiale n'a pas changée : elle repose sur une consommation croissante d'énergie, et une relance signifie relance de la consommation, en accroissement.

Seulement, là, visiblement, ça coince sérieusement.

[La transition énergétique](#) nécessitera des années, mais plus que ça, *une migration hors du système actuel.*

On dit la planète hors d'état d'accueillir plus de 500 millions d'habitants. C'est faux. Elle peut en accueillir beaucoup plus, mais cela dépend de la manière. 500 millions, avec le système actuel est intenable. Et même si le retour à ce chiffre se faisait, le système capoterait. Parce qu'il n'aurait plus la *masse critique* pour fonctionner. A l'inverse, si l'on vit au village, qui ne soit pas global, une dizaine de milliards, n'est pas absurde.

Et oui, les "milliardaires génocidaires" ont besoin de beaucoup de monde pour avoir leurs milliards. Le nombre de milliardaire est toujours un pourcentage relativement fixe de la population. Moins de population signifie moins de milliardaires. Quand Robinson Crusoë est seul sur son île, sa fortune n'a pas de signification, et quand il recueille des naufragés, il comprend vite que s'il n'a pas de quoi les nourrir, son mandat de gouverneur auto-décerné deviendra vite sans objet.

[Cet affaire du magnésium révèle un côté ignoré, celui d'un effondrement brutal](#), comme peut être provoqué un effondrement brutal par une histoire de cornecul. La preuve par la fermeture de l'autoroute A13, [suite à un vol de câble](#). On peut imaginer aussi un fonctionnement en "mode dégradé", comme je l'avais indiqué, simplement avec un parc automobile qui ne se renouvelle plus. Et fond régulièrement par la destruction petit à petit rythme du parc.

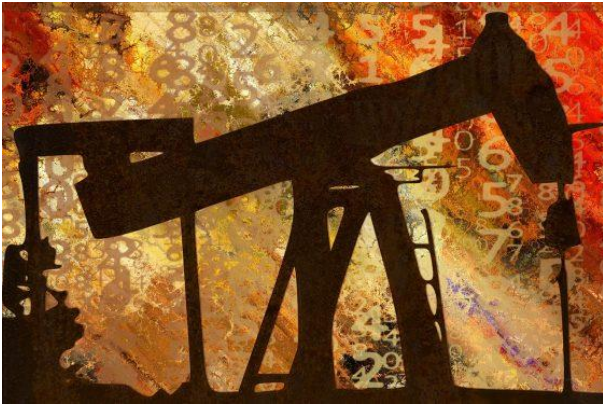
Si les [constructeurs automobiles](#) vont mieux, il est clair que leur mieux risque d'être l'agonie avant la mort.

▲ RETOUR ▲



Que signifiera pour l'économie mondiale l'envolée du prix du pétrole à 200 dollars le baril ?

27 octobre 2021 par Michael Snyder



Si vous n'y avez pas prêté attention, vous devriez recommencer à surveiller le prix du pétrole. Juste avant la crise financière de 2008, le prix du pétrole a brièvement atteint 147 dollars le baril, et les experts s'accordent à dire qu'un prix très élevé du pétrole perturberait certainement les marchés financiers aujourd'hui. Malheureusement, il semble inévitable que le prix du pétrole augmente encore beaucoup. **Les grandes institutions financières sont devenues extrêmement réticentes à financer des projets qui "pollueraient l'environnement", et les gouvernements du monde entier ont rendu extrêmement difficile l'expansion des activités de ceux qui produisent des**

formes d'énergie traditionnelles. À l'échelle mondiale, on observe une forte pression en faveur de la "nouvelle économie verte", mais celle-ci ne peut fournir l'énergie dont nous avons besoin. Pendant ce temps, la demande d'énergie continue de croître quotidiennement dans le monde entier. Cela signifie que toutes les formes d'énergie traditionnelle vont devenir beaucoup plus chères.

En ce moment, le prix du pétrole dépasse les 80 dollars par baril, et beaucoup prévoient qu'il atteindra bientôt les 100 dollars par baril.

Lorsqu'on a récemment interrogé le président russe Vladimir Poutine sur le prix du pétrole, voici ce qu'il a répondu...

Après que le prix du West Texas Intermediate (WTI) a récemment franchi la barre des 80 dollars le baril, on a demandé au président russe Vladimir Poutine s'il pouvait atteindre 100 dollars. Il a répondu : "C'est tout à fait possible". Étant donné la dépendance de la Russie aux revenus de ses exportations de pétrole, il souriait probablement en disant cela.

Un pétrole à 100 dollars ne serait pas un grand choc, mais qu'en est-il d'un pétrole à 200 dollars ?

Il n'y a pas si longtemps, une équipe d'analystes de **JPMorgan** a suggéré que nous pourrions effectivement voir cela se produire...

"Nous pensons que l'évolution des prix du charbon pourrait refléter les questions d'offre, de demande, de coût du capital et de transition énergétique pour tous les combustibles fossiles, et il serait certainement possible que les prix du pétrole suivent le même schéma (ajusté à l'inflation pour le pétrole, cela se situerait dans une fourchette de 150-200 \$/b)", a écrit une équipe de stratégies de JPMorgan Chase & Co. dirigée par Marko Kolanovic.

Pratiquement toutes les formes d'activité économique nécessitent de l'énergie, et donc si le prix du pétrole double ou triple par rapport aux niveaux actuels, cela va pousser tous les prix beaucoup plus haut qu'ils ne le sont actuellement.

Certains ont suggéré que nous pourrions nous tourner de plus en plus vers d'autres formes d'énergie traditionnelle si le prix du pétrole devient trop oppressant, mais cela ne risque pas d'arriver en raison des pénuries généralisées auxquelles nous assistons.

Par exemple, l'approvisionnement en gaz naturel n'a jamais été aussi serré qu'en ce moment. Dans le Dakota du Sud, les habitants sont prévenus que leur facture de gaz naturel pourrait doubler cet hiver...

"L'industrie du gaz naturel connaît des pénuries d'approvisionnement et une augmentation de la demande globale de gaz naturel. Par conséquent, les propriétaires doivent s'attendre à voir leurs factures de gaz naturel augmenter cet hiver", a déclaré Chris Nelson, président de la PUC. " Les

services publics de gaz naturel réglementés du Dakota du Sud, notamment MidAmerican Energy Co, Montana-Dakota Utilities Co et NorthWestern Energy, prévoient actuellement des augmentations de factures pour les clients résidentiels d'au moins 50 % à 100 % par rapport aux factures observées entre novembre et février de la saison de chauffage 2020-2021 ", a-t-il expliqué.

La pénurie actuelle de gaz naturel est le résultat d'un certain nombre de facteurs. La forte demande due à l'augmentation des exportations de gaz naturel liquéfié et à l'augmentation de l'utilisation du gaz naturel pour la production d'électricité, ainsi que la faible production due aux ouragans, ont conduit à de faibles stocks de stockage à l'approche de la haute saison de chauffage.

Nous n'avons pas assez de propane non plus.

En fait, on nous avertit ouvertement d'une importante "pénurie de stocks" dans les mois à venir...

Les stocks totaux de propane américains ont terminé la saison de construction estivale annuelle bien en dessous de la moyenne des cinq dernières années, ce qui a alimenté les inquiétudes de longue date des acteurs du marché quant à une pénurie de stocks coïncidant avec des températures plus froides annonçant l'augmentation annuelle de la demande hivernale.

Autrefois, nous pouvions toujours compter sur l'abondance de charbon, mais cela a également changé.

À l'heure actuelle, on nous dit que la quantité de charbon dont disposent nos centrales électriques est la plus faible jamais mesurée "dans les archives remontant à 1997"...

Les stocks de charbon dans les centrales électriques américaines sont tombés au plus bas depuis au moins 24 ans, les producteurs d'électricité brûlant le combustible plus vite que les mineurs ne peuvent l'extraire du sol.

Les stocks sont tombés à 84,3 millions de tonnes en août, selon les données gouvernementales publiées mardi. Il s'agit du niveau le plus bas jamais enregistré depuis 1997, lorsque Bill Clinton entamait son second mandat de président des États-Unis.

De nombreux Américains ne réalisent pas que le charbon est toujours extrêmement important pour notre économie.

Selon un article publié sur Zero Hedge, le charbon représente encore environ un quart de toute la production d'électricité aux États-Unis...

En août, environ un quart de toute la production d'électricité américaine provenait du charbon. À l'approche de l'hiver, les centrales électriques au charbon représenteront un pourcentage plus important de la production totale d'électricité aux États-Unis.

On s'attend à ce que les centrales brûlent 19 % de charbon en plus cette année, car la flambée des prix du gaz naturel a rendu la production d'électricité non rentable. En retour, cela oblige les producteurs à épuiser leurs réserves de charbon beaucoup plus rapidement et a pris de court les producteurs de charbon qui ne peuvent pas mettre de nouveau charbon sur le marché.

Au cours de toutes mes années d'expérience, je n'ai jamais vu un moment où les réserves de pétrole, de gaz naturel, de propane et de charbon sont devenues extrêmement limitées simultanément.

Si nous arrivons à un point où il y a de graves pénuries d'énergie pendant une période prolongée, ce sera absolument désastreux pour notre système économique.

Et bien sûr, les choses ne vont déjà pas très bien pour l'économie américaine. En fait, Gallup vient de découvrir que 68 % de tous les Américains pensent que l'économie "empire"...

La proportion d'Américains affirmant que l'économie se dégrade est passée de 63 % en septembre à 68 % en octobre, selon Gallup.

Il ne s'agit pas d'un cas de politique partisane. Les opinions des démocrates et des républicains sur l'économie sont restées essentiellement inchangées en octobre, selon Gallup. Ce qui s'est passé, c'est que le pourcentage d'indépendants qui disent que les conditions économiques se détériorent a grimpé de neuf points, passant de 63 % à 72 %.

Inutile de dire que tout cela prépare parfaitement le terrain pour le genre d'effondrement économique épique dont j'ai parlé.

Le prix du pétrole va bientôt atteindre 100 dollars le baril, mais ce ne sera pas la fin du monde.

Mais quand il atteindra 150 dollars le baril, Wall Street et les médias grand public vont certainement paniquer.

Et lorsqu'il atteindra 200 dollars le baril, il sera officiellement temps de paniquer pour l'économie.

Le monde a besoin d'énergie pour fonctionner, et les réserves d'énergie vont devenir de plus en plus rares dans les mois à venir.

Cela fait des dizaines d'années que l'on nous prévient de l'arrivée de cette crise de l'énergie, et maintenant elle est là.

J'espère que vous êtes prêts à affronter ce qui va se passer, car ce ne sera pas beau à voir.

▲ RETOUR ▲

« La Chine rationne le diesel. 10 % du plein seulement !! »

par [Charles Sannat](#) | 28 Oct 2021



Mes chères impertinentes, chers impertinents,

La situation en Chine est très inquiétante, d'autant plus qu'elle est l'usine du monde.

Vous étiez au courant de la pénurie de charbon qui a entraîné et entraîne encore, même si cela va mieux, des pénuries importantes dans la fourniture d'électricité, obligeant de nombreuses usines à baisser tout simplement le rideau.

Or, j'apprends aujourd'hui par la presse chinoise que je devore pour vous quotidiennement, que désormais, c'est le carburant diesel qui est rationné et dans de très grandes proportions à la pompe.

Je vous traduis rapidement cet article de Caixin Global.

Les stations-service chinoises rationnent le diesel en cas de pénurie

« Au cours des neuf premiers mois, la production nationale de diesel a atteint 156 millions de tonnes, soit une baisse de 4,4 % par rapport à la même période de l'année dernière <qui était déjà en baisse>.

Dans de nombreuses régions de Chine, les stations-service ont commencé à rationner le diesel en raison de la hausse des coûts et de la baisse des réserves de ce carburant utilisé pour le chauffage, la production d'électricité et l'alimentation des voitures et des camions.

La situation du diesel ajoute aux pressions énergétiques sur la deuxième plus grande économie du monde. Le pays est déjà aux prises avec des pénuries de charbon et de gaz naturel qui ont provoqué des pannes d'électricité généralisées. La pénurie de carburant pour les camions menace de compliquer encore le cauchemar de la chaîne d'approvisionnement mondiale.

« Les véhicules à moteur diesel peuvent difficilement obtenir suffisamment de carburant avec la hausse des prix », a déclaré un concessionnaire de camions à Shijiazhuang, une ville du nord de la province de Hebei.

Les stations-service locales limitent les ventes de diesel à 100 litres par camion, ce qui ne remplit que 10 % du réservoir de la plupart des camions, selon cette personne ».

Pourquoi désormais cette subite pénurie de carburant diesel en Chine nécessitant un rationnement drastique ?

Parce que depuis des mois, les centrales électriques à charbon tournent pas ou peu.

Si vous avez une entreprise à faire tourner en Chine vous vous faites livrer un gros groupe électrogène. Comme il est gros, il fonctionne au diesel.

Comme vous n'êtes pas le seul à avoir cette brillante idée, la demande en diesel et en groupes électrogènes explose à la hausse.

Dans le même temps la production des raffineries chinoises en diesel est en baisse de 4.4 %. Cela peut sembler très peu, mais si la demande augmente de 10 % et que la production baisse de 4.4 %, alors vous avez un trou de 15 à 20 % dans la raquette.

D'après les poules de cristal de Normandie **le trou dans la raquette chinoise du diesel serait plus proche des 20 à 30 % que des 15**, car la demande est très forte notamment dans l'industrie, la production et le transport qui sont très tendus actuellement.

Nous sommes donc confrontés à une véritable crise de l'énergie.

Abondante, pas chère, et pas polluante !

Le monde découvre effaré que nous sommes dépendant des énergies fossiles et que s'en passer c'est terriblement difficile. C'est d'ailleurs exactement cela que **Jean-Marc Jancovici** explique depuis des années à qui veut bien l'entendre et l'écouter. Il est passé il y a une semaine sur France Inter.

Nous avons besoin d'énergie abondante, pas chère, facile à stocker, et ... pas polluante.

Pour le moment nous n'en avons plus suffisamment, et c'est très inconfortable pour notre niveau de vie.

C'est pour cette raison que dans le dossier d'octobre consacré au Grand Reset qui est une autre façon d'exprimer la nécessité de la transition écologique, je vous dis ce qu'il faut acheter pour vous préparer à cette

économie de la pénurie induite par le Grand Reset qui ne sera pas franchement drôle, ni une promenade de santé.

Attention, pas de diesel en Chine = pénurie en Europe !

Justement, revenons-en au cœur du sujet.

Si les camions chinois ne peuvent plus « camionner » et transporter tout ce qui doit l'être dans une logistique mondialisée et du juste à temps parce que le plein ne peut plus être fait qu'à 10 % du réservoir du 33 tonnes, alors nous avons un gros problème Houston....

La situation sur le front des pénuries ne va donc pas aller en s'améliorant, mais va connaître, au contraire, une nouvelle dégradation dans les semaines à venir.

Profitez des rayons plutôt pleins actuellement, ils vont rapidement se dégarnir.

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu.

Préparez-vous !

Les pénuries ralentissent l'économie allemande significativement



« La croissance allemande est attendue à 2,6 % en 2021, bien moins que les 3,5 % espérés lors des dernières estimations du printemps. »

Il faut dire que dans l'industrielle Allemagne, les pénuries de tout pénalisent évidemment les usines.

Résultat, la production est significativement ralentie et cela se voit donc dans les chiffres de prévision de croissance, qu'en Allemagne les autorités revoient régulièrement en fonction de l'évolution de la situation économique.

« Reprise pousive, usines privées de composants, flambée des coûts de l'énergie, avenir des dépenses publiques : le nouveau gouvernement allemand n'a même pas encore pris ses fonctions que les défis économiques s'imposent déjà à son agenda. Le gouvernement sortant d'Angela Merkel a révisé ce mercredi en nette baisse sa prévision de croissance pour 2021, à 2,6 % contre 3,5 % encore attendu au printemps. »

Principale cause : les pénuries de composants et de matières premières qui brident la reprise post-covid du pays particulièrement dépendant de sa puissante industrie exportatrice. « De nombreux biens et marchandises ne peuvent être livrés, parce qu'il y a des pénuries de matières premières », a expliqué sur la chaîne ZDF le ministre de l'Economie Peter Altmaier ».

Pourtant, en France comme en Allemagne, il ne faut pas désespérer la ménagère de moins de 50 ans, et le ministre de l'économie allemand, « s'est voulu rassurant, en prédisant un « véritable boom » en 2022 avec une hausse du PIB de « plus de 4 % ».

Haaa... cet air du « ça ira mieux demain », nous le connaissons tous.

Cela n'ira pas mieux demain, car demain ce sera le Grand Reset, la grande réinitialisation du modèle économique mondial. Ce sera aussi douloureux en France qu'en Allemagne et personne n'est encore prêt à en payer le véritable prix.

« En attendant, les indicateurs économiques inquiétants s'enchaînent. Les carnets de commandes des fabricants de voitures ou de machines-outils sont pleins mais les chaînes de production tournent au ralenti, ou sont contraintes à l'arrêt, tandis que la hausse du prix du bois, des plastiques, des métaux, du gaz alourdit la facture ».

Certes, mais cela nous le savions déjà.

Ce qui est une information importante c'est ce qui suit.

« En septembre, les industriels allemands ont vu leurs coûts grimper de 14,2 % sur un an. Ils n'avaient pas connu une telle hausse depuis octobre 1974, c'est-à-dire à la suite du premier choc pétrolier. La production industrielle a plongé de 4 % en août sur un mois. Les exportations, qui n'avaient cessé de se redresser depuis la première vague de Covid-19, ont fléchi de 1,2 % ».

Et voilà le véritable premier chiffre de l'inflation à laquelle nous sommes confrontés.

14.2 %.

Eh bien voilà. Je suis d'accord. C'est une moyenne. Certains prix montent de 4 % d'autres de 35 % et c'est nettement plus conforme à ce que je vois sur le terrain et de manière très concrète.

Charles SANNAT Source AFP via [BFMTv ici](#)

▲ RETOUR ▲

« Panique aux USA. Les gens ne veulent plus travailler ! »

par [Charles Sannat](#) | 27 Octobre 2021



Mes chères impertinentes, chers impertinents,

C'est un article des Echos.fr ici qui revient sur un mouvement qui panique aux Etats-Unis. Bon cela ne panique pas tout le monde. Disons que cela panique le patronat américain.

La « Grande Démission », le mouvement qui inquiète aux Etats-Unis

Voilà ce qui fait peur aux Etats-Unis.

En effet « 5 millions de personnes sont sorties du marché du travail depuis le début de la pandémie, notamment grâce aux performances de la Bourse qui ont permis aux plus âgés d'anticiper leur départ en retraite. Conjuguée à la reprise et à la transformation des emplois, « The Great Resignation » dope les salaires et accélère aussi les démissions dans les emplois de services ».

Je ne sais pas si c'est une grande démission, car je crois que c'est plutôt une grande évasion !

Les gens sont de plus en plus nombreux à rejeter ce système économique devenu fou, cette pression psychologique d'un « management » devenu insupportable ou encore la vie en ville épouvantable.

En réalité que propose le système au sens large.

Je vous en fait un résumé.

Un boulot mal payé, qu'il faut exercer dans une ville bondée, où les loyers sont hors de prix. Il faut donc s'entasser loin, au mieux loin de son travail, utiliser des transports en commun qui sont inconfortables tant on est serré et compressé comme des sardines, pour aller faire un boulot sans grand intérêt où l'on se fait pourrir par un chef sous pression des chiffres, pour un reste à vivre minable. Lorsque le voisin tire la chasse d'eau il vous réveille.

Alors, oui.

C'est la grande évasion, car beaucoup commence à prendre conscience qu'une autre vie est possible, loin de la ville et de « l'intensité heureuse » comme le dit en novlangue notre ministre du logement.

Ce mouvement n'est pas propre aux Etats-Unis.

Il est mondial.

Parce que les méthodes de management sont mondiales.

Parce que la pression qui s'impose à nous est mondiale de New-York à Paris c'est la même.

Parce que les grandes villes mondialisées sont toutes devenues tellement chères qu'elles contribuent à la ruine des classes moyennes censées faire tourner la machine.

Parce qu'Internet et les outils de télétravail abolissent en grande partie la distance.

Parce que nous n'avons presque plus d'usines.

Parce que le système a tellement tiré sur la corde qu'elle a cassée.

Ce n'est pas une « grande démission », c'est encore plus grave que cela.

C'est une grande grève.

Ce sont les gens qui, naturellement, ne veulent plus jouer le jeu que le système veut leur imposer.

C'est une grande évasion, pour plus de liberté.

C'est en réalité une excellente nouvelle.

Peut-être mauvaise pour le patronat, mais en réalité une très bonne nouvelle.

Le système ne peut fonctionner que parce que nous en sommes ses esclaves volontairement soumis, croyants à une fiction imaginaire imposée.

Ne plus jouer est suffisant pour entraîner ce système dans la chute.

Ce mouvement est également profondément favorable à l'environnement car il s'accompagne d'une volonté de vivre autrement, plus simplement, de façon plus sobre pour être plus libre et moins aliéné par la nécessité de la consommation.

Vive la grande évasion. Vive la liberté.

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu.

Préparez-vous !

.Aérien, finalement pas de reprise complète avant 2026 !



Tous les ans « ON » vous explique que cela ira mieux non pas demain mais l'année prochaine.

Cette année c'est la récession, mais l'année prochaine ce sera le retour de la croissance, ou le retour à la normalité, ou le retour au niveau d'avant la pandémie.

Il y a deux secteurs où l'on mène particulièrement les gens par le bout du nez.

C'est l'automobile et le transport aérien.

On explique aux premiers que d'ici 2035 il n'y aura plus de moteur thermique, mais on continue à former des ingénieurs thermiciens comme si de rien n'était ou presque.

Mais le sujet ce sont les avions.

Grande-Bretagne : l'aéroport de Heathrow ne table pas sur une reprise complète avant 2026

« L'aéroport londonien de Heathrow ne table pas sur une reprise complète du trafic avant au moins 2026, le nombre de voyageurs demeurant toujours bien inférieur aux niveaux enregistrés avant la pandémie, malgré un rebond au troisième trimestre.

Au troisième trimestre, alors que le nombre de passagers s'établit à 28% des niveaux d'avant pandémie, et le fret à 90%, l'aéroport a cumulé 3,4 milliards de livres (4 milliards d'euros) de pertes depuis le début de la crise sanitaire.

Les prévisions du plus grand aéroport du Royaume-Uni font écho à celles de l'opérateur aéroportuaire espagnol Aena, qui table également sur une reprise s'étalant jusqu'à 2026".

Donc en Angleterre c'est mauvais avec 28 % du niveau de trafic de 2019. En Espagne ce n'est pas mieux.

Mais en France, nous sommes très forts.

On est tellement forts, que nous avons un micro-climat des affaires rien que pour nous.

D'ailleurs Bruno le Maire, notre visionnaire de Bercy, notre voyant de l'économie voit toujours la croissance qui bleuoie et pas du tout les pénuries qui rougeoient...

« Le français ADP prévoit quant à lui un calendrier de reprise un peu plus court, tablant sur un retour du trafic pour ses aéroports parisiens à 90 % de ses niveaux d'avant crise en 2024.

Heathrow, qui a été supplanté l'année dernière par Paris-Charles de Gaulle comme aéroport le plus fréquenté d'Europe, a tenté d'amortir l'impact de la pandémie en augmentant les redevances payées par les compagnies aériennes et en demandant au gouvernement de supprimer les mesures de dépistage pour les voyageurs vaccinés ».

Là c'est sûr qu'augmenter les tarifs des clients et ne pas faire de tests c'est une stratégie assez stupide en pleine pandémie mais bon c'est comme ça en France. On refuse de contrôler les passagers qui arrivent comme ça après on peut confiner tout le pays.

On évite quelques centaines de millions, au pire, de pertes à ADP, ce qui coûte des centaines de milliards au pays par confinement.

Nous sommes gérés par des vedettes.

Y a pas à dire je suis sidéré par un tel niveau de com-pétance.

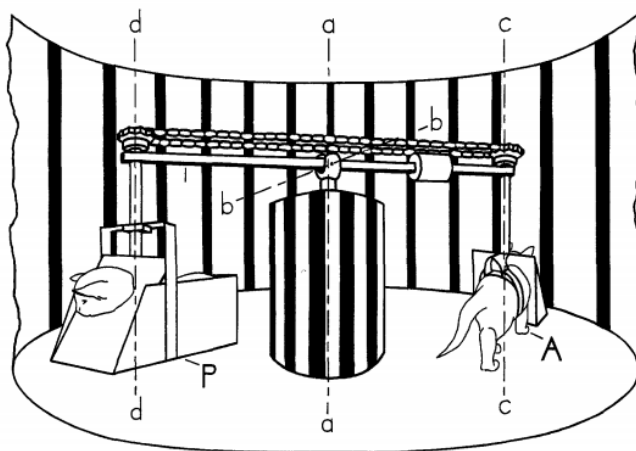
Charles SANNAT Source [Boursorama.com](https://www.boursorama.com) ici

▲ RETOUR ▲

Il faut le vivre pour le croire

Par Morgan Housel – Le 9 avril 2019 – Source Collaborative Fund

Richard Held et Alan Hein ont élevé 20 chatons dans l'obscurité totale. Ce qui est le genre de chose que vous ne devriez faire que si c'est nécessaire pour prouver un point essentiel pour comprendre comment le monde fonctionne. Heureusement, c'est ce qu'ils ont fait.



Les deux chercheurs en sciences cognitives du MIT, qui [travaillaient](#) dans les années 1960, ont montré qu'il ne suffisait pas de voir le monde qui nous entoure pour en comprendre le fonctionnement. Il fallait faire l'expérience de ce monde pour apprendre comment y fonctionner.

Les scientifiques ont élevé des chats dans l'obscurité totale pour contrôler la relation entre la vision et l'apprentissage. Lorsque deux chatons furent en âge de marcher, ils ont été placés dans une boîte éclairée pendant trois heures par jour.

Dans la boîte se trouvait une sorte de carrousel, avec chaque chaton placé dans un harnais. Les pattes de l'un des chats atteignait le sol, et ses mouvements de marche faisaient tourner le carrousel en rond. Les pattes de l'autre chat étaient retenues par le harnais. Il pouvait voir tout ce qui se passait – le mouvement, l'autre chat qui tournait en rond – mais ses pattes ne touchaient jamais le sol. Il n'avait aucun contrôle actif sur le carrousel.

Après huit semaines de promenades quotidiennes en carrousel, les chats ont été amenés dans le monde réel rempli de lumière pour tester ce qu'ils avaient appris.

Ils ont été testés pour voir s'ils plaçaient automatiquement leurs pattes sur une surface sur laquelle ils étaient sur le point de se poser.

Et s'ils évitaient une corniche abrupte pour se diriger vers une rampe graduelle.

Et s'ils clignaient des yeux lorsqu'un objet était rapidement approché de leur visage.

Les résultats ont été extraordinaires.

100% des chats dont les pattes contrôlaient les mouvements du carrousel ont été testés normaux.

Les chats qui ne faisaient que regarder le carrousel, sans jamais le contrôler, étaient fonctionnellement aveugles.

Ils ont bondi vers le rebord abrupt et sont tombés directement. Ils n'ont pas sorti leurs pattes pour atterrir sur une surface. Ils n'ont pas cligné des yeux quand un objet a accéléré vers leur visage. Ce n'est pas qu'ils ne pouvaient pas faire fonctionner leur corps – ils ont appris à le faire dans la chambre noire où ils ont été élevés. Mais ils ne pouvaient pas associer les objets visuels à ce que leur corps était censé faire.

Les deux chats ont grandi en voyant la même chose. Mais l'un a fait l'expérience du monde réel tandis que l'autre l'a simplement vu. Résultat : l'un était normal, l'autre était comme aveugle.

L'un des sujets les plus importants dans le domaine des affaires et des investissements est de savoir si nous sommes tous, d'une certaine manière, comme ces chats aveugles.

Bien sûr, nous avons lu des articles sur la Grande Dépression. Mais la plupart d'entre nous ne l'ont pas vécue. Pouvons-nous donc en tirer des leçons qui nous permettent de mieux gérer notre argent ?

Bien sûr, nous connaissons tous l'effondrement de la bulle Internet en 2000. Mais beaucoup – voire la plupart – des investisseurs et des fondateurs n'étaient pas actifs à l'époque. Comprennent-ils donc le pouvoir des bulles aussi bien que ceux qui les ont vécues ?

Ma génération, les millennials, n'a jamais connu d'inflation significative. Nous pouvons le lire sur les files d'attente devant les pompes à essence des années 1970 et sur les taux hypothécaires de 15 % des années 1980. Mais suis-je aussi préoccupé par la politique monétaire que le baby-boomer qui se souvient de ces événements ? Et le baby-boomer est-il aussi concerné que le Vénézuélien qui a connu l'hyperinflation ?

La réponse à ces questions est – au mieux – peut-être.

Je dis que c'est l'un des sujets les plus importants car il concerne tout le monde. Ce que j'ai vécu en tant qu'investisseur est différent de ce que vous avez vécu, même si nous sommes de la même génération. La génération et le pays dans lesquels vous êtes né, les valeurs qui vous ont été inculquées par vos parents et les chemins fortuits que nous empruntons tous échappent à notre contrôle.

L'investisseur Michael Batnick dit que « *certaines leçons doivent être vécues avant d'être comprises* ». Nous sommes tous victimes, de différentes manières, de cette vérité.

Ce rapport examine l'effet des différentes expériences que nous avons vécues sur notre capacité à prendre des décisions intelligentes en matière de risque d'entreprise et d'investissement.

Les points aveugles

Deux événements ont marqué le XXe siècle : La Grande Dépression et la Seconde Guerre mondiale.

Les primaires Démocrates de 1960 ont opposé un homme qui n'avait pas connu le premier événement à un homme qui n'avait pas connu le second. Et les électeurs en ont pris note.

John F. Kennedy a grandi dans l'une des familles américaines les plus riches, et le rare clan dont la richesse a augmenté pendant la Grande Dépression. L'objectif de son père, Joe Kennedy, était de gagner tellement d'argent que ses enfants pourraient consacrer leur vie à la politique. C'est exactement ce qu'il a fait.

En 1960, le journaliste Hugh Sidey a tenté d'évaluer les références économiques du sénateur Kennedy. « *Que vous rappelez-vous de la Dépression ?* » demanda Sidey. JFK a répondu avec franchise :

Je n'ai aucune connaissance directe de la dépression. Ma famille possédait l'une des plus grandes fortunes du monde et elle valait plus que jamais à l'époque. Nous avions de plus grandes maisons, plus de domestiques, nous voyagions davantage. La seule chose que j'ai vue directement, c'est lorsque mon père a engagé des jardiniers supplémentaires, juste pour leur donner du travail et leur permettre de manger. Je n'ai pas vraiment appris ce qu'était la dépression jusqu'à ce que je l'apprenne à Harvard.

Kennedy s'est alors penché en avant et a dit à Sidey, « *Mon expérience était la guerre. Je peux vous en parler.* » Il a ensuite raconté ses expériences de combat pendant plus d'une heure.

Sidey a rapporté plus tard :

Si je devais retenir un élément de la vie de Kennedy qui, plus que tout autre, a influencé son leadership ultérieur, ce serait l'horreur de la guerre, un dégoût total pour le terrible tribut que la guerre moderne a fait payer aux individus, aux nations et aux sociétés. Cette horreur était encore plus profonde que sa rhétorique publique considérable sur la question.

Kennedy s'est présenté contre Hubert Humphrey, dont l'histoire personnelle était presque une image miroir de la sienne.

Humphrey est né dans le magasin de son père à Wallace, dans le Dakota du Sud. Les choses ne se sont pas améliorées à partir de là. Frappé par la Grande Dépression, il est contraint d'abandonner l'université au bout d'un an pour aider son père à maintenir le magasin à flot. Il a dû lutter financièrement pour le reste de sa vie. Cela a eu un impact durable sur sa façon de penser. Pendant la campagne, Humphrey a déclaré qu'une tempête de poussière pendant la Dépression lui avait appris plus de choses sur l'économie que tous les cours d'économie qu'il a suivis à l'université (il a obtenu son diplôme par la suite).

Humphrey pouvait s'identifier aux Américains de tous les jours et à leurs problèmes d'argent comme Kennedy n'a jamais pu le faire – un point qu'il a souvent répété pendant la campagne.

Mais contrairement à Kennedy, Humphrey n'a pas participé aux combats de la Seconde Guerre mondiale. Il a été refusé par l'armée et la marine en raison de son daltonisme et de ses hernies.

La campagne de Kennedy a renversé les rôles et utilisé le manque d'expérience de guerre de Humphrey comme preuve qu'il ne comprenait pas quelque chose qui était au cœur de la vie des Américains. Ils ont créé ce qui était presque certainement un faux récit selon lequel Humphrey était un insoumis – impardonnable pour les familles américaines qui ont perdu près d'un demi-million de soldats pendant la guerre. En soutenant Kennedy, Franklin Roosevelt Jr. a dit aux foules : « *Il y a un autre candidat dans votre primaire. C'est un bon Démocrate, mais je ne sais pas où il était pendant la Seconde Guerre mondiale* ».

Les deux campagnes ont utilisé la même logique : quelqu'un qui se contente de lire au sujet d'un grand événement ne peut pas avoir une totale empathie avec ceux qui ont vécu ce grand événement.

C'est un point qui revient souvent dans le domaine de l'investissement.

Il y a deux ans, Marc Andreessen a [déclaré](#) que les valeurs technologiques ont été sous-évaluées pendant la majeure partie des 15 dernières années. Cela explique en partie pourquoi elles ont produit d'excellents rendements. La cause de la sous-évaluation, a-t-il expliqué, était les cicatrices mentales laissées par l'implosion des dot-com en 2000.

« *Si vous vivez l'un de ces crashes marquants, vous êtes psychologiquement marqué* », a-t-il déclaré. Elle a marqué les investisseurs, les fondateurs, les journalistes, les régulateurs, tout le monde. L'investisseur Tren Griffin a [écrit](#) :

J'ai beaucoup de mémoire corporelle qui résulte de la bulle Internet. Il est impossible d'exprimer pleinement par des mots l'expérience vécue en tant qu'investisseur dans le wagon de tête de ces montagnes russes. Regarder le cycle après coup n'a rien à voir avec le fait de regarder devant soi sans savoir ce qui va se passer. L'expérience a toujours un impact sur ma façon de penser et d'agir.

Ce dernier point est important, car quelque chose a commencé à changer dans la Silicon Valley au cours des dernières années. Encore Andreessen :

Une chose qui se passe, c'est que maintenant suffisamment de temps a passé pour que suffisamment d'enfants arrivent dans la Silicon Valley sans se souvenir du crash. Ils étaient en CM1 quand c'est arrivé. Nous avons ces conversations bizarres où nous leur racontons des récits édifiants sur ce qui s'est passé en 1998, et ils vous regardent comme si vous étiez un grand-père.

Nous avons une nouvelle génération de personnes dans la vallée qui disent : « *Allons construire des choses. Ne soyons pas retenus par la superstition* ».

Cette nouvelle génération pourrait contribuer à expliquer pourquoi la prise de risque dans la Silicon Valley a augmenté au cours des cinq dernières années. Le nombre de fonds de capital-risque, le nombre d'opérations soutenues par le capital-risque, les valorisations de ces opérations et le nombre de diplômés de l'enseignement supérieur qui se lancent dans des start-ups ont explosé. Le fondateur typique de la Silicon Valley que vous avez en tête peut ressembler à un jeune homme de 21 ans qui bricole dans sa chambre d'étudiant, et c'est parfois le cas. Mais l'âge moyen d'un fondateur de startup est en fait de 40 ans. Pourtant, même une personne de 40 ans était probablement à l'université pendant la montée et la chute des dot-com. Ils ont évité le carnage. Ils envisagent donc le risque et la récompense d'une manière totalement différente de celle d'un fondateur de 40 ans il y a cinq ou dix ans.

Ce n'est pas seulement anecdotique.

En 2006, les économistes Ulrike Malmendier et Stefan Nagel, du *National Bureau of Economic Research*, ont examiné les résultats de [50 années d'enquête](#) sur les finances des consommateurs – un examen détaillé de ce que les Américains font de leur argent.

En théorie, les gens devraient prendre leurs décisions d'investissement en fonction de leurs objectifs et des caractéristiques des options d'investissement disponibles à ce moment-là (des éléments comme la valorisation et le rendement attendu). Mais ce n'est pas ce que font les gens. La recherche a montré que les décisions d'investissement prises par les gens au cours de leur vie sont fortement ancrées dans les expériences que ces investisseurs ont eues avec différents investissements dans leur propre génération – en particulier les expériences au début de leur vie adulte.

Ils ont écrit :

Nos résultats expliquent, par exemple, les taux de participation au marché boursier relativement faibles des jeunes ménages au début des années 1980 (après les rendements boursiers décevants de la dépression des années 1970) et les taux de participation relativement élevés des jeunes investisseurs à la fin des années 1990 (après les années de boom des années 1990).

Cela vaut pour toutes les catégories d'actifs. Les obligations du Trésor à dix ans ont perdu près de la moitié de leur valeur entre 1973 et 1981, après correction de l'inflation. Ceux qui ont vécu ces coups durs ont investi beaucoup moins de leurs actifs dans des produits à revenu fixe que ceux qui les ont évités par la chance de leur année de naissance.

Revenons à ma génération, les Millennials, qui n'a jamais connu l'inflation : Lorsque nous investissons par nous-mêmes, nous plaçons 59 % de nos actifs dans des liquidités et des obligations, et 28 % dans des actions, selon *UBS Wealth Management*. Et bien sûr, nous le faisons : Beaucoup d'entre nous ont commencé à gagner de l'argent au moment de la Grande Récession et du plus grand marché baissier depuis des générations, qui s'est également avéré être la période où les obligations ont non seulement préservé mais aussi accru la richesse alors que les taux d'intérêt tombaient à 0 %. C'est notre histoire. C'est ce que nous savons. Et ce que nous savons est plus convaincant que ce que nous lisons.

Le *Financial Times* a interviewé Bill Gross, le célèbre gestionnaire d'obligations, le mois dernier. « *Gross admet qu'il ne serait probablement pas là où il est aujourd'hui s'il était né une décennie plus tôt ou plus tard* », écrit le journal. Sa carrière a coïncidé presque parfaitement avec un effondrement générationnel des taux d'intérêt qui a donné un coup de fouet aux prix des obligations. Ce genre de situation n'affecte pas seulement les opportunités que vous rencontrez, mais aussi ce que vous pensez de ces opportunités lorsqu'elles se présentent à vous. C'était l'argument d'Andreessen : avec le recul, nous savons que les valeurs technologiques étaient sous-évaluées pendant la majeure partie de la période 2002-2015. Mais la génération qui a perdu la plus grande partie de son argent dans la crise technologique n'a même pas reconnu cette opportunité. Il a fallu une nouvelle génération qui ne portait pas les cicatrices de l'effondrement pour la voir.

Nos expériences uniques n'ont pas seulement un impact sur le comportement d'investissement.

Dans une étude portant sur les hommes ayant obtenu leur diplôme universitaire entre 1979 et 1989, Lisa Kahn, économiste à Yale, a constaté que ceux qui entraient sur le marché du travail en période de crise économique gagnaient 7 % de moins que ceux qui obtenaient leur diplôme dans une économie forte. Cet écart semble durer indéfiniment : 17 ans après l'obtention du diplôme, Kahn a constaté que ceux qui avaient commencé leur carrière en période de récession gagnaient toujours moins que ceux qui avaient commencé lorsque l'économie était forte. Vous pouvez imaginer qu'un groupe qui connaît ce genre de difficultés aura des opinions différentes sur les politiques économiques de celles d'un groupe qui a obtenu son diplôme pendant une économie florissante.

Et ce n'est pas parce qu'un groupe est plus intelligent qu'un autre ; cela tient en grande partie au hasard de la génération dans laquelle ils sont nés. L'endroit où vous êtes né compte également. Les économies européennes ont tendance à être plus réfractaires au risque, à la protection contre le risque et à l'épargne que l'économie américaine. Pourquoi ? Peut-être en partie parce que les économies européennes ont passé la majeure partie du XXe siècle à s'effondrer ou à se reconstruire après deux guerres mondiales, qui ont toutes deux complètement anéanti les économies de dizaines de millions de résidents. L'Amérique a payé un prix humain au combat, mais les guerres ont été une aubaine économique. Comparez cela à l'Allemagne et au Japon dans les années qui ont suivi 1945, où une véritable crise humanitaire s'est développée. À la fin de la guerre, les fermes allemandes ne produisaient que suffisamment de nourriture pour fournir à ses citoyens 1 000 calories par jour. Le déclin démographique actuel du Japon est dû en partie à une préférence culturelle pour les petites familles, qui a commencé lorsque le gouvernement a mis en place des politiques et des incitations pour réduire les naissances

alors que le pays était au bord de la famine à la fin des années 1940. On ne peut pas s'attendre à ce que des pays dont les expériences sont si différentes des nôtres aient des vues similaires sur les politiques économiques et sociales.

Et cela va au-delà de l'économie.

Selon certaines théories, les grandes guerres ont tendance à être espacées de 20 à 40 ans, car c'est le temps qu'il faut pour former une nouvelle génération d'électeurs, de politiciens et de généraux qui n'ont pas été marqués par la dernière guerre. D'autres tendances politiques – droits sociaux, théories économiques, priorités budgétaires – suivent un chemin similaire. Que l'on soit d'accord avec elle ou non, la réponse d'Alexandria Ocasio-Cortez à la pique de Joe Lieberman selon laquelle elle n'est pas l'avenir du parti – « [Nouveau parti, qui dis ?](#) » – fait écho à une tendance qui est suivie depuis des siècles. Le discours inaugural de JFK [déclarait](#) :

Le flambeau a été transmis à une nouvelle génération d'Américains – nés dans ce siècle, trempés par la guerre, disciplinés par une paix dure et amère, fiers de notre ancien héritage – et peu disposés à assister ou à permettre la lente dégradation des droits de l'homme auxquels cette nation a toujours été attachée.

La loi sur les droits civils – initiée par Kennedy, achevée par Johnson – est un exemple de quelque chose qui aurait été impossible pour une génération mais qui a pu être réalisé par une autre génération qui a grandi avec des expériences et des points de vue différents de ceux de ses parents.

Pourrons-nous jamais apprendre ?

La grande question est la suivante : quel groupe d'investisseurs est le mieux loti ? Les vétérans qui ont vécu un krach et en sont sortis paranoïaques, ou les nouveaux venus qui n'ont pas connu de krach et sont maintenant prêts à prendre de plus gros risques ?

Je ne pense pas qu'il y ait jamais de réponse claire à cette question.

Les compétences en matière d'affaires et d'investissement à long terme sont l'intersection entre [devenir riche et rester riche](#). Des générations différentes dont l'expérience formatrice était calme et axée sur la croissance peuvent être plus aptes à s'enrichir – elles sont prêtes à prendre des risques. En revanche, les générations dont l'éducation a été ponctuée de krachs et de déclin peuvent être plus à même de rester riches – conservatisme, droit à l'erreur et pessimisme rationnel. Les meilleurs investisseurs trouvent un équilibre entre les deux, passant d'un trait à l'autre au bon moment. Mais c'est rare. Et la raison pour laquelle c'est rare, même chez les personnes intelligentes, est que les cicatrices psychologiques de nos expériences ne font pas de distinction en fonction du QI. Ou plus précisément, elles se situent au-dessus du QI dans la hiérarchie des informations que les gens utilisent pour prendre des décisions.

Michael Batnick a fait remarquer que le fait d'avoir vécu un événement important ne vous rend pas nécessairement mieux préparé pour le prochain événement important. Peu d'investisseurs obligataires – même les vétérans chevronnés – ont vécu une hausse soutenue des taux d'intérêt. Mais, [écrit-il](#) :

Et alors ? La hausse actuelle des taux ressemblera-t-elle à la précédente, ou à celle d'avant ? Les différentes classes d'actifs vont-elles se comporter de manière similaire, identique ou exactement opposée ?

D'une part, les personnes qui ont investi pendant les événements de 1987, 2000 et 2008 ont connu beaucoup de marchés différents. D'autre part, n'est-il pas possible que cette expérience puisse conduire à un excès de confiance ? Ne pas admettre que l'on a tort ? À s'ancrer dans les résultats précédents ?

Ce n'est jamais clair dans un sens ou dans l'autre. Les personnes ayant une expérience différente de la nôtre ne sont pas nécessairement plus intelligentes. Ils voient simplement le monde de l'investissement à travers une lentille différente.

Si l'apprentissage par l'expérience n'est pas nécessairement bon ou mauvais, c'est en partie grâce aux leçons que nous tirons de l'expérience.

Jason Zweig du Wall Street Journal a fait remarquer un jour :

J'aime souvent dire que les gens sont trop bons pour tirer des leçons, et la leçon que les gens auraient dû tirer après l'éclosion de la bulle Internet au début de l'an 2000 était que le [day trading](#) est une très mauvaise idée. Mais les gens sont trop doués pour apprendre des leçons, et ils ont donc appris une leçon trop précise, à savoir que le day trading des actions Internet est une très mauvaise idée. Ces dernières années, nous avons donc vu les mêmes personnes qui faisaient du day trading sur les actions Internet se lancer dans le day trading sur les devises étrangères.

J'ai une théorie sur la raison de cet apprentissage hyper spécifique.

Mon fils a trois ans. Il est incroyable. Mais il a trois ans. Donc il ne sait pas grand chose.

Ce qui est étonnant chez un enfant de trois ans, c'est qu'il apprend vite, mais que pratiquement tout ce qu'il sait provient de ce qu'il a observé et vécu directement. Il n'a jamais assisté à un cours d'histoire, passé un après-midi à analyser des graphiques boursiers ou dîné longuement avec quelqu'un d'un autre pays. Tout ce qui est dans sa tête provient directement d'une expérience qu'il a vécue. Il n'a donc aucune idée de la façon dont la plupart des choses fonctionnent. Imaginez que vous essayez de lui faire comprendre les nuances de l'OTAN ; impossible. Ou du LIBOR ; impossible. D'énormes et importantes parties du monde n'existent pas dans son cerveau. Il n'en a aucun concept.

Mais il ne se promène pas confus toute la journée. Il comprend parfaitement son monde. C'est un monde façonné par, et expliqué par, les quelques modèles mentaux qu'il a acquis en trois ans. La crème glacée est bonne. Les couvertures sont chaudes. Les jouets sont amusants. Les siestes ne le sont pas. Je n'ai pas besoin de bain. C'est son monde. Et tout ce qu'il rencontre correspond à l'un de ces modèles mentaux simples qu'il s'est construit dans sa tête à trois ans.

Lorsque ses parents lui disent qu'il est temps de ranger ses jouets ou qu'il ne peut pas manger de glace au petit-déjeuner, sa frustration est due à l'expérience d'un élément qui ne correspond pas à ses modèles mentaux. La glace, c'est bon, alors si maman me dit que je ne peux pas en avoir, ce n'est pas bon et je vais pleurer. Il n'a aucune notion d'un régime équilibré, ni des conséquences d'un mauvais régime, même si on le lui explique. Mais, sur le moment, il ne cherche pas d'explication. Il essaie de faire correspondre le monde dans lequel il vit à un modèle mental qu'il a dans sa tête. Même s'il ne sait presque rien, il ne s'en rend pas compte, car il se raconte une histoire cohérente sur ce qui se passe en se basant sur le peu qu'il sait.

Et nous faisons tous cela, quel que soit notre âge.

Je ne sais pas ce que je ne sais pas. Personne ne le sait. Mais nous ne pouvons pas nous promener confus toute la journée. Nassim Taleb dit « *Je veux vivre heureux dans un monde que je ne comprends pas.* » C'est exactement ce que nous faisons. Nous prenons le monde dans lequel nous vivons et nous essayons d'en faire une histoire cohérente sur la base des modèles mentaux que nous avons développés au cours de notre vie.

Ces modèles ne sont utiles que lorsqu'ils sont simples. C'est alors qu'ils deviennent automatiques. Les modèles complexes et nuancés – comme l'art de la négociation – sont difficiles à comprendre. Mais les modèles simples, comme « *dire merci quand on vous aide* », sont faciles à comprendre.

C'est là que l'argument de Jason revient. Il est plus facile de construire des modèles mentaux avec des leçons spécifiques, et c'est donc ce que nous retenons de l'expérience. Apprendre que l'on est sensible au chant des sirènes des bulles est difficile et nuancé. Mais apprendre que « *les actions technologiques m'ont fait du mal, donc je devrais éviter les actions technologiques à l'avenir* » est une leçon facile. Mon fils pourrait l'assimiler. Peu importe que ce ne soit pas une très bonne leçon. C'est une leçon facile, alors nous l'utilisons.

Il y a une question connexe ici sur la façon dont nous traitons les souvenirs de nos expériences.

Dans son livre sur la Seconde Guerre mondiale, l'historien Joseph Balkoski écrit que « *les chercheurs sérieux sur la Seconde Guerre mondiale ont appris que la fiabilité de la mémoire humaine varie considérablement d'un ancien combattant à l'autre* ». Les anciens combattants se souvenaient d'expériences qui étaient manifestement fausses. Le temps, écrit Balkoski, « *peut jouer des tours subtils à l'esprit, et le problème le plus épineux de l'historien est de séparer ces rares récits entièrement corroborés des récits plus typiques que le temps a établis* ».

Daniel Kahneman appelle cela le « *moi qui vit* » et le « *moi qui se souvient* ». Il peut s'agir de deux esprits complètement différents.

Les souvenirs de grands événements sont influencés par quelques moments ponctués, et non par l'histoire complète. Kahneman a [donné](#) l'exemple d'une étude montrant comment les gens se souviennent des coloscopies :

Ce qui a influencé les souvenirs a été déterminé de manière complètement différente de ce que nous aurions pensé. Il s'agissait simplement d'une moyenne du pire moment de la coloscopie et de la douleur ressentie à la fin de la procédure.

Ces deux variables ont permis de faire d'excellentes prédictions lorsque l'on demande aux gens : « *Voudriez-vous en subir une autre, ou préféreriez-vous subir une autre procédure douloureuse ?* ». Ou vous leur demandez, quel était le degré de douleur totale ? A quel point l'expérience était-elle mauvaise ?

Il a écrit plus tard :

Le moi qui fait l'expérience est celui qui répond à la question : « *Est-ce que ça fait mal maintenant ?* » Le moi qui se souvient est celui qui répond à la question : « *C'était comment, dans l'ensemble ?* » Les souvenirs sont tout ce que nous pouvons garder de notre expérience de vie, et la seule perspective que nous pouvons adopter lorsque nous pensons à nos vies est donc celle du moi qui se souvient.

Il y a quelques années, nous avons eu droit à une version de ce principe pour les investissements. Le S&P 500 a gagné 27 % en 2009 – un rendement fantastique. Pourtant, lorsqu'on leur a posé la question au début de 2010, 66 % des investisseurs ont pensé qu'il avait baissé cette année-là, selon une enquête de Franklin Templeton. Le marché a ensuite progressé de 31 % en 2013. C'était le cinquième meilleur rendement annuel depuis la Seconde Guerre mondiale. Mais un sondage Gallup de 2014 a demandé à 1 000 investisseurs actifs de combien ils pensaient qu'il avait augmenté, et seuls 7 % savaient que le gain était supérieur à 30 %. Un tiers pensait qu'il était stable ou en baisse.

Cet écart entre l'expérience et la mémoire s'explique peut-être par le traumatisme du marché survenu début 2009, ou le cirque politique de 2013, qui ont suffisamment effrayé les investisseurs pour créer des souvenirs spécifiques plus forts et plus faciles à se rappeler que l'expérience globale réelle. C'est aussi un exemple de confiance dans des modèles mentaux simples et faciles à se rappeler, même s'ils ne sont pas complets.

Le côté imparfait de la mémoire complique la question suivante : « *Peut-on tirer des leçons sans vivre d'événements ?* » Il n'est même pas certain que les personnes qui vivent de grands événements puissent tirer des

leçons de leur propre passé. Ils peuvent être influencés par leur passé d'une manière qui guide leurs décisions futures. L'apprentissage est quelque chose de différent.

Mais supposons que vous fassiez tout votre possible pour être aussi ouvert d'esprit que possible, en devenant un étudiant de l'histoire et en vous mettant à la place des autres. Pouvez-vous apprendre ?

Oui, bien sûr. Mais il y a une infinité d'astérisques.

La partie la plus difficile de l'étude de l'histoire est que vous savez comment l'histoire se termine, souvent avant de commencer à faire des recherches sur un sujet. Et je ne pense pas que vous puissiez oublier ce fait lorsque vous lisez sur un événement. Il est particulièrement difficile d'essayer de se mettre à la place de quelqu'un et d'imaginer ses émotions lorsque l'on connaît la fin de l'histoire, mais que cette personne ne la connaissait pas à l'époque.

La Navy SEAL Team 6 est devenue célèbre après avoir tué Oussama Ben Laden. Des jeux vidéo et des films ont été réalisés pour glorifier le raid. Mais le président Obama a [déclaré](#) plus tard que les chances de savoir si Ben Laden se trouvait réellement dans la maison cible étaient de 50/50. L'année dernière, j'ai entendu l'un des SEALs impliqués dans la mission parler lors d'une conférence. Il a déclaré qu'indépendamment de la présence de Ben Laden dans la maison, l'équipe estimait que les chances qu'ils soient tous tués au cours de la mission étaient également de 50/50. Nous avons donc 75 % de chances que le raid se termine par une déception ou une catastrophe. Ce à quoi ne pensent pas les personnes qui créent des jeux vidéo glorifiés d'une aventure épique. Ils mettent en avant le succès et la gloire du méchant, parce que c'est ainsi que l'histoire s'est terminée. Mais personne ne le savait avant ou pendant le raid.

Un corollaire dans les affaires et les investissements est qu'il y a une ligne mince entre l'audace et l'imprudence. La vision rétrospective des résultats peut nous rendre aveugles à d'autres scénarios qui auraient facilement pu se produire, ce qui rend difficile de tirer des leçons sur le degré de risque à prendre à l'avenir.

Je peux dire « *2009 nous a appris qu'il faut acheter quand il y a du sang dans les rues* ». Mais il est facile d'oublier à quel point la crise financière était grave, et à quel point l'issue aurait pu être différente. Le président de la Fed, Ben Bernanke, aurait dit à un groupe de membres du Congrès en 2008 de se préparer à la loi martiale dans les 48 heures si le système bancaire s'effondrait. C'est le genre de choses qu'il est facile d'oublier lorsque l'on regarde en arrière et que l'on tire des leçons.

Il en va de même pour les affaires. Nous pensons que Mark Zuckerberg est un génie pour avoir refusé une offre de vente de Facebook à Yahoo. Mais les gens critiquent Yahoo avec autant de passion pour avoir refusé sa propre offre de rachat par Microsoft. Le recul est la seule différence entre les deux. Quelle est la leçon à en tirer pour les entrepreneurs ? Je n'en ai aucune idée. Je ne pense pas que quiconque le sache. C'est là le problème.

« *Le client a toujours raison* » et « *les clients ne savent pas ce qu'ils veulent* » sont deux idées reçues dans le monde des affaires. Les exemples de ces deux idées ne sont connus qu'a posteriori, et il est impossible de réfléchir à ces sujets avec un esprit ouvert lorsque vous connaissez le résultat final de la performance de certains produits.

Un autre aspect difficile de l'apprentissage par procuration est qu'il y a une différence entre apprendre et apprendre si bien que cela vous pousse à l'action.

Une jeune fille de 13 ans tuée par un conducteur en état d'ébriété est une chose que tous ceux qui lisent cet article reconnaîtront comme étant atroce. Pourtant, la plupart d'entre nous diront que c'est atroce sans prendre de mesures supplémentaires. Mais la fille de Candace Lightner était cette jeune fille de 13 ans, alors elle a créé les Mères contre l'alcool au volant pour faire quelque chose. L'expérience personnelle est souvent ce qui vous fait passer de « *je comprends* » à « *je comprends tellement bien que je vais faire quelque chose* ».

Il en va de même pour les investissements. Les feuilles de calcul peuvent modéliser la fréquence historique des grandes baisses. Mais elles ne peuvent pas modéliser le sentiment de rentrer à la maison, de regarder vos enfants et de vous demander si vous avez fait une erreur qui aura un impact sur leur vie. Étudier l'histoire vous donne l'impression de comprendre quelque chose. Mais tant que vous ne l'avez pas vécue et ressentie personnellement ses conséquences, vous ne la comprenez pas suffisamment pour changer votre comportement.

L'ancrage dans votre propre histoire n'est pas un problème auquel il existe une réponse claire et simple.

Il n'y a pas de « *Il suffit de faire X et vous pourrez surmonter ce problème* ».

C'est l'une de ces choses où le mieux que l'on puisse faire est de devenir un peu plus conscient de sa présence.

Faire l'effort de parler avec des personnes dont les antécédents sont différents des vôtres, en sachant que leur vision du monde peut ne pas ressembler à la vôtre, même s'ils sont tout aussi sûrs de leur point de vue que vous l'êtes du vôtre, est une leçon d'humilité. Mais il est si important d'élargir votre esprit à l'éventail des possibilités que vous pouvez rencontrer en tant qu'investisseur. Je pense qu'il s'agit probablement du type d'apprentissage le plus important qu'un investisseur puisse accomplir – faire un effort pour découvrir quelle sorte de vision du monde et d'expérience il n'a pas eue que d'autres, qui ont autant d'influence sur les résultats du marché, ont eue. Comme le dit Jim Grant, « *Investir avec succès, c'est amener les autres à être d'accord avec vous... plus tard* ». Si ces autres personnes ne sont jamais d'accord avec moi parce que leur histoire personnelle les rend aveugles à mon point de vue, alors mon point de vue et mes prévisions peuvent ne jamais devenir réalité. D'un point de vue pratique, il s'agit d'avoir une marge d'erreur dans vos décisions et vos prévisions, sachant que votre vision du monde ne représente qu'une infime partie de toutes les autres visions qui peuvent influencer l'économie.

Il faut également se rappeler que les personnes dont les opinions et les décisions vous paraissent folles sont peut-être moins folles que vous ne le pensez, car elles sont prises par des personnes dont la vision du risque et de la récompense a été façonnée dans un monde différent de celui que vous avez connu. Je ne comprends pas pourquoi quelqu'un voudrait mettre tout son argent dans l'or après la crise financière, ou dans la crypto ces dernières années. Mais mon expérience financière est probablement différente de celle des personnes qui ont fait ces choses. Je ne comprends pas pourquoi quelqu'un voudrait devenir avocat, ou zoologiste, ou pilote ; ces choses ne m'attirent pas du tout. Mais peut-être que tous les avocats, zoologistes et pilotes ont vécu quelque chose dans leur vie qui a rendu ces métiers attrayants. Et peut-être qu'ils seraient attrayants pour moi si je vivais les mêmes expériences. Lorsque vous réalisez que d'autres personnes peuvent prendre des décisions qui vous semblent insensées mais qui sont parfaitement sensées pour elles parce qu'elles ont vécu quelque chose que vous n'avez pas vécu, vous devenez moins cynique à l'égard du secteur des placements et vous vous concentrez davantage sur ce qui vous convient. Nous devrions toujours essayer de mieux informer les gens, mais en gardant à l'esprit que des personnes disposant des mêmes informations arriveront souvent à des conclusions différentes.

« *Les finances personnelles sont plus personnelles qu'elles ne sont financières* », dit Carl Richards. Chacun son truc. J'essaie toujours de m'en souvenir avant de critiquer les décisions des autres. « *Votre hier n'était pas mon hier, et votre aujourd'hui n'est même pas mon aujourd'hui* », écrit le livre « *Nos enfants* ».

À la fin de l'étude, les chats aveugles ont été laissés dans une pièce entièrement éclairée. Quarante-huit heures plus tard, tous étaient effectivement normaux, retrouvant leur « *vision* » et apprenant à faire correspondre le monde qui les entoure à leurs mouvements.

Huit semaines d'observation de leur monde ne leur ont pratiquement rien appris. Deux jours d'expérience, et ils avaient tout compris.

▲ RETOUR ▲

.La Chine piégée par la capitalisme

Par [Michel Santi](#) octobre 26, 2021



La Chine a fonctionné jusque-là en construisant 15 millions de logements par an, soit 5 fois plus que les Etats-Unis et que l'Europe réunis. A la faveur de la déconfiture à 300 milliards de dollars d'Evergrande, principale entreprise immobilière du pays, la problématique – pourtant pas récente – des **villes fantômes chinoises** est revenue sur le devant de la scène. En réalité, ce terme est inapproprié dans le cas de la Chine car ces villes n'y sont pas tant fantomatiques que tout simplement vides, inoccupées. Ces immenses bâtiments et complexes, qui furent construits ou par la suite revendus comme investissements, n'ont en effet toujours pas trouvé

d'acquéreurs ou de locataires, contrairement aux villes fantômes *stricto sensu* qui ont la spécificité d'avoir été habitées avant d'être désertées.

Voilà pourquoi environ **65 millions des logements chinois sont vides**, soit 20% du parc national estimé en 2019 à 52 trillions de dollars qui – rappelons-le – est deux fois plus important que celui des Etats-Unis. Ces villes vides sont hélas la conséquence du piège dans lequel est tombée la Chine car il reflète ce capitalisme à l'occidentale (que j'ai dénoncé de multiples fois) où l'immobilier est un des facteurs principaux – et même le plus important dans certains pays – de la croissance économique. Dans un contexte où les prix de la pierre furent multipliés en 20 ans par 10, voire plus dans certaines villes, les chinois se persuadèrent qu'il s'agissait là d'un placement sans risque autorisant à la fois de préserver et de faire prospérer la richesse.

Le facteur aggravant en Chine est que l'État y a surestimé son taux d'urbanisation, c'est-à-dire la quantité de personnes délaissant leurs villages qui a il est vrai considérablement augmenté avec le temps puisque 61% des chinois vivent désormais dans des villes contre 35% il y a 20 ans. Dans un contexte où les pouvoirs publics ont énergiquement fait la promotion du développement et de la construction immobiliers, ils se sont néanmoins heurtés à la tendance lourde du vieillissement de leur population qui croît actuellement au rythme le plus lent depuis 1970. Le résultat consiste donc aujourd'hui en un parc immobilier bien trop ambitieux qui contraste cruellement avec un déclin de la population que les promoteurs n'ont pas su anticiper, avec un facteur aggravant qui est que 90% des familles chinoises sont déjà propriétaires de leur domicile contre 65% aux Etats-Unis. La Chine a donc proprement laissé dérapier cet engouement ayant saisi absolument tous les niveaux de sa société puisque la propriété immobilière représente 70% de la richesse des ménages et carrément 30% du P.I.B. national.

Dans un souci d'enrayer la chute des prix voire d'éviter un crack, les autorités réagissent en compliquant les processus de ventes immobilières afin de dissuader les propriétaires de se débarrasser de leur bien. De fait, il est tout à fait possible de limiter la casse en agissant sur le nombre d'années à remplir préalablement à la revente de sa propriété ou en refusant la transaction si le prix est jugé trop bas... Comme toujours dans le cadre de ces mesures de répression financière, le but ne sera atteint – à savoir une baisse des prix graduelle et contrôlée – qu'au prix d'un nombre de transactions qui serait en chute libre et à son tour susceptible d'engendrer la panique. Les apparences d'une liquéfaction immobilière seront donc évitées mais la population en sera toutefois largement appauvrie, car aucune liquidité ne pourra plus être dégagée pour l'éducation, pour la santé, pour la retraite.

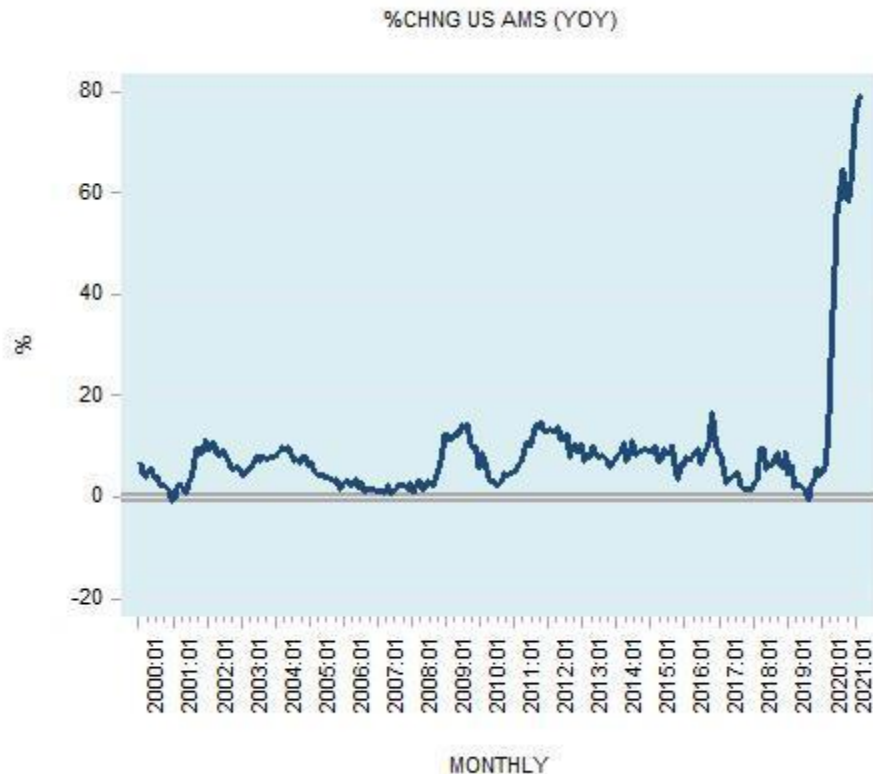
La Chine semble donc désormais à son tour devoir **gérer les maladies du capitalisme**.

Comprendre la vélocité de la monnaie et les prix

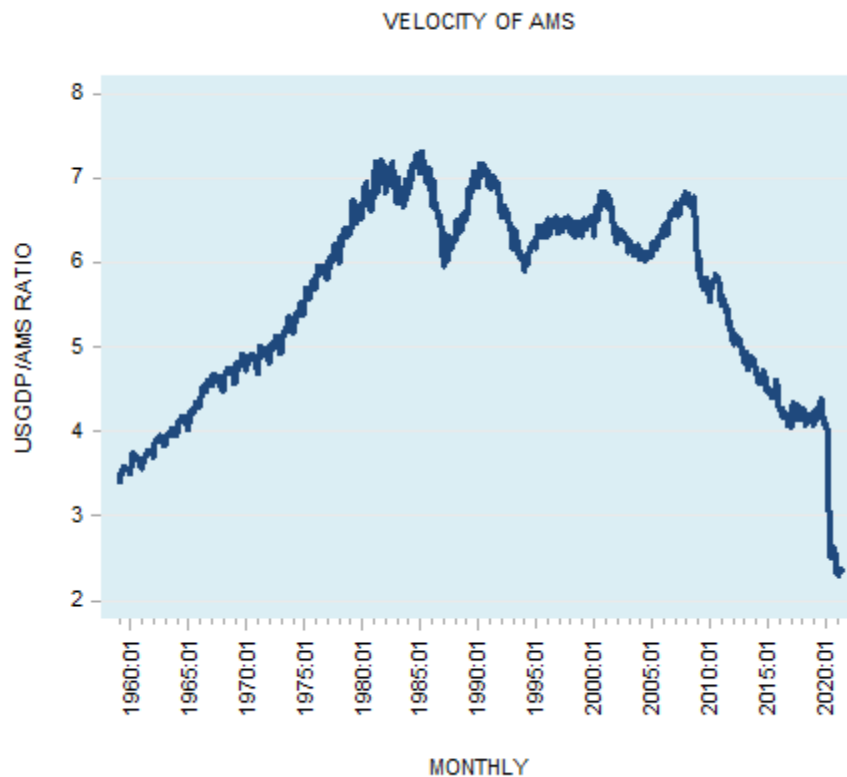
22/10/2021 Frank Shostak Mises.org



Le taux de croissance annuel de la "masse monétaire autrichienne" des États-Unis a bondi de près de 80 % en février 2021 (voir graphique). Compte tenu de cette augmentation massive de la masse monétaire, il est tentant de suggérer que cela jette les bases d'une augmentation explosive de la croissance annuelle des prix des biens et services dans le futur.



Certains experts sont d'avis que ce qui compte pour l'augmentation de la dynamique des prix n'est pas seulement l'augmentation de la masse monétaire mais aussi la vélocité de la monnaie, c'est-à-dire la vitesse à laquelle la monnaie circule. La vélocité de la MGS est tombée à 2,4 en juin de cette année, contre 6,8 en janvier 2008. Dans cette façon de penser, une baisse de la vélocité de la monnaie va compenser la forte augmentation de la masse monétaire. Par conséquent, l'effet sur la dynamique des prix des biens ne sera pas aussi spectaculaire. Quel est le raisonnement qui sous-tend tout cela ?



La vision populaire de ce qu'est la vélocité

Selon la pensée populaire, l'idée de vélocité est simple. On considère que sur un intervalle de temps donné, par exemple une année, une quantité d'argent donnée peut être utilisée de manière répétée pour financer les achats de biens et de services des personnes.

L'argent qu'une personne dépense pour des biens et services à un moment donné peut être utilisé ultérieurement par le bénéficiaire de cet argent pour acheter d'autres biens et services. Par exemple, au cours d'une année, un billet de dix dollars peut être utilisé de la manière suivante : un boulanger, John, paie les dix dollars à un cultivateur de tomates, George. Le producteur de tomates utilise le billet de dix dollars pour acheter des pommes de terre à Bob, qui utilise le billet de dix dollars pour acheter du sucre à Tom. Les dix dollars ont ici servi à trois transactions. Cela signifie que le billet de dix dollars a été utilisé trois fois au cours de l'année ; sa vélocité est donc de trois.

Un billet de 10 dollars, qui circule avec une vélocité de 3, a financé 30 dollars de transactions au cours de cette année. Maintenant, s'il y a 3 000 milliards de dollars de transactions dans une économie au cours d'une année donnée et que la masse monétaire moyenne est de 500 milliards de dollars au cours de cette année, alors chaque dollar est utilisé en moyenne six fois au cours de l'année (puisque 6×500 milliards de dollars = 3 000 milliards de dollars). Cinq cents milliards de dollars, par le biais d'un facteur de vélocité, sont effectivement devenus 3 000 milliards de dollars. Cela implique que la vélocité de l'argent peut stimuler les moyens de financement. A partir de là, il est établi que

$$\text{Vélocité} = \text{Valeur des transactions} / \text{stock d'argent}$$

Cette expression peut également être présentée comme suit

$$V = P \cdot T / M$$

Où V représente la vélocité, P représente le prix moyen, T représente le volume des transactions et M représente le stock de monnaie. Cette expression peut être réarrangée en multipliant les deux côtés de l'équation par M . Cela nous donne la fameuse équation d'échange :

$$M \cdot V = P \cdot T$$

Cette équation stipule que la monnaie multipliée par la vélocité est égale à la valeur des transactions. De nombreux économistes utilisent le PIB au lieu de $P \cdot T$, concluant ainsi que

$$M \cdot V = \text{PIB} = P \cdot (\text{PIB réel})$$

L'équation d'échange semble offrir une mine d'informations concernant l'état d'une économie. Par exemple, si l'on suppose que la vitesse de circulation est stable, on peut déterminer la valeur du PIB pour un stock de monnaie donné. De plus, les informations concernant le prix moyen ou le niveau des prix permettent aux économistes d'établir l'état de la production réelle et son taux de croissance. Notons que d'après l'équation d'échange, une baisse de la vitesse de circulation de la monnaie (V) pour une monnaie donnée (M) entraîne une baisse de l'activité économique représentée par le PIB. De plus, pour une monnaie (M) donnée et un volume de transactions (T) donné, une baisse de la vélocité entraîne une baisse du prix moyen (P).

Pour la plupart des économistes, l'équation d'échange est considérée comme un outil d'analyse très utile. Les débats que mènent les économistes portent principalement sur la stabilité de la vitesse. Si la vitesse est stable, alors la monnaie devient un outil très puissant pour suivre l'économie. Cependant, l'importance de la monnaie en tant qu'indicateur économique diminue lorsque la vitesse devient moins stable et donc moins prévisible. On considère qu'une vélocité instable implique une demande instable de monnaie, ce qui rend beaucoup plus difficile pour la banque centrale de diriger l'économie vers la voie de la stabilité économique.

Le concept de vitesse de circulation de la monnaie a-t-il un sens ?

D'après l'équation d'échange, c'est-à-dire $M \cdot V = \text{PIB}$, il semblerait que pour un stock de monnaie donné, une augmentation de la vélocité aide à financer une plus grande valeur de transactions que ce que la monnaie aurait pu faire par elle-même. Mais en réalité, ni la monnaie ni la vitesse n'ont de rapport avec le financement des transactions. Voici pourquoi. Considérons l'exemple suivant : un boulanger, Jean, a vendu dix pains à un producteur de tomates, Georges, pour dix dollars. Maintenant, Jean échange les dix dollars pour acheter cinq kilogrammes de pommes de terre à Bob, le producteur de pommes de terre. Comment Jean a-t-il payé les pommes de terre ? Il a payé avec le pain qu'il a produit.

Notez que Jean le boulanger a financé l'achat de pommes de terre non pas avec de l'argent mais avec du pain. Il a payé les pommes de terre avec son pain, en utilisant l'argent pour faciliter l'échange. L'argent remplit ici le rôle de moyen d'échange et non de moyen de paiement. (Jean a échangé du pain contre de l'argent, puis de l'argent contre des pommes de terre, c'est-à-dire que quelque chose est échangé contre quelque chose à l'aide d'argent).

Le nombre de fois où l'argent a changé de main n'a aucune incidence sur la capacité du boulanger à financer l'achat de pommes de terre. Ce qui compte ici, c'est qu'il possède du pain qui sert de moyen de paiement pour les pommes de terre.

Imaginons que l'argent et la vélocité soient effectivement les moyens de financement ou les moyens de paiement. Si tel était le cas, la pauvreté dans le monde aurait pu être éradiquée depuis longtemps. Si l'augmentation de la vélocité favorise le financement effectif, alors il serait dans l'intérêt de tous de faire en sorte que l'argent circule aussi vite que possible. Cela implique que toute personne qui conserve de l'argent devrait être classée comme une menace pour la société, car elle ralentit la vélocité de l'argent et donc la création de richesses réelles. Mais cela n'a aucun sens de soutenir que l'argent circule, comme le veut la pensée

populaire. Il appartient toujours à quelqu'un.

Selon Ludwig von Mises, l'argent ne circule jamais en tant que tel :

L'argent peut être en cours de transport, il peut voyager en train, en bateau ou en avion d'un endroit à un autre. Mais dans ce cas aussi, il est toujours soumis au contrôle de quelqu'un, il est la propriété de quelqu'un. (L'action humaine, p. 403).

Pourquoi la vélocité n'a rien à voir avec le pouvoir d'achat de l'argent

La vélocité a-t-elle quelque chose à voir avec le prix des marchandises ? Selon l'équation d'échange, pour un M et un volume de transactions (T) donnés, une baisse de la vitesse V entraîne une baisse des prix moyens (P), c'est-à-dire $P = (M/T) \cdot V$. Ceci est erroné. Les prix sont le résultat d'actions intentionnelles des individus. Ainsi, Jean le boulanger estime qu'il augmentera son niveau de vie en échangeant ses dix miches de pain contre dix dollars, ce qui lui permettra d'acheter cinq kilos de pommes de terre à Bob le cultivateur de pommes de terre. De même, Bob a conclu qu'en échangeant ses dix pains contre dix dollars, il pourra s'assurer l'achat de dix kilos de sucre, ce qui, selon lui, augmentera son niveau de vie.

En concluant un échange, Jean et Bob sont tous deux en mesure de réaliser leurs objectifs et de promouvoir leur bien-être respectif. Jean a convenu que c'est une bonne affaire d'échanger dix miches de pain contre dix dollars, car cela lui permettra de se procurer cinq kilogrammes de pommes de terre. De même, Bob avait conclu que dix dollars pour ses cinq kilos de pommes de terre est un bon prix, car cela lui permettra de se procurer dix kilos de sucre. Observez que le prix est le résultat de différentes fins, et donc de l'importance différente que les deux parties à un échange accordent aux moyens. Ce sont les actions intentionnelles des individus qui déterminent les prix des marchandises et non la vitesse. Le fait que la vitesse soit égale à 3 ou à tout autre nombre n'a rien à voir avec les prix des biens et le pouvoir d'achat de la monnaie en tant que tel. Selon Mises,

En analysant l'équation d'échange, on suppose que l'un de ses éléments - offre totale de monnaie, volume des échanges, vitesse de circulation - change, sans se demander comment ces changements se produisent. On ne reconnaît pas que des changements de cette ampleur n'apparaissent pas dans la Volkswirtschaft [économie politique, ou plus librement "économie"] en tant que telle, mais dans les conditions des acteurs individuels, et que c'est l'interaction des réactions de ces acteurs qui entraîne des modifications de la structure des prix. Les économistes mathématiciens refusent de partir de la demande et de l'offre de monnaie des différents individus. Ils introduisent à la place la notion fallacieuse de vitesse de circulation façonnée selon les schémas de la mécanique (Action humaine, p. 399).

La vélocité n'a pas d'existence indépendante

La vélocité n'est pas une entité indépendante - elle est toujours la valeur des transactions $P \cdot T$ divisée en monnaie M, c'est-à-dire $P \cdot T / M$. À ce sujet, Rothbard a écrit (Man, Economy, and State, p. 735) : " Mais il est absurde de donner à une quantité une place dans une équation à moins qu'elle ne puisse être définie indépendamment des autres termes de l'équation. "

Étant donné que V est $P \cdot T / M$, il s'ensuit que l'équation d'échange se réduit à $M \cdot (P \cdot T) / M = P \cdot T$, qui se réduit à $P \cdot T = P \cdot T$, et ce n'est pas un truisme très intéressant. C'est comme affirmer que dix dollars sont égaux à dix dollars. Cette tautologie ne transmet aucune nouvelle connaissance des faits économiques. La vélocité n'étant pas une entité indépendante, elle ne cause rien en tant que telle et ne peut donc pas compenser les effets de la croissance de la masse monétaire. La vélocité ne peut pas non plus augmenter les moyens de financement, comme l'implique l'équation de l'échange. De plus, le pouvoir d'achat moyen de la monnaie ne peut même pas être établi. Par exemple, dans une transaction, le prix d'un dollar a été établi comme étant un pain. Dans une autre transaction, le prix d'un dollar a été établi comme un demi-kilogramme de pommes de terre, tandis que

dans la troisième transaction, le prix était un kilogramme de sucre. Observez que puisque le pain, les pommes de terre et le sucre ne sont pas commensurables, aucun prix moyen de l'argent ne peut être établi.

Or, si le prix moyen de l'argent ne peut être établi, il s'ensuit que le prix moyen des marchandises (P) ne peut pas non plus être établi. Par conséquent, toute l'équation de l'échange s'écroule. D'un point de vue conceptuel, l'ensemble de la proposition n'est pas défendable et la recouvrir d'un habillage mathématique ne la rend pas plus défendable. En outre, une vitesse dite instable implique-t-elle une demande instable de monnaie ? Le fait que les gens modifient leur demande de monnaie n'implique pas l'instabilité. En raison de l'évolution des objectifs d'un individu, celui-ci peut décider qu'il est dans son intérêt de détenir moins d'argent. À un moment donné dans le futur, il peut décider qu'une augmentation de sa demande de monnaie servirait mieux ses objectifs. Qu'y a-t-il de mal à cela ? Il en va de même pour tous les autres biens et services, dont la demande évolue en permanence.

Conclusions

Contrairement à la croyance populaire, la vitesse de circulation de la monnaie n'a pas de vie propre. Ce n'est pas une entité indépendante et, par conséquent, elle ne peut rien provoquer, et encore moins compenser l'effet de l'augmentation de la masse monétaire sur la dynamique des prix des biens. En outre, la vitesse ne peut pas renforcer les moyens de financement, comme l'indique l'équation d'échange, qui est religieusement suivie par la plupart des économistes et des commentateurs économiques.

Le cabinet de conseil de **Frank Shostak**, Applied Austrian School Economics, fournit des évaluations approfondies des marchés financiers et des économies mondiales.

▲ RETOUR ▲

L'indépendance des banques centrales est un mythe

rédigé par [Bruno Berte](#) 27 octobre 2021

Protégées des gouvernements par leurs statuts, les banques centrales les financent tout de même, tandis que la menace du chaos financier les propulse dans la fuite en avant.



Les banques centrales nous mènent au chaos social.

Dans leur volonté de protéger le capital et la propriété, face à la montée des démocraties, les classes possédantes ont, il y a quelques décennies, mis des garde-fous au pouvoir des peuples.

Parmi ces garde-fous, il y a les institutions internationales et le système des banques centrales.

Les banques centrales ont été conçues pour les élites, puis autonomisées pour mettre la gestion monétaire hors de portée des tentations démagogiques.

La fameuse indépendance des banques centrales est bien sûr un mythe que l'on oppose aux peuples car, en réalité, les banques centrales dépendent des puissances d'argent, des marchés, des affaires, etc.

Elles sont protégées des visées des gouvernements, mais elles les financent. Tel est l'arrangement.

C'est une sorte de mariage : d'un côté, vous ne touchez pas à mon indépendance formelle, mais, d'un autre côté, nous faisons en sorte de financer directement ou indirectement les dépenses dont vous avez besoin pour exercer et conserver le pouvoir.

C'est un marché, une alliance au centre de laquelle se trouve, dissimulée, la classe bancaire et les dynasties financières.

De nouvelles menaces pour remplacer les anciennes

Vis-à-vis des marchés, les banques centrales sont otages. Au fil du temps, les Bourses et les marchés des changes ont pris le pouvoir ; ce sont des ogres, ils imposent leur logique. Les banques centrales obéissent sous la menace du chaos. Cette dernière a remplacé les anciennes menaces du « mur de l'argent » des années 1920 et 1930.

Ce que je veux vous faire comprendre, c'est que, derrière la poudre aux yeux de la technicité, derrière l'apparente complexité et le langage diafoirique, la chose monétaire est très simple, et que c'est plus une question politique qu'autre chose.

Cependant, dans nos systèmes, la pseudo-expertise est utile pour camoufler les choix purement politiques, les choix de classe sociale. On fait passer les intérêts de classe pour un intérêt général. La gestion monétaire transfère plus de richesse et de revenus que la gestion fiscale.

Cette réalité doit être masquée car, quand on y regarde bien – et surtout vue de haut –, elle est scandaleuse et intolérable.

Les illusionnistes sont dépassés

Pour la masquer, il faut empêcher les débats, pratiquer le monopole de la pensée, entretenir la pensée de groupe par le recrutement, rendre opaque, inventer des bestioles, des raisonnements des modèles, des dérivées.

Bref, il faut mettre en scène un jeu d'ombres et de signes qui se substituent au réel.

L'ennui est que les apprentis sorciers, faux démiurges et vrais illusionnistes ont été dépassés, ils ont perdu le contrôle intellectuel du système qu'ils laissé se développer.

Les zozos de la monnaie en savent plus ce qu'est la monnaie, comment elle vit, meurt, se transfère, mute. Ils ont perdu le contrôle de ce que l'on appelle la transmission au monde réel. Maintenant, ils parent au plus pressé, comme le Titanic au milieu des icebergs.

L'optimisation à court reste encore possible, car le court terme est dominé par les perceptions – tandis que le long terme est dominé non par les perceptions, mais par la pesanteur, la rareté, les limites.

Le court terme est dérivable, linéaire ; le long terme est fractal, en tout ou rien, en rupture.

Le long terme, c'est le temps des réconciliations, le temps des comptes : on présente la facture.

Quand les fintechs font faillite

rédigé par [Etienne Henri](#) 27 octobre 2021

De jeunes entreprises innovent dans le secteur bancaire, promettant de meilleurs services à un prix moins élevé que leurs concurrents bien établis. Ce modèle est-il vraiment viable ?



L'attrait de la nouveauté technologique fait parfois oublier la prudence la plus élémentaire.

Les *fintechs*, ces entreprises qui dépoussièrent le secteur bancaire en offrant des services numériques plus modernes, plus pratiques et souvent moins chers que les établissements traditionnels, connaissent un véritable engouement.

Le début d'année 2021 a été celui de tous les records pour le secteur. Au premier trimestre, 57 levées de fonds de plus de 100 millions de dollars ont été effectuées. Les start-ups croulent désormais sous les capitaux et se diversifient à tour de bras – jusqu'à se marcher mutuellement sur les pieds.

Dans cet enthousiasme débridé, chaque *fintech* vend à qui veut bien l'entendre sa capacité à devenir leader du marché bancaire. Au point que les investisseurs qui prennent encore la peine de regarder les fondamentaux de l'activité sont encore rares.

La réalité est que le marché bancaire est d'une taille bien connue, et que le nombre de nouveaux arrivants dépasse largement sa profondeur. Toutes les *fintechs* ne deviendront pas la Société Générale. Leur succès reste hypothétique, bien peu dégagent le moindre bénéfice, et leur survie – même à court terme – n'a rien de garanti.

La néobanque lilloise Swoon, qui a mis la clé sous la porte cet été, vient rappeler qu'après l'euphorie vient toujours le retour à la réalité. Et, dans le cas des établissements financiers, investisseurs comme clients risquent leur chemise lorsque les montages sont bancals.

La fausse promesse des *fintechs*

L'arrivée des nouvelles technologies a, il est vrai, dépoussiéré un paysage bancaire qui en avait bien besoin. Les banques en ligne ont changé le rapport entre les banques et leurs clients, et conduit à des évolutions attendues de longue date. Bien peu de personnes pleurent la disparition des agences de quartier avec leurs procédures écrites à rallonge, des frais de tenus de compte et d'agios prohibitifs, et des conseillers bancaires aux compétences contestables.

En ce sens, la modernisation des banques est incontestable.

En revanche, la promesse d'augmentation de la taille du marché n'a pas été tenue. L'activité bancaire des particuliers n'a pas augmenté sous prétexte que les opérations bancaires sont désormais faites sur Internet ou l'application d'un smartphone. Pire encore, les néobanques ayant axé leur offre sur une diminution des coûts, elles ont joué un rôle déflationniste.

L'arrivée de nouveaux acteurs pratiquant, à fonds perdus, des tarifs alléchants sur les opérations du quotidien a donc été un jeu à somme nulle (voire négative) pour l'ensemble du secteur. Tout naturellement, les *fintechs* ont rapidement lorgné sur une activité qui ne connaît aucune limite : le crédit.

Si les revenus des particuliers et des entreprises sont contraints par la réalité de leur situation, leur endettement est virtuellement illimité. De même, l'épargne sans précédent des Français, qui dort aujourd'hui en grande partie sur des comptes courants et des livrets A, est une manne sur laquelle lorgnent toutes ces start-ups.

La néobanque Swoon pensait avoir trouvé la martingale. En proposant à des entreprises des prêts à 5% tout en offrant aux déposants un taux d'intérêt de 3% par an, elle offrait un service où tout le monde devait s'enrichir.

Retour à la réalité

Seul problème : ce modèle oubliait les fondamentaux de l'économie. La réalité a fini par rattraper la *fintech*, qui a fait faillite, emportant avec elle l'argent de ses actionnaires. Mais aussi celui des prêteurs, qui peinent à retrouver leurs fonds.

L'exemple de Swoon aurait dû mettre la puce à l'oreille des investisseurs.

Pourquoi des entreprises, à l'heure des taux zéro et des prêts garantis par l'Etat – dont l'encours dépassait au dernier recensement les 142 Mds€ –, auraient-elles souscrit à un financement au taux d'intérêt de 5% par an, alors que l'argent est, par ailleurs, quasi-gratuit ? Seules celles dont la santé est jugée trop faible par les établissements traditionnels pour mériter l'accès à l'argent facile avaient intérêt à opter pour cette solution. Ceci expliquait le rendement perçu par l'établissement et celui, quatre fois supérieur au livret A, servi aux épargnants.

Cette « sélection par le bas » impliquait que les flux d'argent de Swoon proviendraient nécessairement d'entreprises à la solidité inquiétante. Lors de la crise sanitaire, des prêteurs ont souhaité retirer leur argent et la machine s'est grippée. Prise entre le marteau du *bank run* et l'enclume d'entreprises incapables de rembourser l'argent emprunté, l'entreprise n'a pu faire face à ses engagements et a dû déposer le bilan.

A ce jour, près de 500 clients particuliers attendraient de récupérer leur mise, pour un montant moyen d'investissement de l'ordre de 10 000 €. Si le président de Swoon, Quentin Haddouche, prétend encore vouloir « *récupérer l'intégralité de l'argent et le restituer aux clients* », ceux-ci ne disposent d'aucune garantie. Ils sont soumis à son bon vouloir et à la bonne fortune des entreprises dans lesquelles Swoon a investi en leur nom. Ayant fait, sans même parfois le réaliser, un investissement à risque de perte en capital, ils ne peuvent avoir recours au fonds de garantie des dépôts.

Un devoir de transparence

La mauvaise fortune de Swoon ne représente aucun risque systémique pour le marché, malgré l'importance qu'elle aura pour les épargnants qui avaient choisi de lui faire confiance. Toutefois, cette faillite a au moins le mérite de placer les *fintechs* face à leurs responsabilités.

Alors que les promesses se font toujours plus délirantes, il est temps de rappeler quelques vérités élémentaires qui ne disparaissent pas du simple fait du recours aux technologies numériques.

Il n'existe pas de rendement sans risque. Si une entreprise emprunte à 5% au lieu de 1%, c'est qu'il s'agit d'un dossier risqué. Si les banques commerciales, malgré les garanties étatiques, refusent de lui prêter de l'argent, c'est que le risque encouru est trop important pour elles. Financer ces entreprises, c'est endosser ce risque.

Certains marchés ne sont pas en croissance. La banque de détail n'a pas de raison de voir son activité croître par le simple coup de baguette magique de la numérisation. Si des dizaines de nouveaux acteurs se battent pour dominer le même marché, leurs chances de succès (et la part à laquelle ils peuvent prétendre) diminuent d'autant.

Tous les placements ne sont pas garantis. Les *fintechs* qui ne disposent que d'un simple agrément de paiement sont les plus risquées. Très facile à obtenir, il n'offre pas les mêmes garanties qu'un agrément bancaire.

Dans ce secteur, nombre de start-ups maintiennent le flou quant à leur positionnement réel et quant aux garanties offertes à leurs clients. Cependant, certaines ont pris conscience de leur devoir de transparence et de l'impossibilité de jouer tous les rôles à la fois.

Saluons ainsi Qonto, qui a abandonné mi-septembre son projet d'obtenir un agrément de crédit, préférant déléguer cette activité à ses partenaires. L'entreprise, qui compte acquérir 500 000 clients d'ici deux ans, recentre ainsi son activité sur son cœur de métier. Ce qui reste le meilleur moyen, dans l'économie réelle, de fournir un service de qualité et pérenne.

▲ RETOUR ▲

Pourquoi l'hystérie du carbone est une énorme menace pour votre liberté personnelle et votre bien-être financier

par Doug Casey 28 octobre 2021



L'homme international : Les pays occidentaux sont à la pointe de la restructuration de leurs économies autour de la question du changement climatique. Ils se sont engagés à mettre en place un programme complet pour "décarboniser" leurs économies d'ici 2050.

Quel est votre point de vue à ce sujet ?

Doug Casey : Pour le résumer en un mot, c'est insensé. En deux mots, c'est criminellement insensé.

Avant la révolution industrielle, la source de combustible la plus importante était le bois. Ensuite, nous sommes passés au charbon, ce qui était une grande amélioration en termes de densité énergétique et d'économie. Puis, nous sommes passés au pétrole, une autre énorme amélioration de la densité énergétique et de l'économie.

Ces évolutions ne sont pas le fruit d'un quelconque mandat gouvernemental, mais simplement d'une logique économique et technologique. Si on avait laissé faire le marché, le monde fonctionnerait sans doute au nucléaire. Le nucléaire est incontestablement le mode de production d'énergie de masse le plus sûr, le plus économique et le plus propre. Ce n'est pas le moment d'exposer les nombreuses raisons pour lesquelles c'est vrai. Mais si le nucléaire n'avait pas été réglementé, nous utiliserions déjà de petits réacteurs autonomes au thorium de cinquième génération, produisant une énergie presque trop bon marché pour être mesurée. Le monde fonctionnerait déjà avec de l'électricité verte vraiment propre.

Au lieu de cela, le temps, les capitaux et la matière grise ont été massivement détournés vers des sources d'énergie dites "écologiques" - principalement éoliennes et solaires - pour des raisons strictement idéologiques. Les pouvoirs en place veulent faire passer le monde entier à une fausse énergie verte, qu'on le veuille ou non.

En principe, je suis tout à fait favorable à l'énergie verte. Il ne fait aucun doute que l'énergie solaire et l'énergie éolienne sont intéressantes et efficaces pour certaines applications - généralement de petits sites isolés et spéciaux où les combustibles conventionnels sont peu pratiques ou trop coûteux. L'efficacité de l'énergie solaire a été considérablement améliorée au cours des dernières décennies, tout comme celle de l'énergie éolienne. Mais ni l'un ni l'autre n'ont de sens pour l'alimentation de masse en charge de base dans les économies industrielles.

Avec de nouvelles avancées technologiques, ils pourraient devenir plus économiques un jour. Peut-être que l'on finira par placer de grands collecteurs en orbite terrestre haute et par envoyer l'énergie par micro-ondes jusqu'à la surface. Il existe toutes sortes de possibilités de science-fiction. Mais pour l'instant, "vert" n'est qu'un joli mot pour "stupide", "idéologique" ou "soutenu par le gouvernement".

Faire les choses de manière écologique enlève du pouvoir aux marchés, où les gens votent avec leurs dollars. Au lieu de cela, elle place le pouvoir entre les mains des idéologues et des bureaucrates.

En bref, l'éolien et le solaire sont encouragés au moment même où le nucléaire et les combustibles fossiles sont condamnés. C'est le contraire de ce qui devrait se passer et une très mauvaise tendance à tous points de vue.

On peut dire que j'aime les oiseaux et les lapins comme tout le monde, mais je suis anti-écolo. De toute façon, les écologues ne se soucient pas vraiment des oiseaux et des lapins. C'est juste un vernis. En fait, ils détestent simplement les gens et veulent vraiment qu'ils disparaissent. Au minimum, ils veulent les contrôler. Et la grande hystérie contre le réchauffement climatique et les combustibles fossiles est un excellent moyen d'y parvenir.

L'homme international : Dans le cadre de ce programme, les États-Unis, l'Union européenne et les pays de l'OCDE prévoient d'éliminer progressivement le pétrole, le gaz et d'autres combustibles pour les remplacer par des sources d'énergie à émission de carbone nulle ou faible.

Quels types de perturbations pourrions-nous observer lors de la transition vers des sources d'énergie qui ne sont peut-être pas aussi fiables ?

Doug Casey : Beaucoup de perturbations, dont beaucoup sont à la fois énormes et actuellement imprévues. Les États-Unis comptent 330 millions d'habitants. Pourquoi les décisions concernant des centaines de millions de personnes devraient-elles être prises par des bureaucrates et des politiciens à Washington ?

Pourquoi devraient-ils être ceux qui décident quel type de pouvoir devrait ou ne devrait pas être utilisé ? C'est une question que personne ne pose. Les gens partent simplement du principe que c'est ainsi que les choses doivent être et font en grande partie ce qu'on leur dit. Ils ne s'arrêtent jamais pour considérer que les

gouvernements ont fait reculer le progrès de façon incommensurable au cours de l'histoire. Les principaux produits des gouvernements sont les guerres, les pogroms, les confiscations, les impôts, les réglementations, etc.

Les compagnies pétrolières comme Shell et BP envisagent de se retirer du secteur pétrolier. Les compagnies pétrolières, leurs employés et leurs investisseurs sont considérés comme les destructeurs du monde. Personne dans la société polie ne veut admettre qu'il est dans l'industrie pétrolière.

Avant de forer un puits de pétrole où que ce soit dans le monde, il est nécessaire de demander la permission à une ou plusieurs entités gouvernementales. Dans le monde occidental, où le public a été capturé par les notions de PC et d'ESG, les gouvernements répugnent à délivrer des permis de forage. Les foreurs ne veulent pas forer parce que les coûts sont artificiellement élevés et que les profits éventuels seront soumis à des taxes décourageantes.

Attendez-vous à une baisse de la production pétrolière dans l'Ouest. Dans les années 50, 60, 70 et 80, on a découvert plus de pétrole qu'on n'en a utilisé. Les réserves ont augmenté. Mais ce n'est plus le cas. Ce n'est pas parce que le pétrole n'est pas là, c'est parce qu'il est trop politiquement incorrect de le chercher et de l'exploiter.

En outre, les scientifiques, les ingénieurs et les investisseurs se tiennent à l'écart de tout ce qui a trait aux combustibles fossiles. Vous pouvez vous attendre à des pénuries de carburant et à des coûts beaucoup plus élevés. Les marchés sont subvertis et deviennent de plus en plus politisés.

En outre, les soi-disant "technologies vertes" ne le sont pas vraiment. Elles ne le sont qu'en apparence. La fabrication et l'installation des éoliennes géantes et des fermes solaires nécessitent des quantités massives de combustibles fossiles et de métaux. Leur durée de vie est limitée et elles doivent être éliminées. Non seulement ils ne peuvent pas fournir des quantités massives d'énergie de manière constante, mais ils présentent tous des pertes, même si les avantages après impôt les dissimulent. Cela détruit le capital. Ce ne sont pas des signes de progrès, mais des monuments au gaspillage et à la destruction. Nous allons avoir d'énormes perturbations sur les marchés de l'énergie dans les années à venir, et comme le monde entier fonctionne grâce à l'énergie, c'est vraiment grave.

L'homme international : De manière générale, la nouvelle "crise" du changement climatique est-elle une invitation à une plus grande intervention des gouvernements dans le monde ?

Doug Casey : Oui. C'est comme inviter un vampire dans votre maison.

Pendant plusieurs décennies, les enfants ont été endoctrinés avec des idées sur la conservation contre-productive et le verdissement. Les bandes dessinées, les livres d'école, les conférences des enseignants, la télévision - tout ce que vous voulez - présentent la terre comme étant attaquée par les forces des ténèbres. L'humanité - en particulier les scientifiques, les ingénieurs et les entrepreneurs - est représentée en train d'exploiter et de violer Mère Nature et ses ressources naturelles. Ils sont présentés comme diaboliques.

L'ascension de l'homme de Bronowski a été détournée en une bataille du bien contre le mal, où toutes les valeurs ont été renversées. Le problème s'est répandu dans la société, et c'est encore pire dans le système éducatif.

Saint Ignace de Loyola, qui a fondé les Jésuites, et Vladimir Lénine, qui a fondé l'URSS, ont tous deux déclaré : "Si vous pouvez endoctriner un enfant pendant ses premières années, vous avez fondamentalement fixé l'orientation de sa pensée pour la vie". Ils avaient raison.

Le gouvernement est toujours présenté comme noble, sage et avant-gardiste. Il est présenté comme le sauveur

qui intervient pour arrêter les mauvais producteurs.

C'est l'un des nombreux mêmes faux et horriblement destructeurs qui hantent la terre aujourd'hui comme des spectres. La croyance croissante dans le gouvernement comme solution magique aux problèmes diminue énormément le niveau de vie de la personne moyenne et crée toutes sortes de distorsions dans la société. Elle a transformé l'étude de l'économie en une pseudo-science, et ses incursions dans la science discréditent l'idée même de science.

En fait, les deux grandes hystéries qui affligent le monde actuellement sont toutes deux centrées sur l'implication de l'État dans la science - ou du moins dans le scientisme. L'une d'entre elles est le COVID, une grippe relativement insignifiante qui a pris des proportions démesurées. L'autre est l'AGW, le réchauffement climatique anthropique, qui a été relativement récemment rebaptisé changement climatique.

À mon avis, les deux seront finalement complètement démystifiés et discrédités. Mais si vous allez à l'encontre du discours sur l'un ou l'autre de ces sujets pour le moment, vous serez annulé, renvoyé et/ou ostracisé.

C'est un peu comme ce qui est arrivé à Galilée lorsqu'il s'est opposé à la sagesse dominante du Moyen Âge. Ils ne brûlent plus vraiment les livres, mais seulement parce que les livres d'aujourd'hui sont principalement électroniques. Mais ils font l'équivalent de cela sur des sites comme Google et Twitter.

Il y a de fortes chances que ces personnes discréditent l'idée même de la science parce qu'elles se sont drapées dans le voile de la science. Ou, plus précisément, de ce que l'on appelle "la science". Ils sont en train de créer quelque chose de bien plus grave qu'un simple désastre économique de plus.

L'Homme International : Cette tendance semble prendre de l'ampleur.

Par exemple, Google Flights affiche désormais de façon bien visible les émissions de carbone de chaque vol qu'il répertorie.

S'agit-il d'un premier pas vers la tarification du carbone émis par les particuliers ?

Doug Casey : Je peux vous assurer que je ne fais absolument pas attention à la quantité de carbone que je peux brûler dans un avion ou ailleurs. Cela fait partie de la guerre psychologique que mène la gauche, qui utilise la culpabilité et la honte comme armes. C'est une autre indication de la pensée unique, de la pensée de groupe, à laquelle les gens sont soumis aujourd'hui.

La vie sur cette planète est basée sur le carbone. L'élément lui-même est indestructible et essentiel, mais il a été transformé en un ennemi mortel dans l'esprit du public. Mais si vous niez qu'il détruit la terre, alors vous commettez une hérésie. C'est comme nier l'existence de Dieu au Moyen Âge. La haine du carbone et le culte de "l'écologie" sont devenus les principes d'une religion séculaire.

Une nouvelle taxe sur le carbone sera mise en place. C'est définitivement dans les cartes. La plupart des gens vont stupidement se retourner et dire : "Oui, c'est pour le bien de la planète. C'est une taxe que nous devrions tous payer."

Bien sûr, les gouvernements et les pouvoirs en place veulent toujours que davantage de ressources leur soient consacrées. À une époque où les gouvernements sont en faillite et ne peuvent générer plus d'argent pour eux-mêmes qu'en l'imprimant, il est absolument certain que la prochaine taxe aura la patine de la vertu. Une taxe carbone sur les particuliers, ainsi que sur les entreprises, remplit toutes les conditions.

L'homme international : Les crédits carbone deviendront-ils une nouvelle "marchandise"

créée par le gouvernement que les entreprises et les particuliers seront obligés d'acheter ?

Doug Casey : Sans aucun doute, c'est une façon astucieuse de transformer une taxe en quelque chose qui ressemble à un actif, un investissement.

Il s'agit de politique et d'argent, mais déguisé en mouvement religieux, ce qui est très astucieux. Il ne fait aucun doute que le verdissement est promu comme une nouvelle religion.

Le christianisme est un canard mort en Europe, et il est en train de mourir en Amérique du Nord. Mais les gens ont besoin d'un type de religion, un remplacement du christianisme, auquel se raccrocher.

Les gens seront encouragés à considérer leurs impôts comme des dîmes pour effacer leurs péchés contre Mère Nature, un peu comme ils payaient la dîme à l'église pour effacer leurs péchés au Moyen Âge. C'est une analogie exacte. Ils achèteront des "crédits carbone" comme analogie pour construire des cathédrales et des monastères.

En tant qu'économiste, et en tant que personne qui lit beaucoup de science, je pense que c'est ridicule et destructeur. Toute cette histoire d'anti-carbone, de séquestration du carbone et de verdissement est une hystérie politique promue par des personnes qui aiment contrôler les autres. De ce point de vue, je suis totalement opposé aux crédits ou aux taxes sur le carbone.

Mais quand je mets ma casquette de spéculateur, je suis tout à fait pour. Des entreprises sont créées pour tirer parti de cette absurdité destructrice. Nous n'en sommes qu'au début, et le public va s'engouffrer dans cet espace avec une combinaison de ferveur religieuse et de cupidité fin de siècle. Je m'attends à une bulle massive dans cet espace. Je suis pour les bulles - si je peux acheter tôt.

Un spéculateur est un cynique, pas un philanthrope - bien que je m'empresse d'ajouter que la plupart des philanthropes sont hypocrites. Il est dommage que la grande majorité des gens aient subi un lavage de cerveau total par le verdissement, et les actions carbone sont un excellent moyen de transformer le citron en limonade.

▲ RETOUR ▲

Pourquoi je reste fondamentalement déflationniste

rédigé par [Bruno Bertez](#) 28 octobre 2021

On parle beaucoup d'inflation, mais, pour savoir d'où elle vient et comment résoudre les problèmes qu'elle cause, il faut aussi parler de son opposée.



Je vous explique ci-dessous pourquoi je reste fondamentalement dans le camp déflationniste.

C'est vraiment complexe, car il est difficile de faire comprendre qu'il n'y a pas de différence entre les deux camps, le déflationniste et l'inflationniste. En effet, en pratique, on inflame pour échapper à la déflation.

On inflame la monnaie et le crédit pour s'opposer à la baisse de la valeur des biens et services, qui découle du fait qu'il faut sans cesse de moins en moins de travail vivant pour produire la même chose. Et, en parallèle, on tente de masquer cette baisse en avilissant ce avec quoi on mesure les valeurs, la monnaie.

Hélas, cette monnaie ne va pas là où on voudrait qu'elle aille. Elle ne va pas catalyser l'économie réelle, elle va gonfler la fortune des déjà riches. Elle va vers le marché financier au lieu d'aller vers les biens et services. Donc les prix des actifs financiers montent, tandis que ceux des biens et services stagnent.

La spéculation financière enfle, tandis que le marasme subsiste dans l'économie réelle.

Mais tout le monde ne veut pas comprendre cela...

Il faut être bouché comme le sont les banquiers centraux pour ne pas comprendre cela. Ou il faut être complice des ultra-riches, au choix.

Les autorités sèment les graines de l'inflation

Si les tendances sont fondamentalement déflationnistes, comme je le pense – donc par excès de capital et insuffisance de profit et de revenus distribués pour faire tourner la machine –, les autorités créent du crédit et de la fausse monnaie. Ce faisant, elles sèment les graines de l'inflation et de l'hyperinflation.

les circonstances peuvent changer, l'humeur des peuples peut varier. Ces derniers peuvent, à un moment donné, modifier leur attitude face aux biens et services et face la monnaie. Ils peuvent réduire leur préférence pour la monnaie et, au contraire, augmenter leur référence pour consommer. Par ailleurs, ils peuvent subir des chocs, des pénuries, etc.

Il faut donc cesser d'opposer inflation et déflation, puisque ce sont les deux faces d'une même pièce, d'une même situation fondamentale.

Je rappelle pourquoi l'excès de capital est déflationniste :

- trop de capital produit trop de besoin de profit dans le système ;
- cela réduit les possibilités d'investissement productif, car beaucoup ne sont pas assez rentables ;
- cela réduit les possibilités de distribuer assez de revenus salariaux pour faire tourner la machine ;
- cela oblige à créer toujours plus de crédit et donc gonfle le capital fictif, capital de poids mort ;
- cela incite à la spéculation, donc au gonflement du capital fictif, et dope les inégalités ;
- et le système s'enfonce de plus en plus... c'est un engrenage.

Maintenant que je vous ai expliqué et analysé le fond, nous pouvons passer au circonstanciel. Le circonstanciel, ce sont les péripéties.

Des records en Bourse malgré l'inflation

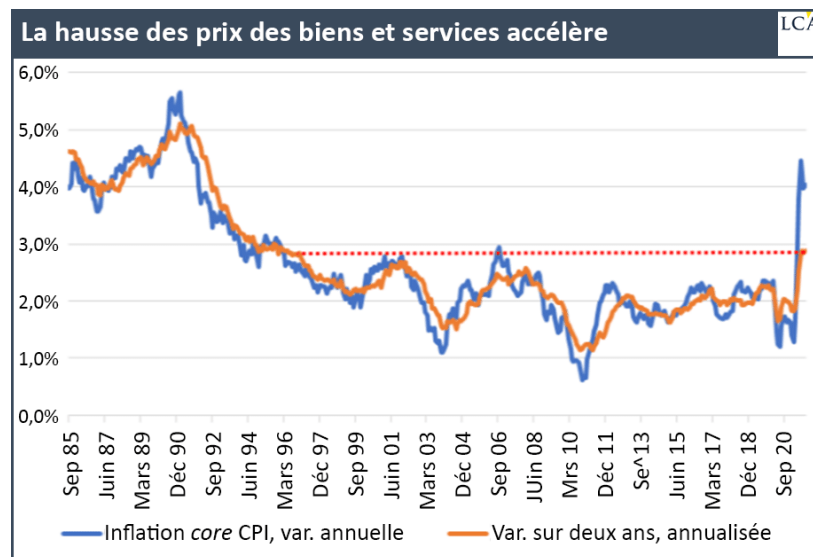
La Bourse US a retrouvé des niveaux records la semaine dernière. Cela malgré la récente hausse de l'inflation des prix des biens et services dans les principales économies.

Les injections de monnaie de crédit par les banques centrales seront bientôt réduites. Elles vont commencer à relever leurs taux d'intérêt directeurs.

Les rendements obligataires (le taux d'intérêt sur les obligations d'Etat achetées sur le marché obligataire) ont monté.

Une hausse du coût d'emprunt devrait conduire à une baisse des cours de Bourse. A la fois mécaniquement, car utiliser l'effet de levier devient plus cher, et mathématiquement, puisque l'anticipation du futur a une pénalité plus élevée.

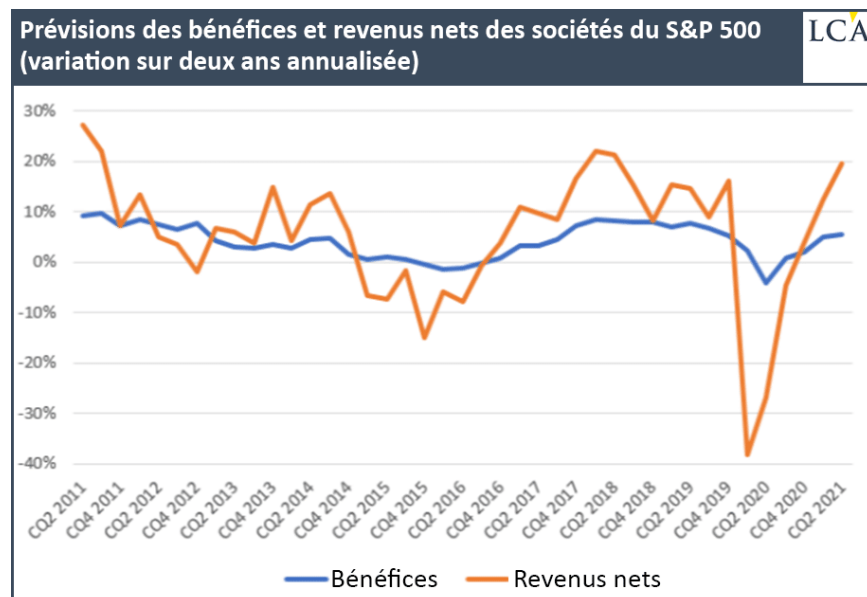
Pourtant, les marchés boursiers semblent indifférents aux nouvelles sur l'inflation et sur les taux d'intérêt.



Pourquoi donc ?

La raison semble être que les investisseurs sont toujours convaincus que l'économie mondiale se redresse rapidement, à mesure que les vaccins sont déployés et que les plans de relance budgétaire de nombreux gouvernements, en particulier des États-Unis, doivent se poursuivre.

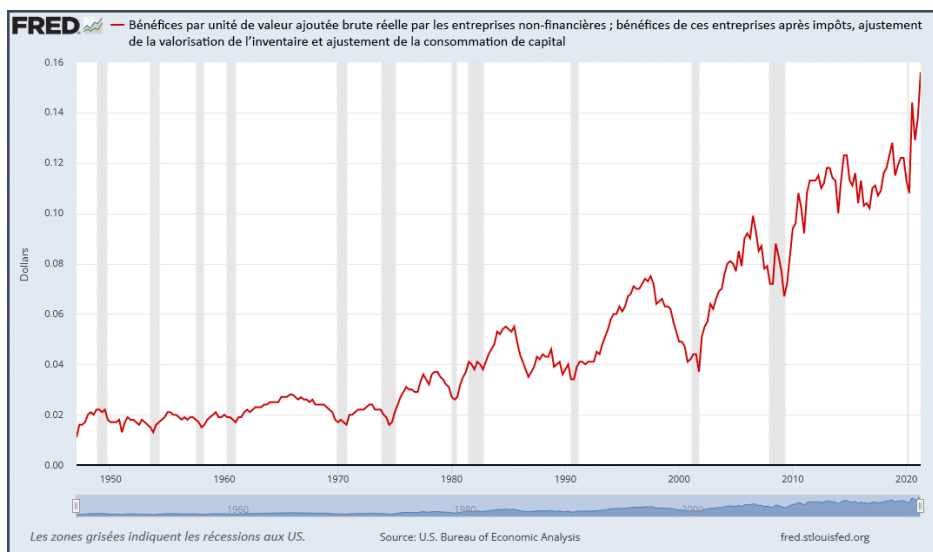
Les prévisions de revenus et de bénéfices faites par les entreprises sont solides, les revenus nets pourraient augmenter à un rythme de 20 % en glissement annuel.



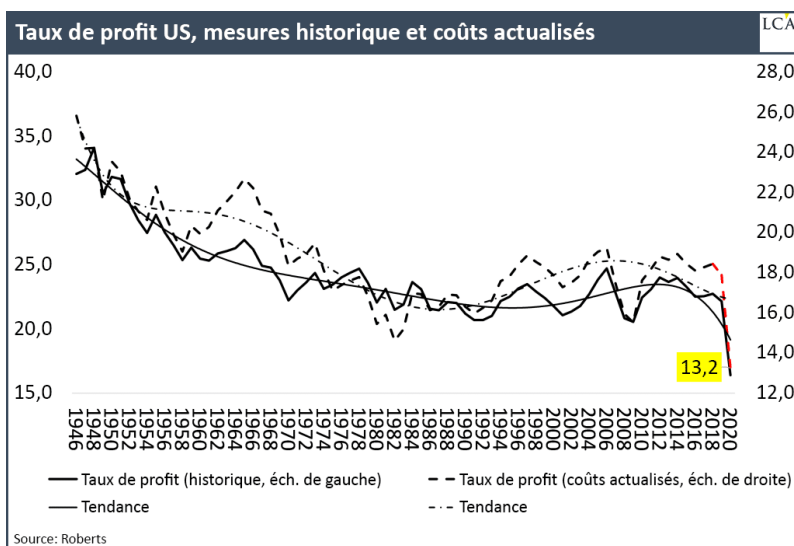
Les marges bénéficiaires – c’est-à-dire les bénéfices par unité de production – semblent très élevées, à environ 14%. On les attend en forte hausse par rapport à la période pré-pandémique.

Depuis les années 1970, les firmes augmentent leur taux d’exploitation des salariés, ce qui pèse sur les rémunérations, tandis que la part de la valeur ajoutée qui revient au capital ne cesse de progresser. Et cette évolution s’accélère encore ces dernières années.

Les entreprises aux États-Unis et en Europe ont enregistré cette année d’importants bénéfices qui compensent confortablement toute réduction pendant la crise pandémique.



Comment comprendre ceci et le réconcilier avec les données qui montrent que la rentabilité du capital aux États-Unis est proche de ses plus bas records ?



C'est ce que nous verrons demain.

▲ RETOUR ▲

.Le rôle de Dieu dans une économie américaine défaillante, Partie III



BALTIMORE, MARYLAND - C'est le procès le plus important jamais organisé : L'homme contre Dieu. Et nous en sommes au troisième jour du témoignage de Dieu.

Dieu tient bon, malgré les graves accusations portées contre lui. Calme. Détendu. Grand et en charge.

L'allégation contre Lui est qu'Il a créé **un monde d'obsolescence planifiée**. Si cela est vrai, les dirigeants américains ne peuvent être tenus responsables du déclin de l'Amérique. C'était "dans les cartes", comme Dieu l'a dit dans son témoignage hier.

Mais est-ce vrai ? Les décideurs n'avaient-ils pas le choix ? Étaient-ils obligés de mettre l'Amérique dans le trou de 28 trillions de dollars... et dans le piège "gonfler ou mourir" d'aujourd'hui ?

Qui est vraiment en faute ?

Dans le témoignage d'aujourd'hui, Dieu donne des noms... clarifie la différence entre les idiots utiles et l'autre variété... et avertit que **non seulement les États-Unis sont en déclin, mais que toute la civilisation occidentale peut se diriger vers l'effondrement.**

Alors, s'il vous plaît éteindre votre téléphone ... prendre un siège ... et se préparer à ... bien ... une révélation ...

Accusation refusée

Oui, c'est encore moi... Dieu. Et oui, je promets de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité, alors aidez-moi... eh bien, peu importe.

Hier, j'expliquais Mes limites... et comment tout vient avec un fusible attaché. "Obsolescence planifiée", comme Bill Bonner l'a appelé dans son discours d'ouverture.

Tout ce que j'ai créé disparaît... les saisons, les empires, les gens - tout.

Mais je vous demande d'imaginer un monde où personne ne mourrait... aucun politicien ne perdrait jamais une élection... aucune entreprise ne ferait faillite... et aucun chef ne perdrait son emploi pour avoir empoisonné ses clients.

Ce ne serait pas un monde très agréable. Il serait ennuyeux. Et inutile. Si rien ne changeait jamais... et qu'il n'y avait pas de mauvaises conséquences pour les mauvaises actions... il n'y aurait aucune raison de se lever le matin... ou de se brosser les dents. C'est seulement parce que les actions ont des conséquences qu'on se donne la peine d'agir.

Non... Je ne vais pas prendre cette accusation au sérieux. Le changement est la nature de mon monde... et j'en suis fier.

Les idiots utiles

Il y a toujours des conséquences. Et des limites.

Mais il y a des limites douces. Et il y a des limites dures.

Nous avons surtout parlé de limites douces. Les empires échouent, par exemple, mais ils n'échouent pas tout seuls. Vous pouvez faire un gâchis de votre propre vie, tout seul. Mais faire tomber un empire... ça demande du leadership.

*A cet égard, l'Amérique semble particulièrement chanceuse. Elle a trouvé **quatre des plus grands crétins du pays** pour l'aider à graisser les patins.*

***Bush, Obama, Trump et Biden.** Je les ai tous créés. Mais vous avez voté pour eux. Et ils étaient parfaits pour ce travail ; le genre d'"idiots utiles" dont l'histoire a besoin.*

Bush a dépensé 8000 milliards de dollars pour sa stupide guerre contre le terrorisme.

Obama a ajouté 9 000 milliards de dollars à la pile de dettes américaines en renflouant Wall Street après l'éclatement de la bulle du financement hypothécaire.

Puis, Trump est arrivé. D'une certaine manière, il était le pire du lot. Non seulement il a ajouté 8 000 milliards de dollars de dettes supplémentaires, mais il a discrédité la seule chose qui pouvait arrêter l'effondrement - le conservatisme intelligent et lucide.

Maintenant, aux États-Unis, si vous vous dites "conservateur", les gens pensent que vous devez porter des cornes de buffle.

Et maintenant Biden. Bon sang... vraiment ?

Pousser les gens dans des camps opposés... les faire se battre sur la suppression des statues et les opérations de changement de sexe pour les enfants... maintenir les taux d'intérêt réels en dessous de zéro (même pendant un boom)... ajouter des milliers de milliards à la dette... et parler de guerre avec la Chine - y a-t-il une pire formule pour un empire en déclin ?

Limites souples

Oui, ce sont des crétins. Mais au moins, ces présidents - et leurs partisans - ont fait mon travail... en mettant un grand empire à terre.

C'est ce que j'entends par "limites douces". Ils ont des fusibles, aussi... mais ils ont besoin des humains pour les allumer.

Mais les humains ne sont pas complètement impuissants. Trump est entré en fonction avec le mandat de "rendre l'Amérique grande à nouveau". Ensuite, Biden a été élu pour inverser les politiques de Trump. Mais ni l'un ni l'autre n'a rompu avec le passé ; au contraire, ils se sont tous deux tenus au même cap ruineux.

Imaginez ce qui se serait passé s'ils avaient regardé les électeurs dans les yeux et leur avaient parlé intelligemment... en leur expliquant les limites auxquelles ils étaient tous confrontés.

Et s'ils avaient essayé de rassembler les gens, au lieu d'attiser les rancœurs et les jalousies ?

Et si l'un ou l'autre avait exigé du Congrès un budget équilibré... avait ramené les troupes à la maison... et mis fin aux taux d'intérêt fictifs et à l'argent de la planche à billets ?

Ça ne marche pas toujours. Mais les humains peuvent faire la différence lorsqu'ils sont confrontés à ces limites douces.

Les limites dures

Examinons donc les autres limites. Les limites dures.

Vous ne pouvez pas obtenir quelque chose pour rien ; peu importe ce que vous pensez ou ce que vous dites... la matière et l'énergie peuvent être interchangeables, mais rien ne vient de rien.

Et en voici une autre : Il n'y a que 24 heures dans une journée. Encore une fois, le Congrès peut adopter toutes les lois qu'il veut... il ne peut pas ajouter une seule seconde à la journée.

Vous en voulez une autre ? Aucune élection n'a jamais été perdue en sous-estimant la stupidité du public américain.

Ha ha. Je plaisante.

Mais il y a des choses sur lesquelles vous, les humains, n'avez aucun contrôle. Vous pensez être si intelligents parce que vous avez inventé Netflix et Facebook. Mais vos cerveaux ont rétréci au cours des 3 000 dernières années. Et ce n'est pas une blague.

Et le progrès dont vous êtes si fiers ? Il dépend plus de Moi que de vous.

De grands reculs

Votre espèce existe depuis que j'ai créé Adam et Eve, il y a environ 200 000 ans. Les progrès ont été douloureusement lents.

Et il y a eu de grands reculs. Des empires sont tombés. Et parfois, des civilisations entières se sont effondrées... et ont disparu. Les Anasazi, les Maya, la civilisation de la vallée de l'Indus... Et au 13e siècle avant J.-C., presque toutes les civilisations de la Méditerranée antique se sont effondrées. Beaucoup ont disparu à jamais.

Oui, les gens font des choses imprudentes et prévisibles. Mais il y a aussi les périodes glaciaires, les sécheresses, les inondations, les éruptions volcaniques, les pulsations solaires, les impacts d'astéroïdes. Et les maladies.

(En passant... je ferai remarquer qu'essayer de prévenir les maladies en rendant les vaccins obligatoires peut se retourner contre nous. Les humains ont survécu pendant si longtemps non pas en évitant les maladies, mais en les contractant. C'est pourquoi les peuples d'Amérique du Nord ont été presque anéantis à l'arrivée des Européens ; ils n'avaient pas eu leurs maladies.)

La prochaine itération du virus COVID pourrait être une véritable tuerie - comme la peste du 14e siècle après J.-C. En l'absence d'une immunité collective naturelle et profonde, des milliards de personnes pourraient être anéanties avant qu'un vaccin puisse être mis au point. Je dis ça comme ça...)

Et il y a l'énergie. Il faut de l'énergie pour faire fonctionner une civilisation. Et toute énergie vient de Moi.

Nous en entendrons davantage à ce sujet demain...

.Le rôle de Dieu dans une économie américaine défaillante, partie IV

Bill Bonner | 27 Oct. 2021 | Journal de Bill Bonner



BALTIMORE, MARYLAND - Dieu contre l'homme... le procès du millénaire.

Pour mettre les nouveaux lecteurs au courant, Dieu est à la barre des témoins depuis trois jours. Aujourd'hui marque son quatrième jour de témoignage.

Ce que nous avons appris jusqu'à présent, c'est que Dieu accepte d'être blâmé pour le "système", avec son "*obsolescence planifiée*" pour tout ce qu'il contient. Mais il rejette spécifiquement la responsabilité de "*toute chose stupide faite par l'homme*".

C'est important, car si l'homme est responsable du déclin de l'Amérique, par exemple, il peut aussi le renverser. Rendre à l'Amérique sa grandeur n'est alors pas seulement un slogan de campagne, mais une possibilité réelle.

Mais si le déclin est simplement "dans les cartes", comme Dieu l'a dit lundi, il n'y a rien à faire.

La complicité de l'homme

Dieu a précisé hier qu'il existe des limites "douces" et des limites "dures". Les limites souples - comme le cycle de vie des empires - nécessitent la complicité de l'homme.

Comme nous l'avons vu, les présidents **Bush, Obama, Trump et Biden** étaient une aubaine... si vous vouliez faire tomber l'Amérique d'un cran. **Égoïstes, stupides et incompetents**, l'histoire n'aurait pas pu demander mieux.

En 1999, le gouvernement fédéral américain ne devait que 5 trillions de dollars. Maintenant, grâce à leurs efforts, il en doit plus de cinq fois plus.

Et maintenant, avec une telle dette, et tant de personnes dépendant des "transferts" gouvernementaux, il ne peut pas se permettre des taux d'intérêt "normaux"... Il ne peut pas arrêter d'"imprimer" de la nouvelle monnaie... Et il ne peut pas lutter contre l'inflation.

Il est maintenant pris au piège - **Inflater ou mourir...**

Les dirigeants américains ont foncé droit dedans. Nous ne pouvons pas blâmer Dieu pour cela.

L'action de Dieu

Les limites difficiles, quant à elles, ne nécessitent aucune aide de l'homme. Une ère glaciaire ou un impact d'astéroïde... un vrai fléau - c'est l'œuvre de Dieu. Peu importe ce que font les hommes ou ce qu'ils pensent.

Parfois... face à ces limites "dures"... les empires s'effondrent. Et parfois, des civilisations entières sont détruites à jamais. Comme les Olmèques ou les Khmers... tout ce qui reste, ce sont des bâtiments en pierre qui dépassent de la jungle des vignes.

Et aujourd'hui, Dieu nous avertit que nous aussi, nous pourrions être confrontés à une limite dure et à une limite douce...

Dieu prend position...

Source de vie

Vous m'étonnez tous. Si intelligents... mais si stupides. Certains de vos chers lecteurs écrivent même pour dire qu'ils "ne croient pas en Dieu". Ou qu'"il n'y a pas de Dieu". Comment le savent-ils ?

Ils ne le savent pas. Ils veulent juste croire que c'est EUX qui commandent... et qu'ils n'ont pas à respecter Mes limites.

Ils pensent juste que c'est une question de "connaissance" et de "technologie", comme réparer un robinet de cuisine. Il suffit de trouver le bon taux d'inflation... le bon taux d'intérêt... et la bonne quantité de stimulus, et presto !... vous n'avez pas à vous soucier de dépenser plus que vous ne pouvez vous permettre.

Ils pensent même qu'ils vont "sauver la planète" en contrôlant la météo de la Terre avec des crédits carbone et des éoliennes. Ha ha. Bonne chance avec ça.

Mais cela m'amène à mon point de vue.

J'ai créé les Cieux et la Terre. Cela m'a pris six jours. Mais ensuite, il a fallu des millions d'années pour les approvisionner en énergie.

Toute vie vient de moi. Et toute vie, si elle a un sens, tremble devant Moi. Je suis la source de la vie... et de la mort.

Tout le monde meurt. Chaque empire décline. Certains d'entre eux disparaissent à jamais. Et de temps en temps, quand je perds mon sang-froid, je provoque même une extinction des espèces. Le dernier, il y a 66 millions d'années, a causé l'extermination de 75% de toutes les espèces.

Alors faites attention.

À quelques exceptions près, toute l'énergie du monde provient de Mon soleil.

Et pendant des millions d'années - lorsque la Terre était beaucoup plus chaude qu'aujourd'hui, soit dit en passant - le soleil a fait pousser des plantes... qui ont donné aux animaux quelque chose à manger.

Est-ce trop simple pour vous ?

Le fait est que ces plantes et ces animaux sont tous morts - comme tout ce qui existe dans mon monde. Et leurs corps se sont décomposés et ont été compressés... et finalement, transformés en charbon, pétrole et gaz.

Donc essentiellement, presque toute l'énergie est de l'énergie solaire. C'est Mon énergie.

La poussée de croissance

Pendant des milliers d'années, après avoir mangé, s'être accouplé et s'être abrité, l'homme n'avait presque plus d'énergie pour progresser. Mais tout cela a changé lorsqu'il a compris comment utiliser ces millions d'années d'énergie solaire accumulée que Je lui ai donnée.

Au 18e siècle, l'homme a compris qu'il pouvait transformer l'énergie thermique du charbon, du gaz et du pétrole en énergie utilisable pour faire tourner des roues. Et là, c'était un tout nouveau jeu de balle.

Ce fut le début de la plus grande... et de la seule... grande "poussée de croissance" du progrès dans l'histoire de l'humanité.

Maintenant, vous labourez vos champs avec de grands tracteurs... et vous récoltez vos cultures avec d'énormes moissonneuses-batteuses. Les usines - souvent équipées de robots - fonctionnent jour et nuit.

Quand quelqu'un vient nettoyer vos gouttières ou réparer votre plomberie, il arrive dans un camion propulsé par un moteur à combustion interne... souvent avec des outils qui dépendent aussi de l'énergie, en fin de compte, des combustibles fossiles.

C'est cette "révolution industrielle", alimentée par des millions d'années de soleil... qui a élevé le niveau de vie sur toute la planète.

Mais comprenez bien que c'est Mon soleil qui a rendu cela possible, pas le génie créatif de l'homme. (Ai-je mentionné que le cerveau de l'homme devient de plus en plus petit ?)

Ralentir le progrès

Mais laissez-moi vous poser une question : une fois que vous avez une automobile, un micro-ondes et un souffleur de feuilles... de quoi avez-vous encore besoin ?

Et quelle différence y a-t-il entre un tracteur Allis-Chalmers de 1970 et un John Deere ou un Massey Ferguson de 2021 ? La nouvelle cabine climatisée le rend-elle plus efficace ? Ou simplement plus confortable ?

Et voici la révélation : La poussée de croissance causée par la révolution industrielle n'a peut-être été qu'un événement ponctuel.

Angleterre... Amérique... Allemagne... Japon... Chine - partout où elle a été utilisée, les gens ont été stimulés.

Mais une fois que vous utilisez pleinement les combustibles fossiles, que faites-vous ensuite ? On ne peut utiliser qu'un nombre limité d'usines et de tracteurs, de camions et de pelleteuses. Que faire ensuite ?

[Nous interrompons Dieu, brièvement, avec un témoignage corroborant le nôtre. Nous avons vu ce processus de près.

Lorsque nous avons acheté notre ranch en Argentine, il n'y avait aucun moteur à combustion interne sur place. Aucun. Et pas d'électricité non plus. Labourer, cultiver, récolter - tout était fait avec des chevaux et des mules. Très pittoresque, mais pas très productif.

Nous avons introduit des machines modernes - tracteurs, moissonneuses, panneaux solaires. Nous avons constaté une augmentation immédiate de la production. Plus de foin, plus de bétail, plus d'oignons et plus de

raisins.

Mais cette augmentation a eu lieu sur 24 mois. Puis, c'était fini. Il n'y a eu aucune augmentation de la production au cours des 10 années qui ont suivi.

Retour à Dieu...]

En d'autres termes, en puisant dans l'énergie que j'ai accumulée, vous avez été en mesure de progresser plus rapidement que jamais auparavant.

La Chine a été la dernière grande économie à connaître cette "poussée de croissance" ; elle est passée du stade préindustriel au stade post-industriel en moins de deux générations.

Mais les taux de croissance ne se sont pas accélérés de façon permanente, seulement de façon temporaire.

Et maintenant, la machine ralentit dans presque toutes les économies pleinement modernes.

Et devinez quoi ? L'utilisation des combustibles fossiles aussi. Voici le Conseil économique mondial, qui fait mon travail :

La consommation américaine de combustibles fossiles est à son plus bas niveau depuis 30 ans.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie que votre grande poussée de croissance, alimentée par les combustibles fossiles, est terminée.

Des promesses coûteuses

Mais attendez... cette limite stricte pourrait ne pas avoir tant d'importance, sauf que... votre démocratie dépend de la croissance.

Prenez votre système de sécurité sociale, par exemple. Il n'a de sens que si chaque génération en retire plus que ce qu'elle y met. Sinon, il pourrait tout aussi bien économiser son propre argent.

Jusqu'à présent, les prestations de la sécurité sociale pouvaient augmenter - grâce à une augmentation de la population (plus de personnes "cotisant" au système) et à la croissance économique (la société devenant plus riche, elle pouvait se permettre de verser des pensions plus élevées).

L'attente de quelque chose pour rien s'est ancrée dans l'ensemble du système. Les politiciens ont promis aux électeurs de tous âges de plus en plus de "choses gratuites", en comptant sur la "croissance" pour rattraper le retard.

Retraite anticipée. Soins médicaux gratuits. Éducation gratuite. Chèques de stimulation. Des primes de chômage. Aide au logement, à la nourriture, au transport. Cette semaine, Chicago pourrait adopter un programme de "revenu de base" de 500 \$ par mois pour 5 000 ménages à faible revenu.

La fête est finie

Et maintenant, les "parents qui accouchent", ha ha, ne font plus autant d'enfants. Et avec la fin de la poussée de croissance des combustibles fossiles... qui vient s'ajouter aux guerres, aux sauvetages et aux gâchis... toutes les grandes économies ont maintenant des dettes et des obligations qui ne peuvent pas être honorées - pas

honnêtement.

Toutes doivent faire défaut, soit directement, en manquant des paiements et en réduisant les "transferts"... soit indirectement, en gonflant leurs monnaies. Tous choisiront **l'inflation** comme l'alternative la moins honnête.

Au lieu d'obtenir ce qui lui a été promis, en d'autres termes, l'homme du peuple sera encore plus dépouillé. Il devra payer plus cher pour tout.

Et il n'en sera pas très heureux. Vous vous souvenez de l'"insurrection" du 6 janvier au Capitole ? Eh bien, vous n'avez encore rien vu.

L'essentiel ? Vous avez ignoré Mes limites. Vous vous êtes moqué de Mes règles. Et maintenant, vous allez en subir les conséquences.

La guerre. La révolution. La faillite. Hyperinflation. Tout est devant vous.

Et non, l'IA... la 5G... et le "metaverse" ne vous sauveront pas.

Demain, Dieu monte à la barre une fois de plus pour expliquer pourquoi...

▲ RETOUR ▲

.Les faux taux d'intérêt mettent les entreprises en danger d'effondrement

Bill Bonner | 29 oct. 2021 | Journal de Bill Bonner



BALTIMORE, MARYLAND - Deux histoires remarquables ont pris forme cette semaine - indiquant une nouvelle séparation entre le ridicule et le sublime.

Comme des naufragés sur des icebergs, dérivant de plus en plus loin les uns des autres... condamnés... damnés... plongeant lamentablement dans les profondeurs sombres et humides...

Evergrande et Shiba Inu se sont peut-être salués...

... en attendant de sombrer.

Et aujourd'hui, Evergrande, les pieds déjà mouillés, approche de son moment de vérité.

La saison des icebergs

Evergrande est une vraie entreprise. Elle opère dans le monde réel et fournit un produit réel - l'immobilier.

Mais elle a emprunté de l'argent à un taux irréal - rendu artificiellement bas par le flot de crédits en dollars américains qui déferle sur le monde.

Elle a utilisé cet argent pour acheter des biens réels - du ciment, de l'acier et de la main-d'œuvre. Et elle a gagné de l'argent réel, aussi, quand elle a vendu ou loué ses propriétés.

Les détails importent peu. Tout ce que vous devez savoir, c'est qu'Evergrande est énorme... le plus grand promoteur sur le plus grand marché immobilier du monde - la Chine.

Trompé par des taux d'intérêt bas et une demande apparemment inépuisable, Evergrande est également très endetté, avec plus de 300 milliards de dollars de dettes.

Aujourd'hui, elle a dû payer 45 millions de dollars d'arriérés de service de la dette. (Le bruit court ce matin qu'elle a regardé sous les coussins des sièges et a trouvé l'argent... à confirmer plus tard).

Et si elle a réellement effectué le paiement d'aujourd'hui, elle doit en effectuer cinq autres avant la fin de l'année.

Les investisseurs se méfient... ils vendent Evergrande et ses obligations, qui hier, étaient vendues avec une décote d'environ 80 %.

Et la compagnie assiégée n'est pas la seule. Les icebergs remplissent les océans.

Rien qu'en Chine, plusieurs grands promoteurs - Fantasia Holdings, China Properties Group, Modern Land China et Sinic Holdings - ont fait défaut ce mois-ci. D'autres peuvent entendre la glace craquer sous leurs pieds.

Tianji Holding (une filiale d'Evergrande) doit payer 82,5 millions de dollars de coupons le 6 novembre.

Au total, le secteur immobilier chinois devra payer 84 milliards de dollars de service de la dette au cours des cinq prochains trimestres.

Une autre sorte de réalité

Si seulement...

...au lieu de construire des centres commerciaux, des maisons, des appartements, des bureaux... et d'autres choses utiles...

...elle n'avait simplement rien acheté... enfin... rien sous la forme de la parodie de la blague, de la farce... de l'énigme... connue sous le nom de Shiba Inu.

Alors que l'Evergrande affronte son moment de vérité, Shiba Inu, encore haut dans l'eau, approche de son moment de fausseté maximale.

Shiba Inu opère dans un autre type de réalité. Elle n'a pas de siège social. Ni d'actionnaires. Ni de ventes. Ni de crédit. Il ne fournit aucun produit ou service.

Elle ne doit pas d'argent. Elle ne répond à aucun conseil d'administration. Et elle ne semble pas se soucier de ses créanciers ; elle n'a aucune dette... aucune obligation... aucun appel trimestriel sur les "bénéfices" avec les investisseurs... pas même un parking où elle est obligée de ramasser les ordures.

C'est juste quelque chose que vous pouvez acheter... sans raison apparente, si ce n'est qu'elle est disponible à l'achat.

Le Shiba Inu est une race de chien. Il est devenu populaire auprès des amateurs de **crypto-monnaies** en 2013, après être devenu le visage, ou disons l'image, sur le *Dogecoin* (DOGE), qui était conçu comme une blague interne par ses créateurs, Billy Markus et Jackson Palmer.

Ensuite, la pièce Shiba Inu (SHIB) a été créée comme un "tueur de dogecoin" par quelqu'un qui, comme le créateur du bitcoin, a sagement décidé de rester anonyme, mais qui porte le nom de Ryoshi, qui signifie "chasseur" en japonais.

Il existe également un "mème" Shiba Inu, qui consiste à accoler des adjectifs et des modificateurs adverbiaux de manière inappropriée, comme par exemple en disant : "La pièce a beaucoup de valeur... Wow".

Hypersoniques

Toutefois, le fait de connaître ces faits ne vous donnerait en aucun cas un avantage en tant qu'investisseur.

Vous pourriez conclure, par exemple, que toute cette affaire ressemble à un jeu auquel vous n'avez pas été invité à participer. Vous achetez une pièce. D'autres en achètent une aussi. Remarquant qu'elle monte, vous en achetez d'autres.

Et vous vous demandez alors : pourquoi quelqu'un l'a acheté en premier lieu ?

Avec un quadrillion de pièces en circulation, le "Shib" ne semble pas être une amélioration très probable du dollar américain, ni comme réserve de valeur ni comme moyen d'échange.

Néanmoins, le Shiba Inu a pris de la valeur, pas de façon régulière... mais plutôt comme la fusée que les Chinois ont récemment testée. Elle est devenue hypersonique, disent les journaux.

Dans le cas du Shiba Inu, il a gagné 33 % mercredi... ce qui lui a fait gagner plus de 158 millions de pour cent depuis ses débuts en août 2020.

La pièce... ou quoi que ce soit... vaut maintenant plus que la Deutsche Bank.

Evergrande pourrait disparaître sous les flots d'un jour à l'autre.

Quant à la Shib... elle pourrait bientôt faire le très céréaliier, beaucoup de wow doge-paddle, aussi.

▲ RETOUR ▲